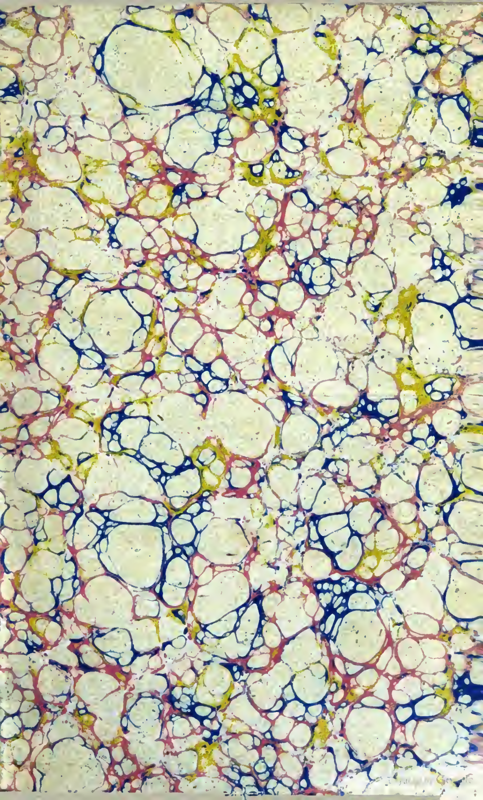
PALLI



GUIDE DU VOYAGEUR

A LISBONNE



TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

GUIDE

DU VOYAGEUR

A LISBONNE

HISTOIRE — MONUMENTS — MŒURS

PAR

OLIVIER MERSON







PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN. N° 14

1857

PRÉFACE.

Le Portugal est peu connu en France, et c'est dommage.

Nous voyageons beaucoup, à l'imitation des Anglais; mais nous bornons nos excursions ordinaires à la Suisse, que nous avons sous la main, — à l'Allemagne, que nous avons comme dans la poche, — à l'Italie, que toute jeune mariée d'un certain monde trouve invariablement dans sa corbeille, — à Londres, dont nous sommes si proches voisins qu'on y arrive presqu'aussitôt qu'à Versailles.

De l'Espagne nous connaissons à peu près la frontière, sous prétexte de Pyrénées; du Portugal nous ne connaissons rien.

Encore une fois, c'est un tort. L'an dernier, je ne m'en doutais guère; à présent que j'en suis convaincu, je veux essayer de transporter un peu Lisbonne en France, afin qu'on l'apprécie, qu'on l'aime, qu'on l'admire au besoin; et puis le voyage se fera tout seul après. Ce n'est plus la montagne qui viendra à Mahomet; c'est Mahomet qui se rendra vers la montagne.

Qu'on ne soit pas effrayé. Le trajet est facile : on y emploie quatre jours, — juste ce qu'il fallait, il y cent ans, pour aller de Paris à Chartres; il est rapide, et de plus très-charmant. On s'y amuse fort; l'on y rencontre des distractions réjouissantes au possible, et, sans passer par les crétins du Valais, les brigands de la Cala-

bre, les Werther sombres de Francfort, et les Pick-Polkets agiles de la Cité, l'on arrive là-bas, dans ce splendide pays des oranges, tout émerveillé, mais bien préparé à voir, à étudier, à comprendre.

Trois jours de mer, au temps où nous sommes, c'est bien une belle affaire! Qui la mer incommode-t-elle à présent? Qu'on me montre seulement un homme mort du mal de mer.

A bien prendre, l'Océan ne peut pas être considéré comme tout-à-fait aussi inoffensif que le lac du bois de Boulogne, attendu qu'il est un peu plus large et beaucoup plus profond; mais il est loin d'être aussi malfaisant et aussi terrible que le feraient supposer les drames nautiques de l'Ambigu ou de la Porte-Saint-Martin. Il a bien ses caprices, qui sont des bourrasques, et ses colères, qui sont des tempêtes; toutefois les naufrages de la Méduse ne s'y rencontrent que par hasard, et je n'ai jamais entendu dire que, de Nantes à Lisbonne, les équipages aient eu besoin, pour se nourrir, d'égorger les passagers, ou les passagers de mettre à la broche les équipages. Cela peut sembler déjà une garantie et un encouragement.

Tout le mal, à vrai dire, vient du vent, qui souffle parfois d'une façon irrégulière, s'insurge contre l'observance du devoir et sort brutalement des bornes permises; néanmoins, de même que sur terre les locomotives ont destitué les chevaux, les bateaux à vapeur ont rendu, pour les voyages de mer, le vent superflu, et il n'y aurait peut-être pas un grave inconvénient à ce qu'on le mît tout au moins en disponibilité.

Ah! si l'on s'y décidait, quelle adorable grand'route serait l'Atlantique!

En attendant la réalisation de ce progrès superbe, j'ai eu l'heureuse fortune d'aller visiter le Portugal, en compagnie d'une caravane d'hommes aimables, spirituels et charmants, qui m'ont fait, dès le départ,

l'honneur de me choisir, moi l'ami nouveau, comme l'historiographe officiel et officieux du voyage.

C'est une sottise que l'humilité, et une hypocrisie que le doute feint de soi-même. Je n'ai voulu ni paraître sot ni être hypocrite : j'ai accepté avec joie la charge que la bienveillance de mes chers compagnons de route voulait bien m'imposer, et je publie aujourd'hui le résultat de mon travail.

Seulement, tout en écrivant, il s'est rencontré que le cercle tracé s'est démesurément agrandi. Pour répondre au désir de mes camarades en tourisme, je m'étais promis de produire quelques pages rapides d'appréciations et de souvenirs; et voilà qu'abusant de leur confiance, je publie tout un volume! Il est vrai, et c'est là une circonstance atténuante apparemment, que ce volume n'est pas un simple bavardage, mais que ses plus longues pages sont sérieusement consacrées aux mœurs un peu primitives, à l'histoire si pleine de péripéties, aux monuments si nombreux et si remarquables, aux curiosités naturelles si variées, au commerce, à l'industrie, aux distractions et jusqu'à la politique de ce pays trop ignoré et cependant si digne d'être bien connu.

C'est une étude incomplète sans doute, mais faite consciencieusement, comme on dit, — en tout cas avec un grand soin, sur les lieux mêmes, à l'aide de documents nombreux dont quelques-uns complétement inédits, et de recherches souvent laborieuses. Evidemment je n'ai pas dit tout ce que j'aurais pu dire, et j'ai fait des omissions qui me seront peut-être reprochées; mais le moyen de tout savoir en une fois, et surtout de tout mettre dans un cadre relativement restreint? Jusqu'à présent, du moins, la capitale du Portugal n'avait pas été l'objet, en France, d'un travail de cette nature, qui, sans avoir la prétention exorbitante de passer pour un Livre purement historique, est cependant quelque chose de plus qu'un simple Guide. Je

serais heureux qu'en le lisant, on éprouvât le désir de voir ce qu'il décrit, et qu'en visitant Lisbonne, on lui fît l'honneur de le consulter.

Maintenant que j'ai très-gravement présenté mon volume au public, comme tout honnête auteur qui connaît ses devoirs ne manque jamais de le faire, je brise ma plume, je mets mon papier en papillottes, je renverse mon écritoire, je prends congé, et très-alègrement je repars — toujours avec les mêmes joyeux compagnons — pour admirer cette fois et peut-être décrire un jour les splendeurs du beau pays des Espagnes.

O. M.

Mars 1857.

LISBONNE.

CHAPITRE Ier.

EN MER.

Le 4 juillet 185., à neuf heures un quart du soir, la *Ville-de-Lisbonne*, capitaine Aude, mouillée depuis deux heures, pour l'expédition de la douane, à l'embouchure de la Loire, lève ses ancres. La vapeur est montée ; la machine étend ses bras de fer, elle frappe de ses ailes puissantes le liquide élément, et, Saint-Nazaire dépassé, notre voyage commence par la plus belle soirée d'été qu'il soit possible de rencontrer sur les côtes de Bretagne.

Sous la double impulsion de sa machine et de sa voilure, la *Ville-de-Lisbonne* file lestement onze nœuds, soulevant sur ses flancs des masses d'écume pailletée à l'infini de diamants lumineux, et traçant un long sillage tout balafré de rubans enflammés, mobiles,

fantastiques comme l'électricité, et dont les dessins étranges, les contorsions bizarres, les grimaces insaisissables se prolongent à l'arrière du navire en traînée phosphorique. De la dunette, nous contemplons cet admirable phénomène de la phosphorescence de la mer, et nous nous efforçons, mais en vain, de suivre dans leurs ébats insensés, dans leurs joyeuses et folles orgies, ces innombrables zigs-zags de feu qui s'ouvrent, se ferment, s'allongent, se détachent, se crispent, se tendent, se tordent, se font grands ou petits, se divisent en millions de millions de morceaux, scintillants comme des étoiles, pour se joindre et s'enchevêtrer dans des méandres nouveaux, sans commencement et sans fin.

La science — dont la moindre des prétentions est de toucher à tout, et à qui rien de ce qui naît, vit et meurt dans la nature ne saurait, paraît-il, cacher un secret, — la science est allée, un microscope à la main, fureter dans les arcanes de la phosphorescence de l'Océan. Elle a déclaré, après mûr examen, que ce phénomène était dû à la présence d'êtres organisés et vivants, de différentes classes, et que ce sont tout bonnement des mollusques, des crustacés et des zoophites infiniment petits, ainsi qu'une masse de corps jaunâtres également doués de l'existence, qui sécrètent une matière chargée de phosphore, soit constamment, soit dans certains cas seulement, où ils lancent de véritables fusées de feu. De plus, la lumière du soleil étant cent mille fois plus forte que celle du phosphore, la flamme projetée par

les myriades d'animaux signalés n'est visible que dans l'obscurité, et encore à la température ordinaire.

Voilà à peu près ce que, à cet égard, dit la science, dans son langage net et précis, dans ses calculs à perte de vue. Mais ce dont elle ne parle pas, c'est du spectacle incomparable auquel vous font assister, sous certaines latitudes et dans certaines conditions atmosphériques, les caprices bizarres et inextricables des crustacés, des mollusques, des zoophites et des petits corps jaunâtres, reconnus à l'aide d'instruments d'optique, comme formant la base de la cause et des effets de la phosphorescence de la mer.

Du reste, nous devons à la manifestation de ce phénomène un admirable lever de rideau, une splendide préface à notre excursion, et je lui consacre avec un empressement tout de reconnaissance, aujourd'hui que le moment de la relation est venu, mes premiers souvenirs et mes premières lignes. D'un autre côté, je rappelle ici d'autant plus volontiers les impressions que la phosphorescence de l'Océan excita parmi nous, presque tous nouveaux à la mer, que c'est la seule fois qu'il se soit produit pendant le cours de notre navigation.

Cependant le navire fait bonne et rapide route, et nous laissons promptement derrière nous le feu de Saint-Nazaire, celui du Commerce et celui de l'Aiguillon ; nous passons bientôt à l'ouest du grand phare de deuxième ordre du Pilier, et nous avons peu après, par le travers de babord, le feu fixe de l'Ile-Dieu. La mer est magnifique ; le navire, appuyé sur

ses voiles, roule à peine; le loch accuse par continuation onze nœuds, et tout présage une heureuse traversée.

Entre passagers, nous nous sommes promptement rapprochés et tendus la main. Destinés à vivre ensemble dans un espace relativement très-restreint, pendant plusieurs jours, du soir au matin et du matin au soir, nous n'avons fait nulle difficulté de nous réunir et de trouver à chacun tous les degrés connus et à connaître de sociabilité, de franche humeur et même d'esprit. Dans les conditions ordinaires et habituelles de la vie, nous nous serions certainement rencontrés bien des fois sans y prendre quelque peu garde, et ne nous étant, pour la plupart au moins, vus que sur le pont de la *Ville-de-Lisbonne*, nous sommes de suite devenus comme des camarades, échangeant sans apprêt et naïvement nos pensées, mettant dans cette mutuelle communication l'aisance d'allures de vrais amis.

L'on est porté à croire, peut-être, que l'appréhension de l'ennui du voyage est ordinairement pour beaucoup, si non pour tout, dans la facile manifestation d'amitiés si subites. Mais, après tout, qu'importent le mobile et la cause? Que ce soit par désœuvrement ou par sensibilité naturelle, par égoïsme pur ou par sympathie véritable, qu'est-ce que cela fait? Au premier moment de l'embarquement, nous voyant en général les uns et les autres pour la première fois, nous nous sommes, il est vrai, tout simplement salués ainsi qu'il convient entre gens qui vont

voyager ensemble; mais, après deux heures de navigation, nous nous promenions déjà bras dessus, bras dessous, et, au retour, en nous séparant, nous faisions échange, très-sincèrement j'en suis convaincu, des plus chaudes et des plus cordiales expressions d'amitié.

Dès les premiers instants de notre voyage, nous voilà donc tous devenus les meilleurs amis du monde, et, après avoir admiré ensemble, plusieurs heures durant, le spectacle toujours changeant de l'immense Océan; après avoir écouté les harmonies splendides de la plaine mouvante, qui reflète tour à tour les colères de Dieu et les sourires du ciel, — nos désolations et nos espérances; — après aussi nous être communiqué nos prosaïques appréhensions sur l'influence fâcheuse que le balancement prolongé des flots pourrait avoir sur chacun de nous, nous descendons dans nos cabines, pleins de confiance dans notre bon navire, dans son brave équipage et dans la puissante et irrésistible protection de Notre-Dame-des-Voyageurs.

Le lendemain de grand matin, avant même que l'équipage ait commencé la toilette de la *Ville-de-Lisbonne,* les touristes encore valides — hélas, la nuit a été cruelle et l'Océan perfide pour plus d'un; que de vides en nos rangs! — les touristes demeurés valides sont sur le pont et saluent avec admiration les premiers rayons du soleil. Cette fois, nous sommes bien en plein Océan, et, tout autour, la mer à l'horizon s'étend sur une ligne droite et

uniforme. La vague, en moutonnant, se couronne çà et là d'une aigrette d'écume; le sillage du navire s'étend au loin, et, indiqué par une teinte blanche, pâle et légère, il tranche sur les eaux voisines comme la voie lactée sur le ciel, lorsque la nuit est claire et sereine; la brise du nord-ouest nous apporte les échos des vagues les plus lointaines, la mer est d'un bleu limpide dont aucune palette ne saurait donner la juste idée, et nous, isolés sur cette immensité dont les limites défient tous les regards, nous admirons, insouciants et tranquilles, les flots se jouant autour du navire sous le ciel le plus calme que le poëte puisse rêver.

Tout ce jour-là, nous sommes complétement seuls sur l'Océan : pas une voile ne se détache grande ou petite à l'horizon; pas une mouette ou un goëland ne traverse le ciel; pas même un marsouin, cet ami, ce compagnon du marin, ne se soulève au-dessus de la lame, pour glisser rapide comme une balle entre deux vagues. C'est à croire, en vérité, que seuls nous restons des êtres vivants de toute la création.

Le 6, dès le matin, l'horizon est, au contraire, égayé à babord et à tribord par quelques bricks et par quelques goëlettes qui s'en vont tirer des bordées dans tous les sens; des oiseaux viennent décrire des spirales autour du navire, et des mammifères en grand nombre nous font un joyeux cortége. De plus, nous apercevons un cétacé, un cochon de mer, ce qui est assez rare, au dire des matelots du bord, et un cachalot dont les dimensions nous donnent une haute

opinion de cette branche des mammifères marins. Comme on le peut penser, les voiles, les oiseaux, les cétacés sont accueillis avec une faveur unanime, et les marsouins surtout avec leurs étranges et pittoresques évolutions, avec leurs gentillesses et leurs cabrioles, mettent tous les passagers, valides ou non, en complète humeur d'hilarité.

La terre était annoncée pour la matinée, et Vigo pour la chûte du jour. En effet, vers onze heures, perçant la brume, l'on a déjà distingué une côte élevée et abrupte, qui, devenant d'instant en instant plus distincte, apparaît bientôt avec ses lignes tourmentées. C'est la Galice qui se présente ainsi à nos regards. Tout au fond, c'est la Corogne, et peut-être que les lignes extrêmes dessinent les côtes du Ferrol. Quant au cap Ortégal, il est trop loin pour qu'il en soit question.

Nous avons une vitesse moyenne de 11 nœuds 1/2; le vent s'est élevé, la mer ouvre des vallées plus profondes que la veille, et la *Ville-de-Lisbonne*, qu'entraînent tout ensemble une excellente machine, le vent et les vagues, fait une admirable contenance.

La première côte dont l'on s'approche assez près pour en pouvoir dessiner la silhouette, c'est celle du cap Villano, tout hérissé de rochers battus par des flots presque toujours tumultueux. Désormais, jusqu'à notre arrivée à Vigo, nous ne devons plus perdre le continent de vue, et nous en suivrons les vastes ondulations et les brusques coupures.

Beaucoup plus élevées que celles de France, les

côtes de Galice offrent l'image exacte d'une barrière puissante et infranchissable que toutes les fureurs de l'Océan ne sauraient, même dans leurs déchaînements les plus désordonnés, détruire ou seulement ébranler. C'est un enchevêtrement de montagnes qui se succèdent, s'étagent en perspectives variées et qui sont entassées là, étayées de tous côtés, serrées les unes contre les autres, comme le sont les pieux d'une vaste digue. Ces côtes, incessamment aux prises avec les colères d'une mer qui ne s'apaise, dans ces parages, pour ainsi dire jamais, tondues et pelées par le vent des tempêtes, brûlées par les rayons du soleil espagnol, ont un aspect de désolation et de sauvagerie pleine de grandeur et de majesté. Tantôt elles se retirent pour la sécurité des navigateurs en baies profondes et sûres, comme à Noya ou comme à Pontevedra ; tantôt elles s'avancent portant audacieusement un phare au large, comme ce colossal cap Finisterre, tout crevassé, tout déchiqueté, si fièrement campé au plus avant des flots en furie, mais ferme et immuable sur ses assises de granit, vieilles autant que le monde ; partout elles se présentent avec leur caractère de puissance, de force et de durée, partout avec les tons fauves de leurs croupes chenues et les couleurs diverses de leurs déchirures profondes, partout avec leurs formes inattendues et leurs profils étranges, elles se révèlent dignes de l'immense tableau dont elles sont le cadre gigantesque.

Vers neuf heures, nous passons entre le continent et les îles Corrégos, qui ferment la rade de Vigo ;

nous nous croisons avec quelques douzaines de barques de pêche qui s'en vont, armées de flambeaux, comme à Arcachon ou à La Teste, passer la nuit au large; et à neuf heures un quart, c'est-à-dire juste après quarante-huit heures de navigation, la *Ville-de-Lisbonne* mouille tout près d'un petit fort. La ville est éclairée, les fenêtres de toutes les maisons de la plage sont brillantes de lumière, des fusées sillonnent à chaque instant le ciel en l'honneur du saint du jour, et le capitaine Aude fait mettre, de son côté, le feu à quelques pièces volantes et détonantes qui annoncent bruyamment aux habitants de Vigo notre heureuse arrivée dans les eaux de la Galice.

Nous ne pouvons, ce soir là, descendre à terre. Il y a d'indispensables formalités de douane et de santé que l'on ne saurait franchir à pieds joints, et il faut attendre qu'un autre soleil se lève à l'horizon pour se mettre d'accord avec la législation qui régit la matière en Espagne. Cette fois, la nuit est bonne pour tout le monde; le navire est immobile sur ses ancres, et les blessés de la veille reprennent gaîment leur place dans le clan des touristes.

CHAPITRE II.

VIGO.

Il n'est personne qui ne connaisse plus ou moins Sébastopol et le port de cette cité célèbre, par les vues et les plans qui en ont été publiés. A droite, s'élèvent, comme on sait, au-dessus de forts redoutables, les bâtiments de la ville; en face, de l'autre côté de la baie, sur une colline, s'étale orgueilleusement la grande citadelle, et le port s'avance dans les terres jusqu'aux côteaux d'Inkermann. Eh bien! qu'on se figure une scène dix fois ou vingt fois plus vaste, une ville couvrant le versant d'une montagne, des maisons assises tout le long de la plage, une baie se prolongeant fort au loin, fermée de tous côtés par des montagnes chargées d'une riche et énergique végétation; qu'au sommet de cette cité on installe un château-fort; qu'en face — comme par exemple au pied de la citadelle étoilée de Sébastopol — l'on bâtisse une autre petite ville; que l'on meuble tous les coteaux, collines ou montagnes en scène de villages,

de maisons et de jardins; que l'on étende entre les deux villes une vaste nappe d'eau unie comme le ciel, bleue comme le ciel, tranquille et limpide comme le ciel, et l'on aura Vigo à droite, Cangas à gauche, tout autour, un riche horizon de montagnes, et au milieu, la plus belle, la plus sûre et la plus imposante rade du monde.

Cette ressemblance de la rade de Vigo et de celle de Sébastopol est frappante; elle saisit et frappe quiconque est à même de la constater, et le point de comparaison que je viens d'indiquer vaut mieux et fera certainement plus ici que toutes les descriptions possibles. Il me semble toutefois nécessaire d'ajouter aux traits généraux du portrait quelques détails dessinés sur nature; ils le compléteront en achevant de lui donner la physionomie qui lui est propre.

En montant sur le pont, nous avons devant nous Vigo, s'élevant en amphithéâtre, d'étage en étage, jusqu'au sommet d'une haute colline. C'est un fouillis de maisons blanches, bariolées de vert et de rouge, qui se trouvent là sans savoir pourquoi, sans rime ni raison. La ville commence à droite par un couvent et des palmiers, et finit à gauche par une route — celle qui mène à Santiago — ombragée de beaux et grands arbres. Tout cela est surmonté d'un château-fort qui, de loin bien entendu, fait bonne contenance, et la ville, le couvent, la route et la citadelle se détachent en teintes vigoureuses de lumière et d'ombre sur les tons doux et violacés des montagnes du fond. Sur le pic de l'une de ces montagnes, nous pouvons distinguer, à l'aide

d'une lorgnette, un point blanc semblant accuser une habitation. C'est la retraite qu'un pauvre ermite, dont la sainteté et la dévotion sont depuis longtemps en grand renom dans tout le pays, s'est choisie dans le séjour des nuages, si tant est qu'il y ait des nuages en Galice.

Derrière nous, Cangas baigne le pied de ses blanches maisons dans le bleu de la mer, que sillonne une nuée d'embarcations, légères comme des oiseaux. A notre droite s'étend la rade proprement dite, défendue de tous les vents par les hautes montagnes qui lui servent de ceinture, et de plus, garantie des caprices furieux de l'Océan par les îles Corrégos, qui en ferment l'entrée. C'est dans cette rade qu'en 1702 une rude bataille navale fut livrée, par les Anglo-Hollandais, à une flotte espagnole qui était venue se mettre à l'abri des forts de Vigo. Les alliés firent une horrible boucherie des hommes et un immense feu de joie des navires. Le désastre des Espagnols fut complet. Saisis comme dans une souricière, ils furent tous pris ou tués, et pas un, pour ainsi dire, ne survécut à cette catastrophe.

A notre gauche — comme serait l'arrière-port de Sébastopol — la rade se dérobe au milieu de plusieurs plans de collines verdoyantes, et se prolonge par une profonde et inégale échancrure, à plusieurs kilomètres dans le continent. Derrière la première de ces collines — où se trouve à peu près, dans les vues de Sébastopol, le faubourg de la Karabelnaïa, — les navires viennent en quarantaine. Là aussi est placé le Lazaret, sorte de bagne médical à l'usage des gens

très-bien portants, mais soupçonnés, pour leur malheur, de venir d'un pays où meurent par hasard des individus atteints de la peste ou du choléra. L'on verra plus tard à combien d'imprécations nous dûmes nous livrer à propos des Lazarets, et combien de malédictions nous adressâmes aux exigences espagnoles à l'endroit des quarantaines. Quoiqu'il en soit, Vigo a le monopole sanitaire de tous les ports de la reine Isabelle, sur les côtes de l'Atlantique. C'est, du reste, une grande entrave pour les opérations commerciales de ce pays, puisque tous les navires ayant l'Espagne en destination, sont obligés — s'ils voyagent dans l'Océan —, à venir purger leur quarantaine à Vigo, et à se mettre là en règle avec les autorités préposées à la garde de la santé espagnole. A Mahon est le Lazaret que l'Espagne entretient dans la Méditerranée.

Il se passe deux heures avant que le capitaine Aude puisse régulariser sa situation et la nôtre avec la Douane et la Santé de Vigo. Ces deux heures sont employées en croquis, et lorsque des embarcations viennent enfin nous prendre pour nous conduire sur le territoire espagnol, Vigo avec ses entours est tout entier sur nos albums. Il nous reste à visiter les points les plus rapprochés de l'immense panorama que nous avons sous les yeux, et à parcourir Vigo de bas en haut et de haut en bas, depuis le fort qui protége les quais, jusqu'à la citadelle, — autrement dit, afin d'appeler chaque chose par son nom, jusqu'au château del Castro, qui domine la cité galicienne.

Nous avons à peine touché les premières marches du môle, qu'une foule de Galiciens ou *Gallegos* accourent se mettre à notre disposition pour nous rendre plus facile la visite de la ville; nous refusons en vain toutes les offres obséquieuses qui nous sont faites; les Gallegos tiennent bon, et il nous faut subir une demi-douzaine de cicerones, qui demeurent attachés à nos pas tout aussi longtemps que dure notre séjour dans leur pays. On les repousse à droite, ils glissent derrière et tentent une démarche à gauche; ils rampent devant, ils se tiennent à vos talons, ils sont à vos côtés, ils saisissent toutes vos paroles, ils épient tous vos gestes, ils interprètent tous vos signes, et, prestes comme la pensée, ils s'efforcent de répondre à tout, de prévoir à tout, de songer à tout. Ce zèle les pousse même à vous faire, du ton le plus simple et le moins embarrassé, les propositions les plus étranges et les plus en dehors des habitudes françaises. Connaissant à merveille tout le personnel féminin de l'endroit, ils savent par cœur les points faibles, ceux où il suffit de se présenter pour être bien accueilli, et ils déploient une rare activité et une insistance incroyable, quelles que soient les rebuffades qu'ils rencontrent, pour vous bien faire comprendre qu'ils sont à votre disposition avec tous les genres de complaisances — licites ou illicites — que comportent les mœurs extraordinairement faciles de Vigo.

Mais si les hommes s'offrent à vous rendre les intrigues amoureuses promptes et commodes, les femmes vont encore plus vite en besogne, et avec

elles le chemin est plus court et la victoire plus proche. Avec ces Rosines, un chat est un chat, et pas n'est besoin de soupirer longtemps si vous voulez connaître le commencement et la fin de l'aventure galante dont vous serez l'heureux Lindor. Là où elles vous rencontrent, que ce soit par les rues, au marché ou au lavoir, elles vous proposent d'un air plein de grâce et au milieu d'un sourire ravissant, de vous mettre dans la confidence de leurs plus intimes secrets. Pour la plupart d'une remarquable beauté, — les cheveux noirs avec les reflets bleus de l'aile du corbeau, la peau brunie sous les coups d'un soleil presque constamment ardent, les jambes et les pieds nus, la taille aux formes soutenues mais souple, droite et fière, les yeux longs, veloutés, d'une expression indéfinissable, les dents d'une blancheur éclatante, — les Gallegas sont tout simplement vêtues d'une sorte de pèlerine rouge et d'un jupon rayé; un mouchoir est jeté sur leur tête, et de ses plis négligés s'échappent par derrière une forêt de cheveux nattés ou en désordre. Elles paraissent d'une gaîté folle, d'une insouciance complète, et ce sont précisément cette gaîté et cette insouciance qui les portent à vous crier d'un bout du marché à l'autre, comme la chose la plus naturelle du monde, que pour peu que le cœur vous en dise, elles jetteront en votre honneur leurs bonnets par-dessus les moulins.

Voici un exemple pris sur nature de la bonne volonté et des habitudes tendrement hospitalières du beau sexe galicien.

Nous revenions de visiter le château del Castro, et, en descendant l'une des rampes rapides qui y conduisent, nous fûmes frappés de la vue d'un tableau charmant ; un peintre n'eût eu qu'à le copier, en s'inspirant du ciel voluptueusement limpide des Espagnes, pour en faire un chef-d'œuvre d'élégance, de couleur, de caractère et de grâce. Trois jolies jeunes filles étaient assises à l'entrée d'une maison de pauvre apparence; elles filaient en devisant entre elles et en riant avec la plus adorable bonne humeur et la plus délicieuse simplicité. L'une d'elles interrompait de temps à autre son travail pour respirer le parfum d'un œillet rouge qu'elle tenait à la main. Nous nous arrêtâmes, et notre présence n'interrompit nullement le joyeux entretien des jeunes Gallegas. Au contraire, il parut s'animer davantage, et il sembla que nous commencions à faire les frais de la conversation. En effet, la Gallega à l'œillet rouge s'adressant d'un air naïf et candide à l'un des touristes, qui lui avait lancé un mot espagnol, lui dit : « Si le senor que voilà, et elle désignait le plus brun de la bande, veut cette fleur, je la lui donnerai ; qu'il vienne la chercher. » Le brun s'avança, prit l'œillet, et, à la mode française, mit en échange deux baisers sur les joues de la Gallega. En ce moment, il sortit de l'intérieur de la maison — où le brun avait pu assez pénétrer du regard pour y constater un abominable fouillis de meubles en désordre, d'ustensiles de cuisine, de vieilles femmes croassant et d'enfants grouillant, — il sortit, dis-je, ayant pendu à son cou un horrible gamin sale à faire

peur, une blonde créature plus jolie, plus jeune, plus fraîche et plus rieuse que les autres. Cette nouvelle Gallega, au milieu d'explosions d'éclats de rire qui laissaient voir la plus belle collection de dents qui se puisse imaginer, fut mise par ses compagnes au fait de la situation. Elle se hâta alors, sans autre façon et toujours en riant, de compléter la scène et de donner le dernier coup de pinceau à ce tableau de mœurs galantes, en faisant dire par un interprète, au brun un peu surpris, que sa sœur était toute disposée à lui offrir plus encore que le bel œillet rouge.

Vous le voyez, ces brunes et ces blondes sont des gaillardes qui en laissent plus qu'elles n'en prennent en fait de morale humaine et divine ! Elles s'en vont ainsi pendant les belles années de leur vie, la ceinture un peu dénouée, la hanche un peu provocante, la lèvre un peu sensuelle, l'œil un peu voluptueux ; elles s'arrêtent, ces filles d'Ève, à tous les arbres qui bordent la route, et elles vous offrent, à vous qui ne faites que passer, — qui sait? sans trop songer à mal peut-être — de goûter, avec elles, au fruit défendu ! Pauvres et adorables filles ! Quoiqu'il en soit, ces choses se passent publiquement et sous les yeux de quelques placides gendarmes, gardiens — à Vigo comme partout — des mœurs réservées et des habitudes honnêtes.

Pour placer à côté des tons cythéréens de cette scène une opposition bien nette et bien tranchée, il suffit d'entrer dans l'église de Vigo. Cette église, encore inachevée, est construite dans le style grec, et l'ordre dorique de l'intérieur a été étudié avec soin et avec un

grand sentiment de sévérité, par l'architecte. Lorsque nous pénétrons dans le temple, des jeunes gens et des jeunes femmes sont à genoux, les bras étendus en croix, le visage levé vers la voûte, récitant à voix basse, mais avec une volubilité extraordinaire, des prières sans fin. Ces fervents restent dans cette position extatique, sans en changer, sans se reposer, fans rien faire pour la rendre moins pénible, une demi-heure et plus. Lorsque les derniers mots de leurs longues prières sont prononcés, lorsque le moment de se relever est enfin venu, les malheureux doivent avoir les genoux, les bras et le cou brisés.

Ahuris par les grands et les petits Gallegos qui pullulent à nos côtés, s'acharnent à nos pas et restent cramponnés par grappes à nos vêtements jusqu'à ce qu'ils en aient fait tomber les *cuartos* demandés, toujours aux prises avec des cicérones trop complaisants et des filles trop lascives, nous jetons un rapide coup-d'œil, près de la Puerta del Placer, sur une promenade ou alameda très-agréable, et nous lisons, pour en rire après, les inscriptions ronflantes dont sont chargées les deux ou trois ridicules fontaines de Vigo. Ensuite, en nous dirigeant vers la citadelle et en passant près du lavoir, nous restons frappés d'immobilité et d'admiration devant l'expression la plus complète et la plus irréprochable de la vraie beauté, devant une simple laveuse dont la Vénus antique elle-même, du haut de son divin piédestal, ne saurait être l'heureuse rivale. Des cheveux un peu ondés, d'une opulence

toute méridionale, dont les tons chauds et noirs sont relevés coquettement par deux ou trois fleurs et quelques brins de verdure, des yeux bleus de mer comme la sage protectrice de l'antique Athènes, une bouche petite et dédaigneuse, des épaules sculpturales et assez découvertes pour que l'on fasse mieux et plus que deviner les lignes pures et fermes de la gorge, des bras marmoréens au bout desquels sont fixées, par de fines attaches, des mains dignes de peigner une déesse; des hanches vastes et mobiles, un teint uni et mat, tels sont les traits principaux de cette admirable créature. Oh! la belle laveuse! Elle fait rêver à ces Grecques d'une parfaite beauté, dont parle le vieil Homère, — qui, filles de rois, descendaient, pour les voyageurs, aux soins les plus vulgaires du ménage. Si, la tunique constellée et languissamment flottante, elle était descendue, du temps où l'Olympe retentissait des foudres de Jupiter, dans les rues d'Athènes, prosterné devant l'éclat de sa beauté, le peuple eût fait brûler à ses pieds les parfums réservés aux immortelles. Oh! la belle laveuse!

Enfin nous commençons l'ascension de la citadelle. Tout en gravissant des rues étroites et tortueuses, pavées de larges dalles de granit, bordées de maisons bâties contre les règles les plus élémentaires de l'alignement, nous passons auprès de la prison, à travers les grilles de laquelle de misérables détenus tendent leurs mains avides, en nous adressant des prières dont le ton navrant et lamentable dit assez le sens; à quelques pas de là se trouve la caserne, bâtiment

d'assez propre apparence ; nous dépassons bientôt les dernières maisons de cette ville aussi irrégulière dans le tracé de ses rues que dans les mœurs de ses habitants.

Avant d'atteindre les remparts du château del Castro, il faut gravir longtemps encore une côte difficile, abrupte et rocheuse, sous un soleil dont les rayons ont une vigueur qui nous est inconnue, sur un terrain dont la poussière aveugle et dont la blancheur éblouit. Cependant, à bien prendre, la route est belle, et les regards s'arrêtent, sans se fourvoyer jamais, dans les vallons, sur les croupes des collines, sur les sommets des montagnes, dont les lignes varient d'instant en instant de la manière la plus heureuse. Et puis à toute minute l'on se croise avec des Gallegas à la démarche alerte, qui vont par les chemins, portant, à la mode antique, des cruches sur la tête ou appuyées sur la hanche; et puis encore deci delà l'on s'arrête pour cueillir dans une touffe de verdure, au pied d'un rocher brûlant, une branche de thym, une fleur de serpolet, de mélisse ou de quelque autre plante appartenant à un flore inconnue; ou bien l'on fait rencontre de chariots barbares qui datent pour sûr de nos rois fainéants, traînés qu'ils sont par des bœufs tranquilles, sur des roues pleines, sans jantes ni rayons; tout cela aidant, la marche, si elle est pénible, est exempte d'ennui, et l'on parvient au but sans regret, sinon sans fatigue.

Mais arrivés enfin sur les remparts del Castro, quel panorama s'étend autour de nous, soit que nous

regardions la rade de Vigo, soit que nous plongions des yeux dans l'intérieur de la Galice, au milieu des ramifications de la sierra Cantabrique! Quelle plume pourrait dessiner ce tableau et peindre cette scène! Où trouver le mot qui donne l'idée vraie de cette immensité, ou bien qui accuse les contours exacts des plans successifs de ces montagnes, qui colore cette mer, miroir d'un ciel incomparable, qui détache la nudité de ces rochers arides de la richesse plantureuse de ces vallées, ou bien encore qui fasse ressortir ces arbres vigoureux et tordus couronnant la crête des collines ? Quant à moi, je renonce à cette tâche même avant de l'avoir entreprise, car il en est de certaines choses comme de certaines impressions : on en parle, on les constate, mais on ne saurait les analyser ni les décrire.

Après avoir longtemps admiré le merveilleux panorama que nous sommes venus chercher si haut, nous visitons le château del Castro. La visite ne saurait durer longtemps. Ces quelques murailles branlantes, ces bastions crevassés, ces embrâsures égueulées, ces deux ou trois méchants canons juchés sur les affûts les plus vermoulus qui aient jamais été conservés sur les remparts les plus frangés de la plus lézardée des citadelles, tout cela ne peut intéresser, et nous quittons bientôt ce château qu'un de nos cicerones appelle, dans son orgueil de Gallego « *un fuerte inprenable.* » — « Ton fort imprenable, dit l'un d'entre nous en très-bon français, je le mangerais, à moi tout seul, avec quatre bonnets de zouaves! » Le Gallego ne comprend

pas un mot; mais, par politesse sans doute, il répond : « *Si, senor !* »

En descendant vers la ville, nous faisons place à un gros détachement de soldats d'infanterie qui montent lestement vers la citadelle, au bruit cadencé d'une charge battue, en tête de la colonne, sur des caisses beaucoup plus petites que celles de nos régiments. Ces soldats sont parfaitement équipés, bien armés, habillés avec soin, et ils ont une remarquable aisance dans leur démarche, dans leurs mouvements. Ils sont suivis de recrues dont les vestes jaunes sont malheureusement du plus triste effet. Plus loin, nous trouvons encore de la troupe; cette fois c'est un fort peloton d'artilleurs, dont la bonne mine et l'élégance sont de tous points irréprochables. Ce sont, je crois, des plus beaux soldats que j'aie vus, et ces gaillards-là ont l'air d'avoir tous été taillés sur le patron de l'Antinoüs.

Ces mouvements de troupes et d'autres encore auxquels nous nous trouvons mêlés sont motivés par la présence à Vigo du capitaine général de la Galice, résidant à la Corogne, Francisco de Paola Ruiz, général de division, alors en tournée d'inspection. Le général Ruiz vient de jouer un rôle insurrectionnel dans la dernière commotion politique qui a agité l'Espagne, et aujourd'hui il est en disgrâce, après avoir essayé, mais en vain, de faire sortir de leur devoir les troupes confiées à son commandement.

L'heure du retour à bord va sonner; en courant faire notre provision de cigares chez la plus char-

mante des marchandes de tabac de la Péninsule ibérienne, nous séparons à grand'peine de nouveaux groupes de mendiants qui semblent, tant ils sont nombreux, sortir de dessous terre, comme les crapauds après une forte pluie d'orage; puis, après avoir donné une dernière œillade admirative à la fière laveuse, nous passons au milieu de Gallegas qui nous jettent au travers du visage une nouvelle et inutile provocation, et nous quittons enfin, enchantés de ce que nous avons vu et même de ce que nous avons entendu, ce pays aux amours faciles et au panorama sans égal.

CHAPITRE III.

LE TAGE.

I.

Nous quittons Vigo vers dix heures et demie.

Le personnel des passagers de la *Ville-de-Lisbonne* s'est augmenté de deux ou trois Gallegos, qui passent en Portugal. C'est le petit nombre qui reste au pays et qui fait le métier complaisant de cicerone; la plupart des Gallegos émigrent, au contraire, et vont à Lisbonne ou à Oporto, à Cadix ou à Madrid, exercer loin de leurs foyers la rude industrie de portefaix ou de porteur d'eau.

La constitution montagneuse de la Galice donne à ce pays un grand air de parenté avec l'Auvergne. Les Gallegos, grands, forts, nerveux, supportant aisément les fatigues, allant au loin chercher leur subsistance et amasser un petit pécule, qu'ils rapportent au pays, peuvent à bon droit, eux aussi, être comparés à nos

Auvergnats, si robustes, si patients et si courageux. Ceux qui servent dans l'armée de Sa Majesté Catholique se font remarquer par leur énergie et leurs habitudes de sobriété. Du reste, ils ont tous, cicerones, soldats, porteurs d'eau ou portefaix, une haute opinion d'eux-mêmes et de leur origine, et ils se croient fièrement, depuis le premier jusqu'au dernier, en vertu d'un arrêté royal octroyé en je ne sais trop quelle circonstance, hidalgos de droit et de fait.

Puisque je viens de dire comment la noblesse galicienne finit, il est juste de rappeler en deux mots comment les Gallegos ont commencé. Les Galls, poursuivis par les Kimrirs, ces farouches Bretons des anciens âges, émigrèrent en Espagne et s'établirent sur la pointe nord-ouest de la Péninsule ibérienne. Les Suèves vinrent ensuite et expulsèrent les Galls ou les mirent en servitude. Les Visigoths parurent à leur tour; ils s'établirent en vainqueurs conquérants dans la sierra Cantabrique, et firent, de là, une puissante et énergique guerre de résistance aux terribles soldats du Croissant. Érigée en royaume quasi-indépendant en 1065, la Galice resta comme séparée de l'Espagne jusqu'en 1474, époque à laquelle Ferdinand V, le Catholique, l'arracha au joug féodal et la fit rentrer définitivement dans le giron de la monarchie espagnole.

Aujourd'hui, la Galice est surtout célèbre par les nombreuses et monotones complaintes que chantent les pèlerins, à leur retour de Saint-Jacques-de-Compostelle, et les gentilshommes galiciens, pour quelques

cuartos ou pour quelques reis, dans toutes les villes d'Espagne ou de Portugal, mettent leurs larges épaules au service du premier rustre venu.

Pour entrer dans la rade de Vigo nous avions pris la passe du nord; pour en sortir nous suivons la passe du sud, tout près des îles Corrégos, qui dressent à droite leurs flancs dépouillés et arides. Une fois en dehors des îles, après avoir longé la côte à bonne distance, et après 60 kilomètres de route sur une mer très-houleuse, nous distinguons parfaitement à l'aide d'excellentes lorgnettes, l'embouchure du Minho, qui, depuis Laguardia, point où ce fleuve se jette dans l'Atlantique, jusqu'à Melgaço, la dernière ville portugaise qu'il arrose de compte à demi avec les cités espagnoles situées sur l'autre rive, sert de limite au royaume de S. M. Catholique la reine Isabelle II d'une part, et à celui de S. M. Très-Fidèle le roi Pedro V de l'autre. Puis, comme il faut suivre une ligne droite formant ainsi la corde tendue d'un arc dont la côte de Portugal, régulièrement rentrante jusqu'au cap Roca, dessine le courbe immense, nous voilà de nouveau en pleine mer, passant le 8, à 1 h. 1/2 du matin, au large du groupe des îles Berlenguas, au milieu desquelles il serait peut-être dangereux, malgré le feu que porte la principale de ces îles et malgré celui qui brille à la pointe du cap Carvoïero, de s'engager pendant la nuit.

Au jour, nous apercevons le cap Roca, dont le profil se dessine bien avant au large. C'est l'extrémité occidentale de la sierra de Cintra, qui appar-

tient, comme la sierra d'Estrella, dont elle est une ramification et le prolongement, à la grande chaîne du système ibérien connu sous le nom de Carpetano Vétonique. Le cap Roca détermine, avec le cap Espichel, la vaste baie au fond de laquelle débouche majestueusement le Tage.

Les côtes du Portugal n'offrent pas à beaucoup près le même aspect que celles de la Galice. Elles ne sont pas aussi élevées; au lieu d'être l'image de la désolation, au lieu de paraître abandonnées des hommes, elles présentent partout les traces d'une végétation vigoureuse, et, sur les versants de toutes les collines, des maisons tranchent par leur blancheur sur les tons fauves qui les avoisinent. Moins poétiques, moins sourcilleuses, elles sont aussi moins attristantes et moins terribles. On s'en approche au lieu de les fuir; on les regarde sans effroi, car leurs abords n'ont rien de menaçant. Il semble que l'Océan, après avoir fait éclater ses colères sur le vaillant cap Finisterre, ait réservé ses caresses pour les flancs plus unis et plus doux du cap Roca.

Bien avant de doubler le cap Roca, tout-à-fait sur les dernières lignes de l'horizon, et malgré la brume qui s'élève de terre, apparaît au milieu d'une contrée stérile et déserte, Mafra, immense couvent, palais gigantesque, établissement colossal, dans lequel un voyageur qui avait, paraît-il, du temps et de la patience devant lui, n'a pas compté moins de 870 appartements, 5,200 fenêtres et portes et 300 cellules. Trois splendides églises élèvent leurs dômes élégants

au milieu de cette masse de bâtiments, qui couvrent un carré de près de 245 mètres sur chaque face; deux de ces églises étaient réservées au service du monastère, alors qu'il était occupé par les capucins, et la troisième, construite sur le plan fastueux de St-Pierre de Rome, ornée de deux clochers habités par 128 cloches, était ouverte aux fidèles laïcs. Un parc de 10 kilomètres entoure cette merveilleuse mais triste fantaisie, construite, à grands renforts de millions, par un prince aussi débauché que dévot, dom Juan V, auquel fut accordé, par le pape Benoist XIV, le titre de roi Très-Fidèle, que ses successeurs sur le trône de Portugal ont conservé et conservent encore.

Dom Juan V ne fut pas le seul roi Portugais dont les déportements causèrent du scandale. En effet, la cour de Lisbonne fut pendant bien des siècles souillée par des licences inouïes; les princes et les princesses qui marchaient à la tête de cette dépravation, pour trouver grâce sans doute auprès du Souverain Juge, étaient d'autant plus exaltés dans leurs pratiques religieuses, que leurs mœurs étaient plus relâchées, plus dissolues. Cette immoralité couronnée dura pour ainsi dire jusqu'à dona Maria segunda. Cette princesse, pendant tout son règne, a donné, au contraire, l'exemple des vertus les plus touchantes de la femme et de la mère; jamais reine ne fut ni plus honorable ni plus honorée, et il n'est pas un Portugais qui ne s'incline religieusement devant la mémoire vénérée de la mère du roi actuel.

En novembre 1717, dom Juan présida à la pose de

la première pierre du somptueux édifice de Mafra, dont la construction ne demanda pas moins de dix-huit années de travaux pour ainsi dire non-interrompus. Un artiste allemand, Jean Ludovic, en avait fourni les dessins, conçus dans le goût de l'architecture italienne classique.

C'est à Mafra qu'est aujourd'hui établie l'Ecole royale militaire.

Après Mafra, au sommet d'un pic perdu dans les nuages, l'on suit les découpures dentelées du château de la Pena, ancien couvent acheté et restauré récemment par le roi régent, père de Pedro V. Sur un pic jumeau, le château des Maures, construction étrange, fantastique, mais en partie ruinée, déroule ses murailles aux mille créneaux. La Pena et le château des Maures seront l'objet d'un chapitre spécial, et alors je dirai comment et pourquoi, en visitant ces lieux, l'on se demande si la baguette d'une fée ou le doigt d'un génie n'ont pas passé par là. Les jardins d'Armide, les châteaux magiques qui paraissent et disparaissent dans les Mille et une Nuits, les merveilles de l'imagination des artistes de l'Orient, tout jusqu'aux précipices affreux dont le Calife de Bagdad entendit plus d'une fois la description effrayante, se trouve sur ces pics audacieux, à la Pena et au château des Maures. Au pied de la haute montagne, dont le double pic porte le palais enchanté et la vaste fortification sarrasine, s'étend, gracieuse et animée, la petite ville de Cintra, séjour ravissant, choisi par les rois de Portugal pour une de leurs résidences d'été, et dont le nom demeure

attaché à la convention que le général Junot signa, le 30 août 1808, pour l'évacuation du royaume, dont il avait reçu de l'Empereur mission d'achever la conquête.

Une fois le cap Roca dépassé, la côte s'abaisse, et la mer, au lieu de se briser avec fracas sur des masses granitiques, déferle lentement sur une plage sablonneuse. Sur cette plage, jusqu'au fort S. Juliao, toute une ligne de petits fortins — qui n'ont probablement d'autre prétention que celle de s'opposer aux tentatives des contrebandiers et de servir ainsi de postes fortifiés aux douaniers de la côte — a été construite sur un plan uniforme et régulier. Avant d'arriver à S. Juliao, c'est-à-dire à l'entrée proprement dite du Tage, l'on passe devant le village de Cascaes et le fort du même nom. Au moment où notre navire va atteindre et doubler le fort S. Juliao, un vaisseau anglais, chargé de troupes revenant de Crimée, passe et nous rappelle la gloire impérissable que viennent de conquérir en commun, unissant fraternellement leurs héroïques bataillons dans les mêmes dangers, les deux nations qui ont le plus ébranlé le monde du bruit de leurs formidables querelles.

II.

Nous franchissons rapidement la distance, et nous nous engageons dans le Tage, entre les deux forts qui en commandent l'entrée.

C'est peut-être ici l'occasion de rappeler l'expédition que l'amiral Roussin accomplit heureusement, en 1831, contre ces fortifications. Cette expédition a cela de remarquable qu'elle détruisit l'opinion, depuis longtemps accréditée en Europe, que le Tage était inexpugnable du côté de la mer, et elle infligea, en même temps, à un roi cruel et insensé une leçon aussi dure que méritée.

Juan VI était mort subitement le 10 mai 1826, au milieu de troubles toujours renaissants. Dom Miguel, nommé régent du Portugal pendant la minorité de sa nièce dona Maria, avait, le 15 avril 1828, à la suite d'un mouvement populaire préparé de longue main, usurpé le trône. Menacé par dom Pedro, père de la reine dépossédée, ne pouvant s'appuyer ni sur l'Angleterre, ni sur la France, qui se refusaient à lui accorder le bénéfice des faits accomplis, dom Miguel vivait dans un état permanent de colère furieuse, et sa haine à l'égard surtout des Français qui vivaient dans ses Etats, se manifestait en persécutions stupides et féroces. Un étudiant de l'Université de Coïmbre, M. Bonhomme, et un négociant, M. Sauvinet, tous deux sujets de la France, furent un beau jour condamnés, le premier, pour un délit imaginaire, à être flagellé en pleine place publique de Lisbonne ; le second, parce que, au moment d'une émeute, une fusée volante était partie de son jardin, à être déporté sur l'une des plages les plus inhospitalières de l'Afrique. Les plaintes et les réclamations de la mère patrie restèrent sans effet, et les deux sentences furent

exécutées avec toute l'inhumanité qu'on pouvait attendre de bourreaux à la solde d'un monarque barbare.

Cependant la France comprit qu'elle ne pouvait laisser s'accomplir des actes aussi iniques sans protester à l'aide de l'argument irrésistible de ses canons. M. de Rabaudy, capitaine de frégate, fut chargé, par le gouvernement de Louis-Philippe, de conduire en vue du Tage une division de frégates et de bloquer l'entrée du fleuve. Le chef des forces navales françaises était investi, d'ailleurs, de pouvoirs étendus, et il put, par exemple, disperser la croisière portugaise qui bloquait Terceira, l'une des Açores, où s'étaient réfugiés le gouvernement de dona Maria et quelques troupes restées fidèles, sous les ordres du comte de Villastor.

La leçon n'eût pas été suffisante si nos vaisseaux n'avaient pas reçu l'ordre de se mesurer avec les citadelles redoutées du Tage. M. l'amiral Roussin, arrivé au cap Roca le 25 juin, se mit à la tête des opérations; il communiqua d'abord avec M. de Rabaudy, qui venait d'envoyer à Brest sa seizième prise ; il fut rallié par les vaisseaux qui lui arrivaient de Toulon et de Brest, et bientôt il se trouva à la tête d'une flotte qui témoignait assez de la puissance de la France. Cependant au moment d'agir, l'amiral, voulant tenter un dernier effort en faveur de la paix, écrivit au vicomte de Santarem, ministre des affaires étrangères, afin de lui ouvrir les yeux sur la véritable situation des choses et sur la justice des

lèrent tous, à cinq heures, à 300 toises des quais de Lisbonne, rangés en ligne de bataille, menaçant de leur mille canons une cour aux abois, qu'une défaite si prompte et si décisive frappait de stupéfaction et de terreur. Le 14, les négociations, ouvertes avant les hostilités et continuées après la victoire, étaient terminées à bord du vaisseau amiral : la France était vengée; des indemnités considérables étaient accordées à MM. Bonhomme et Sauvinet, et toute la flotte portugaise était envoyée prisonnière à Brest.

Le lendemain de cette journée glorieuse, quelques officiers de la flotte française descendirent à terre pour visiter la ville. A peine se trouvèrent-ils sur la place du Commerce, qu'ils furent accueillis par les huées et les sifflets de sept ou huit cents individus animés par quelques émissaires de la faible cour de dom Miguel. Nos officiers mirent l'épée à la main et firent mine de charger cette populace insolente. En moins de temps que je n'en mets pour raconter le fait, la place du Commerce s'était vidée, et par les rues de droite et de gauche, par celles qui conduisent au Roscio, les braillards, fous de peur, se sauvaient de toute la vitesse de leurs jambes. Les officiers français continuèrent leur promenade, mais ils restèrent en groupe et prirent garde à ne pas s'isoler.

Quant à dom Miguel, humilié par la France, il ne resta pas longtemps sur le trône qu'il avait usurpé. Dom Pedro réunit ses partisans à Belle-Isle, donna le commandement de sa petite armée au général français Solignac, et débarqua, le 8 juin 1832, sur les côtes

du Portugal. Après la journée d'Almoster, dans laquelle dom Miguel fut battu complétement par le maréchal Saldanha, les droits de dona Maria furent reconnus par son oncle, qui de plus, par une convention particulière signée à Evora, le 29 mai 1834, s'engagea à ne jamais se mêler des affaires politiques du royaume.

Cependant la rapidité avec laquelle s'écroula la réputation séculaire des défenses de l'entrée du Tage, donne à croire qu'à bien prendre les forts de Cascaes, de S. Juliao, de Bogio, de Belém et de S. Sébastien, ainsi que toutes les batteries échelonnées sur les deux rives, n'avaient pas, à beaucoup près, la force de résistance qu'on leur attribuait. Du reste, ils se trouvaient et ils se trouvent encore dans des conditions qui doivent évidemment leur être préjudiciables, et assurer au contraire la supériorité des vaisseaux qui les attaqueront. Ils sont construits sur les bords d'un fleuve dont les eaux régulièrement profondes sont presque toujours tranquilles; en second lieu, les vents d'ouest, ceux qui viennent de la mer, règnent en ces parages pendant les trois quarts de l'année; de plus les passes sont faciles, et à toute heure de marée pour ainsi dire les navires du plus fort tonnage peuvent donner, sans appréhension d'échouage, dans le Tage, dont la largeur moyenne de 10 kilomètres, laisse aux évolutions navales un champ libre et vaste.

En 1831, nos bâtiments étaient poussés par une forte brise du nord-ouest; naviguant sous leurs huniers seulement, ils étaient tellement couchés sur la hanche de tribord, que, pour atteindre les batteries et même

les forts, il fallait que les pièces de babord, celles qui devaient faire feu, fussent pointées à couler bas. Tirant sur un point fixe, nos marins avaient la chance belle de frapper juste, tandis que les artilleurs portugais, surpris par ces masses qui, tout en ne faisant que passer, leur envoyaient des bordées meurtrières, réglaient leur feu avec précipitation et envoyaient un peu au hasard leurs obus et leurs boulets. La *Ville-de-Marseille,* qui démolit aux trois quarts les batteries et le fort de Belém, ne reçut, malgré la vivacité de la riposte, qu'un seul projectile, qui vint se loger dans ses bastingages.

Mais, au lieu de rester inactive, à l'abri du château S. Jorge, qui ne pouvait lui être d'aucune utilité, comme la suite l'a prouvé, si la flotte de dom Miguel était venue prendre son poste de combat à l'entrée du Tage, au travers des passes, elle eût ainsi montré la résolution de retenir par ses bordées la flotte française sous les canons de Bogio et de S. Juliao. Qui sait si l'amiral Roussin n'eût pas alors reculé devant les conséquences d'une lutte dans laquelle les chances de réussir ne se présentaient plus pour lui que d'une manière indécise? qui sait encore si, engageant l'affaire, il n'eût pas donné raison aux dispositions prises pour la défense des eaux portugaises?

Quoi qu'il en soit, les forts sont loin d'être, par eux-mêmes, aussi redoutables que les a faits la trompette menteuse de la Renommée. Cascaes a peut-être trente canons en batterie; S. Juliao en compte au plus quatre-vingts; Bogio, planté au beau milieu du

Tage, en face de l'Océan, sur un rocher comme une vedette perdue, n'en doit pas faire tonner plus de vingt à la fois; enfin Belém est armé d'environ vingt pièces, et S. Sébastien de quinze. Quant aux autres batteries des deux rives, en 1831 elles avaient chacune deux ou trois canons. Un pareil ensemble serait sans doute respectable et il serait sage d'y regarder à deux fois avant d'aller en affronter les colères, s'il était bien entendu et bien combiné. Malheureusement tout cet échafaudage de défense pèche par la base; il manque de cohésion, il ne se soutient pas, et l'on peut faire tomber l'un après l'autre : Cascaes que rien ne défend d'une attaque isolée; S. Juliao et Bogio du même coup, Belém et le Lazaret, en tirant en même temps à babord et à tribord, et S. Sébastien, ainsi que les batteries intermédiaires, tout bonnement en passant sur leur front. Toutes ces différentes chances de succès paraissent certaines, et une flotte formée au large et défilant vent arrière, aura toujours raison, avec son feu que la tranquillité des eaux lui permettra de maintenir constamment exact et régulier, de ces murailles derrière lesquelles l'on a cru si longtemps la puissance portugaise à l'abri. D'ailleurs, ce que je dis là pour le Tage, peut se dire aussi bien pour presque toutes les défenses élevées à l'entrée des fleuves, car pas une ne pourrait empêcher de passer des escadres ayant pour elles le vent et la marée, et, à défaut de vent et de marée, la vapeur.

III.

Nous entrons donc dans le Tage, rangeant à gauche, à quarante mètres, le fort S. Juliao, dont les lignes de construction sont très-pittoresques et très-originales. S. Juliao, pendant les six années du règne absolu de dom Miguel, servit de prison d'Etat; une grande quantité d'individus attachés aux opinions libérales y furent enfermés et y subirent toutes les horreurs d'une détention cruelle. C'est Philippe II, d'Espagne, qui construisit ce fort, et plus d'un portugais soupçonné d'hérésie ou d'attachement à la famille de Bragance, y trouva la mort. La justice du roi espagnol avait des formes très-expéditives, qui consistaient à jeter, la nuit, à la mer, les prisonniers qui étaient amenés le jour dans le fort S. Juliao. L'on voit de nouveau à l'horizon, au sommet des pics les plus élevés et les plus aigus de la sierra de Cintra, la Pena et le château des Maures, silhouettant sur le ciel uni et bleu leurs profils étranges et fantastiques; l'on passe tout près — à y toucher presque — de Cachias, petite ville de la rive droite, où, pendant la saison des bains, se réfugient le roi et la cour, et dont les maisons blanches et coquettes se reflètent gaiement dans les eaux transparentes du Tage; l'on suit une côte brûlée par le soleil de juillet — mais cultivée partout et habitée partout — qui s'abaisse ou s'élève suivant les caprices de collines suc-

cessives, et l'on voit tourner les ailes d'innombrables moulins dont la forme remonte pour sûr jusqu'au temps de l'occupation sarrasine. De l'autre côté, sur la rive gauche, ce sont des dunes arides et sèches, au pied desquelles s'abrite tristement le gros bourg de Porto-Braindau, refuge d'une énergique race de rudes pêcheurs. Enfin, au moment où le panorama de Lisbonne commence à se développer dans toute son imposante splendeur, l'on s'arrête un instant, tout juste le temps de prendre un préposé des douanes, devant le plus gracieux, le plus élégant, le plus charmant des bijoux ciselés sous l'inspiration des fantaisies mauresques, devant la tour de Belém, toute couverte de guipûres taillées dans la pierre et le marbre.

C'est de là que Vasco de Gama, le grand et immortel navigateur, partit en 1497, après avoir reçu les dernières instructions du roi Manoël, dit le Fortuné, pour la conquête de la route des Indes, qu'il devait rechercher, en doublant le cap de Bonne-Espérance, découvert quelques années auparavant par Barthélemy Diaz.

Auprès et joignant la tour de Belém, une batterie rasante porte encore les traces du passage fulgurant de l'amiral Roussin. La journée du 11 juillet 1831 est également inscrite sur une batterie en ruines du fort de Cascaes.

Une fois le préposé des douanes à bord, le steamer reprend sa route et s'éloigne rapidement de la tour de Belém. Lisbonne et sa rade apparaissent alors

dans toute leur gigantesque magnificence. Figurez-vous... Non, vous ne pouvez pas vous figurer un pareil tableau dans un pareil cadre, et il est inutile d'essayer de dérouler un rideau panoramique de cinq ou six mille mètres de longueur ; c'est tout au plus, sans même chercher à pénétrer dans tous ces détails, à fouiller dans toutes ces profondeurs, si l'on peut tenter d'en esquisser à grands traits les lignes principales, d'en signaler les points dignes d'une attention plus grande.

Ainsi, voici une lieue et demie — peut-être plus — de terrain, en suivant les ondulations diverses d'un sol constamment houleux, tout chargé de dômes, de campanilles, de clochers et de clochetons de marbre, de riches palais, d'hôtels de porcelaine, de maisons éclatantes de blancheur, de villas perdues dans les jardins, et de monuments grandioses ; tout cet amas de pierres blanches, de marbres polis et étincelants, de toits rouges, de croisées vertes, de jardins ombreux, se détache inondé d'une merveilleuse lumière sur la chaîne de montagnes qui s'étend à l'horizon. Au-dessus c'est le ciel; aux pieds des palais et des églises c'est le Tage.

D'abord l'on passe devant l'ancien couvent dos Jéronimos, fondé par le roi Manoel en 1500, aussitôt après le retour heureux de Vasco de Gama. C'est un admirable monument que celui-là. L'on y retrouve confondus et combinés avec un art infini le gothique, le bysantin, le mauresque et la renaissance. A côté, tout au bord de l'eau, ce sont les vastes bâtiments

de la Corderie qui se prolongent, et derrière, sur le versant du côteau, c'est l'Église expiatoire élevée pour le roi dom José, et consacrée à Notre-Dame-de-Bon-Secours en souvenir de l'attentat auquel il échappa comme par miracle le 3 septembre 1758. C'était la nuit, le roi se rendait en voiture chez la marquise de Tavora, sa maîtresse, lorsqu'il fut assailli par des hommes armés de carabines. Le duc d'Aveiro, suivi de deux hommes, attaquait son maître. Le duc tira sur le postillon ; le coup ne partant pas, il jeta l'arme en blasphémant. Les deux compagnons de l'assassin suivirent au galop le carrosse qui s'éloignait rapidement, et désespérant de l'atteindre, ils firent feu. Le monarque, blessé, perdant beaucoup de sang, eût succombé sous les coups d'autres assassins appostés plus loin, s'il n'eût bravé le péril de retourner sur ses pas pour aller se jeter dans les mains de son chirurgien, à la Junquiera. Cette courageuse détermination le sauva. Les auteurs de ce guet-à-pens étaient, outre le duc d'Aveiro, le marquis et la marquise de ~~Tavora,~~ leurs deux fils, dont l'un, mari de la royale favorite, avait à venger son honneur outragé, et enfin un jésuite, le père Malagrida, qui, d'après les déclarations du duc d'Aveiro, avait, en compagnie de plusieurs de ses confrères, conseillé le crime. C'était un vieillard mystique aux idées extravagantes et directeur de conscience de la marquise douairière de Tavora, dont l'exaltation ne le cédait en rien à la sienne. Tous les gentilshommes furent livrés à une cour spéciale à laquelle aucun d'eux n'échappa. Ils furent écartelés en

place de Belém après avoir subi d'affreuses tortures. Quant à Malagrida, abandonné par le pouvoir à l'Inquisition, il se vit condamné non comme régicide, mais comme hérétique et ennemi de la foi catholique. Il périt sur l'échafaud et ses livres furent brûlés.

Le 3 septembre 1759, un édit chassa les jésuites, comme traîtres et rebelles, de tous les Etats et domaines du Portugal, avec défense, sous peine de mort, d'y rentrer jamais. En 1780, dom José était mort; sa fille, la reine dona Maria Ire ordonna la révision de ce jugement, il fut cassé et les régicides déclarés innocents.

Après l'Église expiatoire — l'Igreja da Memoria — c'est Junquiera, séjour recherché et peuplé de villas charmantes qui bravent, à l'ombre fraîche d'épais bouquets d'arbres, les ardeurs d'un soleil dévorant. C'est à Junquiera que se trouve le palais d'été du Patriarche de Lisbonne. En arrière, sur la hauteur, ce grand monument de marbre, c'est l'Ajuda. Voilà une coûteuse fantaisie que n'ont pas conduite jusqu'au bout les rois de ce pays, car elle a été abandonnée à peine arrivée à moitié de sa construction. La façade principale, deux pavillons d'angle et des portions seulement des façades latérales sont à peu près terminées; quant au reste, on ne songe plus guère, je pense, à l'édifier, et l'achèvement s'en fera vraisemblablement attendre jusqu'à la consommation des siècles.

Viennent ensuite à la file ou par groupes les villas de S. Amaro et celles d'Alcantara.—C'est ici que sont placées les barrières d'octroi de Lisbonne — qui pré-

cèdent le palais das Necessidades, ancien couvent, dont les rois et les reines du Portugal font leur résidence de ville depuis le tremblement de terre de 1755. Les bâtiments lourds et massifs de la demeure royale ressortent, sans faire pour cela un grand honneur à l'architecte qui en a fourni les plans, sur l'énergique verdure des beaux jardins qui les encadrent. L'église de Saint-François-de-Paule paraît maintenant, et après, c'est l'hôtel du comte d'Obidos; il est un peu en ruines, mais il a bonne mine encore, assis sur son rocher que le fleuve bleu caresse en passant. Puis, dominant toute la ville de son dôme orgueilleux, de ses deux légères campanilles, de sa fière basilique de marbre, c'est l'Estrella, la fastueuse église du couvent dédié au Sacré-Cœur de Jésus, et bâti par dona Maria Ire, la fille de dom José, la femme de dom Pedro III, la mère de dom Juan VI, pauvre reine qui mourut en 1816, frappée de démence, pendant que la cour de Portugal était comme exilée au Brésil. L'Estrella est dépassée, et l'église dos Santos Veilhos aussi. Tout au fond, l'on distingue le réservoir des eaux qu'amène le colossal aqueduc achevé en 1732, en vue de l'alimentation de la ville et des environs. C'est un des plus beaux échantillons de l'architecture moderne, et je ne sais même pas si les grands bâtisseurs de l'antiquité, ces maçons géants, ont en ce genre rien entrepris et mené à bonne fin d'aussi simplement imposant, d'aussi dignement majestueux.

Avant d'arriver au palais des Cortès, établi dans l'ancien et splendide couvent de S. Bento, et entouré

des opulents jardins que les religieux s'étaient ménagés pour leurs promenades pieusement solitaires, l'on passe tout près de la belle calçada du marquis d'Abrantès. Il est bon que l'on sache que l'on appelle calçada toute rue ou voie de communication dont la pente dépasse un niveau donné. Les calçadas sont toujours très-rapides. Après le palais des Cortès, l'on aperçoit l'ex-Collége des Nobles. Soutiens enthousiastes et convaincus de la couronne et de la croix, vaillants, héroïques, ils versaient tout le sang de leurs veines sur les champs de bataille où il plaisait à leurs souverains de les conduire; ils allaient, sans regarder derrière eux, en Asie, en Afrique, en Espagne, peu leur importait, et ils mouraient de faim au retour, ces valeureux gentilshommes, après avoir assuré à leur pays une fortune sans seconde. Un roi, Dieu merci, je ne sais lequel, les prit en pitié. Il institua un lieu de retraite où ils purent, blessés et mutilés, achever en paix leur glorieuse existence, et de ce moment ils cessèrent d'implorer d'une voix affamée l'assistance des personnes charitables et compatissantes qu'ils rencontraient sur leur chemin. Oh! la gloire! Les nobles pensionnaires de ce Collége étaient revêtus du costume de l'Ordre du Christ. Cet établissement n'existe plus, et les vastes bâtiments de refuge des héros portugais sont occupés, à l'heure qu'il est, par l'Ecole polytechnique.

Après le couvent de Jésus, au sommet d'une colline, c'est Sainte-Catherine; au pied, c'est la Monnaie. Saint-Roch et Saint-Paul viennent à leur tour, et le pic de France porte sur sa tête altière, au-dessus de

l'horizon, une église dédiée à Nossa Senhora da Penha da França, la grande protectrice des marins, la divine patrone des navigateurs. C'était autrefois un vaste couvent habité par des frères de l'Ordre de Saint-Augustin.

Nous rasons le quai de Sodré; nous voyons le couvent qu'habitaient jadis les Franciscains, et où se trouvent aujourd'hui la Préfecture et une riche bibliothèque; la colline de Notre-Dame-du-Mont se dresse couverte d'habitations modestes ou somptueuses protégées par l'église de la Senhora do Monte, qui date de 1243; l'Arsenal de la Marine s'étend parallèlement au Tage, et nous arrivons devant la place du Commerce, régulière, monumentale, au moins autant que les plus belles de notre pays. Mais une nouvelle colline s'élève et semble défier les hommes dans leurs insultes, le temps dans ses ravages; elle porte une couronne d'ouvrages défensifs, et tout un système de courtines et de tours de granit s'échelonne sur sa crête. Vaines menaces, inutile orgueil: c'est le château S. Jorge, citadelle prise par les Maures, reprise plus tard par les chrétiens, et détruite en partie par la catastrophe de 1755. L'on a relevé les pans de murs du colosse abattu; l'on a fait revivre le géant, et désormais il se trouve en état de défendre de ses canons, si le cœur lui en dit, le pavillon qui flotte sur ses remparts restaurés.

Aux pieds de la forteresse, la Cathédrale élève deux tours carrées, lourdes, pesantes et sombres; plus à l'est, S. Vicente, l'asile funèbre des princes de la maison de Bragance domine de ses deux clochers de marbre

des constructions confuses et sans ordre, et Santa-Engracia attend en vain que l'on reprenne sa construction interrompue. C'estencore là une de ces tentatives avortées comme il serait facile d'en signaler souvent à Lisbonne. Santa-Engracia eût été un établissement religieux hors de toute proportion s'il eût été achevé, et l'on a sagement fait d'en suspendre les ruineux travaux. La ville se prolonge encore vers l'Orient, sur les bords du Tage; mais je m'arrête.

J'ai parlé des monuments; je les ai nommés les uns après les autres; j'ai suivi l'ordre du panorama; mais c'est tout. Quant à la couleur du tableau, quant aux aspects différents de la ville aux sept collines, quant à l'impression causée par ce long déroulement d'églises et de maisons entassées et superposées, qui montent ou descendent, qui se détachent sur le ciel ou dont le fleuve reproduit l'image, selon que le terrain s'élève ou s'abaisse; quant à cette lumière nette, vive, précise, éclatante, depuis les premiers plans jusqu'aux plus extrêmes lignes de l'horizon; quant aux ombres douces, vaporeuses et tièdes que déterminent les variations sans cesse renouvelées du sol; quant enfin à ce merveilleux et prismatique fouillis de tous les tons, de toutes les formes, dans lequel grouillent comme autant de diamants, des détails sans nombre, insaisissables, qui reçoivent, chassent, reprennent, repoussent de nouveau et divisent en les répercutant à l'infini, les rayons d'un soleil radieux; quant à tout cela, qui tient bien plus d'un effet dioramique que de la réalité, il faut renoncer à le peindre.

CHAPITRE IV.

LISBOA.

I.

Le 8 juillet, à dix heures et demie du matin, après avoir passé sur le front tout entier du splendide panorama de Lisbonne, nous avons mouillé devant la *praça do Commercio*, autrement dit la place du Commerce, à une ou deux encablures seulement de l'escalier et du quai de la Douane.

Aussitôt que la Santé s'est assurée, sur le rapport du capitaine Aude, que « ces dames et ces messieurs arrivés par le steamer français » n'apportent pas la peste, et qu'à cet égard, en ce qui nous concerne au moins, le peuple portugais pourra dormir étendu dans une douce et nonchalante quiétude, les embarcations qui croisent depuis bientôt une heure autour du navire, peuvent enfin accoster. L'une d'elles amène M. Dubeux, consignataire de la *Ville-de-Lisbonne* et

des autres bâtiments de la ligne. M. Dubeux est instruit de notre projet de poursuivre jusqu'à Cadix et, en réponse, il apprend aux touristes que les ports espagnols sont hermétiquement fermés à tout navire ayant communiqué avec les Portugais : le choléra exerce en Portugal, en ce moment même, des ravages, exagérés peut-être par la frayeur publique, et le gouvernement espagnol s'est hâté d'user de son droit et d'exercer sur tout le littoral la plus active surveillance, y compris les excessives rigueurs de la quarantaine et du Lazaret.

Une bombe, un aérolithe, que sais-je? le tonnerre, tombant avec fracas au beau milieu d'un groupe d'hommes placides et inoffensifs, ne saurait produire un effet plus terrifiant que cette déclaration foudroyant en pleine poitrine la partie la plus caressée de notre programme. Lisbonne ne devait être qu'une étape; l'Andalousie était le but. Nous devions visiter, en passant, les bords du Tage; mais sur les rives du Guadalquivir erraient depuis longtemps nos vœux et nos désirs. A coup sûr la patrie du Camoëns, d'Albuquerque et de Vasco de Gama, se présentait à nous dans tout l'éclat de son admirable parure; elle nous adressait des sourires pleins de séductions, et nous provoquait par mille promesses; mais nous avions tant rêvé de Séville et de son Alcazar, de Cordoue, la cité des califes, de l'Alhambra, de Grenade et de Cadix qui date des Phéniciens, qu'en vérité nous ne pouvions, sans pousser comme un cri de douleur, assister à l'écroulement subit de tout cet échafaudage

élevé par une curiosité ardente et par une imagination enthousiaste. Que de songes, grand Dieu ! évanouis en un instant ! Nous avions espéré surprendre des sérénades galantes sous les balcons obscurs, ou les œillades de hardies senoras au travers d'une jalousie entre-baillée ; nous voulions aussi toucher à ces magiques murailles ciselées au gré des plus merveilleux caprices par les Maures, ces colosses de l'Orient, vaincus par cinq siècles d'incomparables plaisirs, de délices inouïes, bien plus que par les armées des rois de Léon et de Castille. Nous voulions de plus assister à ces luttes terribles, si vantées, toujours nouvelles, et qui n'épuisent jamais l'attention du public espagnol ; nous voulions voir ces combats de taureaux, dans lesquels hommes et bêtes frappent et sont frappés, tombent, se relèvent ou expirent en se tordant dans de suprêmes convulsions sur l'arène ensanglantée ! Eh ! mon Dieu, oui, nous nous étions bercés de l'espérance de toutes ces émotions si contraires, préparés pour les plus agréables comme pour les plus pénibles, et peut-être même qu'un compagnon, dans son sac de voyage, tenait toute prête la lyre dont il attendait, pour en toucher les cordes sonores, d'avoir respiré l'air parfumé de la chaude et voluptueuse Andalousie !

Mais à quoi servent ces regrets ? La santé espagnole ne veut pas être compromise, et elle se met à l'abri derrière une barrière qui peut lui paraître infranchissable : quinze, vingt ou trente jours de quarantaine, selon les caprices du Lazaret. Ce qu'il y a de curieux

en cette affaire, c'est que l'Espagne se considère comme parfaitement en sûreté parce qu'elle surveille, avec un soin rigide et implacable, tous les paquets et tous les voyageurs qui viennent du Portugal par l'Océan, alors que, par suite d'une inconséquence inexplicable, elle laisse les portes grandes ouvertes tout le long des frontières territoriales qui la séparent du pays empesté. Elle n'a garde de ne pas se précautionner à droite, mais en revanche elle abandonne, à gauche, les mêmes intérêts aux chances souvent funestes du hasard. Il est, à coup sûr, difficile d'être moins logique. Cela ressemble à celui qui, croyant se garantir du froid, se chauffe par devant, tandis que, par derrière, il reçoit la pluie et la neige. Il y a aussi des animaux qui, pour peu qu'ils se mettent la tête dans un buisson fourré, se persuadent naïvement qu'ils se sont soustraits à l'œil du chasseur.

Enfin soit; prenons bravement notre parti, soyons philosophes, armons nos cœurs contre les déceptions de la vie, et plantons tout bonnement notre tente dans la capitale imparfaitement connue et peu visitée du Portugal et des Algarves.

Un envoyé de la Police vient à bord aussitôt que l'administration sanitaire en est sortie, et il échange nos passeports contre une carte de sûreté, qu'il faut payer 700 reis (4 francs).

A ce propos, il convient d'énumérer tous les ennuis, toutes les allées et les venues qu'occasionne à Lisbonne un coûteux mais indispensable passeport. Je viens de dire que nous avons reçu, avant de mettre

pied à terre, et moyennant quatre francs, une carte de sûreté. Lorsque, au moment du départ, il s'agit de rentrer dans la possession de nos passeports, il faut d'abord se présenter à la Police qui les rend — cette fois à titre gratuit — en nous avertissant de l'obligation qu'il y a de les présenter au visa du consul. Le consul vise et signe, et nous payons 450 reis (2 fr. 40 cent.). Mais le Timbre a un droit à exercer; il a l'habitude de s'inscrire quelque part, sur un coin quelconque de chaque passeport, et il nous expédie à la file à raison de 1,050 reis (6 fr. 15) par griffe. Enfin le tour de la Police revient une fois encore — Dieu soit loué! c'est pour en terminer! — et elle nous octroie, sans trop se presser toutefois, pour 800 reis (4 fr. 50) un dernier parafe tout aussi nécessaire que les autres. Il ne nous reste plus alors qu'à remettre nos papiers au consignataire du bateau, qui doit, avec eux, faire à la Police — toujours la Police — la déclaration de notre embarquement. Quoi qu'il en soit, grâce à la sage et imperturbable lenteur qui préside à tous les mouvements des employés portugais, avant d'être quittes avec les autorités du lieu, avant d'être irrévocablement en règle, nous n'avons pas dépensé moins de trois heures, qui se trouvent de la sorte perdues sans retour, soit pour le plaisir des yeux, soit pour le charme de l'esprit, soit pour l'expédition d'affaires sérieuses. Du reste, l'administration des Paquebots à laquelle appartient la *Ville-de-Lisbonne*, a parfaitement compris les inconvénients qui résultent de ces tribulations forcées, et elle a pris l'excellente

mesure de faire accomplir par un homme à elle, rompu à ces sortes de choses, toutes les formalités nécessitées par les édits de la Police qui régissent, en Portugal, les passeports étrangers.

Enfin, la Police nous déclare libres de pénétrer dans Lisbonne.

Nous nous empressons de descendre avec nos bagages dans des barques fines et légères, très-proches parentes des gondoles de Venise. Relevées aux deux extrémités, par une tonture gracieusement prononcée, comme à peu près les souliers des habitants du Céleste Empire, elles sont armées d'une vaste voile latine, et toutes bariolées, au dedans comme au dehors, de peintures étranges qui accusent chez les artistes décorateurs du pays, un goût très-prononcé pour les couleurs éclatantes, et qui se prête aisément aux dessins bizarres, aux conceptions fantastiques. Ces embarcations sont montées par de vigoureux matelots, dont la vaste et puissante carrure, dont le cou herculéennement musclé, les formes ramassées et trapues, les jambes nues et brûlées, rappellent les infatigables et aventureux compagnons des grands navigateurs portugais qui portèrent si haut la gloire de leur pays, et allèrent si loin à la conquête de territoires immenses, de richesses incalculables.

A midi, nous sommes sur le quai de la Douane, décoré de massifs de fleurs et d'arbustes, où foisonnent l'héliotrope et le fuchsia, où brille le cactus à la longue frange de soie, où le dattier et le ba-

nanier étalent leurs feuilles et leurs branches si bien faites pour garantir des rayons du soleil; puis, nous entrons dans les salles voûtées de la Douane, où nos malles sont ouvertes et fouillées avec une ardeur d'investigation au moins puérile. Un morceau de savon, un paquet de cigarres oubliés entre deux chemises, sont sur le champ confisqués; l'œil et la main du douanier s'en vont furetant dans tous les coins, sondant la profondeur de tous les chapeaux, soulevant les plis de chaque vêtement pour y trouver un objet imposé ou prohibé, et cette inquisition brutale et de mauvais goût ne finit que lorsque le chef des employés préposés à la visite demande au voyageur, selon l'importance de ses bagages, 300, 400 ou 500 reis. Avec les autorités de la Police et de la Douane, il faut à tout instant avoir la main à la poche et l'argent à la main.

Un des nôtres avait un petit pot de grès, haut comme le doigt est long, et contenant tout au plus la quantité de tabac qu'un priseur, homme du monde et de parfaite compagnie, peut consommer en huit jours; c'était à peu près la provision du voyage. Le petit pot de grès est saisi comme on le pense — désormais que l'on connaît les us et coutumes de la Douane de Lisbonne — aussitôt qu'aperçu. Cependant on y met des formes, et le priseur est gracieusement averti qu'à son départ le petit pot et le tabac, le contenant et le contenu, lui seront fidèlement rendus. Fort de cette promesse, l'heure d'avant le départ, notre priseur s'en vient à la Douane réclamer naïvement ce qu'il pou-

vait, à bien prendre, considérer comme sa propriété : « Il faut que vous en écriviez au ministre!... » lui répond gravement l'employé. Le moment du départ est proche, le ministre est loin, et l'affaire en reste là. Seulement elle procure au douanier l'avantage de recevoir par le travers du visage une bordée de vérités aussi dures à entendre que difficiles à digérer. Elles furent, il est vrai, dites en excellent français; mais l'enfant de Lisbonne comprit à merveille ce que tout cela voulait dire, car il devint et resta longtemps rouge jusques et y compris les deux oreilles.

Il est évident que le gouvernement portugais, qui, toutes les fois qu'il agit directement, se montre plein de bon vouloir et de bienveillance pour les étrangers, qui, d'ailleurs, est entré sincèrement et avec fruit dans la voie des réformes sages et régulières, ne connaît rien des vexations auxquelles certaines administrations soumettent les voyageurs. S'il en était instruit, il est probable qu'il mettrait fin aux exigences vétilleuses des unes, à l'esprit mesquin et tracassier des autres. Mais tant que les choses resteront dans l'état actuel, aussi longtemps que les abus sur lesquels je me suis arrêté viendront saluer les étrangers à leur arrivée et leur faire cortége jusqu'au moment du départ, les justes sympathies auxquelles a droit ce beau et noble pays s'en trouveront profondément compromises. On comprend qu'à l'égard des marchandises les règlements et les tarifs de la Douane soient appliqués dans toute leur inflexibilité; mais qu'un inoffensif carton à chapeau, qu'un modeste petit pot de

grès rempli de tabac, qu'un tout petit morceau de savon de toilette soient l'objet des rigueurs oppressives d'employés qui ne savent pas distinguer la lettre de l'esprit de la loi, il y a là-dedans un vice dont tôt ou tard la sollicitude éveillée du gouvernement aura certainement bonne raison. Qui ne le sait? C'est par de petites choses qu'on se rend le plus souvent les hommes favorables; c'est aussi par de petites choses qu'on excite et développe en eux cette irritation fâcheuse qui pousse à l'esprit de dénigrement, au sentiment de l'injustice.

II.

Vers une heure et demie — vous voyez que les douaniers de Lisbonne ne se pressent guère; nous étions depuis midi avec eux — nous nous mettons enfin en route par les rues de la ville. Nous jetons les yeux à droite et à gauche, devant et derrière, nous regardons partout où peuvent arriver les regards, et le chapitre des observations et des comparaisons commence.

De la Douane l'on débouche sur la place du Commerce, appelée autrefois place du Palais (Terreiro do Paço). C'est, en effet, sur cet emplacement que s'élevait jadis le palais des rois, détruit par le tremblement de terre de 1755. La place s'étend le long du Tage, près du débarcadère, et elle forme un vaste carré de 615 pieds de

long sur 550 de large. Elle est bordée de trois côtés par de belles constructions qui renferment la Bourse, la Douane, la Compagnie des Indes, l'Intendance de la Marine, la Bibliothèque royale et quelques autres établissements publics. Tous ces hôtels sont sur un plan uniforme, qui ne manque pas de grandeur, et des arcades, pareilles ou peu s'en faut à celles de la rue de Rivoli, assurent aux piétons un sûr abri contre le soleil et contre la pluie. Les pavillons des extrémités sont riches d'ornementation; celui de l'ouest est couronné par une galerie dans le goût italien et décoré de trophées qui semblent malheureusement inspirés de cette époque artistique sans dignité qui porte chez nous le nom royal de l'amant de Mme de Pompadour. Celui de l'orient est demeuré inachevé, ainsi que le grand pavillon central qui devait porter une campanille monumentale. Au milieu de la place une statue équestre a été élevée au roi José Ier, dont le gouvernement vigoureux et plein d'initiative releva le Portugal, depuis trop longtemps abaissé par la faiblesse des souverains et les intrigues des courtisans. Cette statue en bronze est l'œuvre médiocre d'un sculpteur nommé Machado de Castro. C'est encore là un des produits du goût — charmant dans les petits riens, détestable dans les grandes œuvres — qui se manifesta pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, et dont, il faut bien le reconnaître, les artistes français assurèrent avec éclat le fâcheux triomphe. La statue de José Ier date de 1775.

Par la place du Commerce, en marchant sur un

pavé pointu, l'on s'engage dans les trois principales rues de Lisbonne : la rue d'Or (do Ouro), la rue d'Argent (da Prata) et la rue Auguste (rua Augusta). Ces longues artères dans lesquelles circule, vit et s'agite la population la plus commerçante de la ville, sont tirées au cordeau, coupées à angle droit par les embranchements de nombreuses voies transversales, bordées de trottoirs, encaissées dans des maisons régulières à quatre ou cinq rangées de croisées superposées, avec une file de magasins ou *armazem*, pour parler un peu de la langue portugaise, sinon très-brillants et très-luxueux, du moins fort nombreux, — probablement parce qu'ils sont fort petits.

Deux de ces rues, qui tiennent à la place du Commerce, perpendiculairement au Tage, aboutissent à la place Dom Pedro, l'ancienne place de Russie (praça do Roscio). C'est là que les fameuses sentences rendues par l'Inquisition contre les hérétiques étaient exécutées, pour la plus grande jubilation d'un peuple qui les recherchait avec une ardeur odieusement excitée par les moines. La place Dom Pedro est un carré long de 1,800 pieds, large de 1,400, bâti sur un plan uniforme, aussi bien que les dix rues dont elle est le centre commun. Au fond, le théâtre de Dona Maria Segunda dresse, sur l'emplacement de l'ancien palais de l'Inquisition, un péristyle d'une architecture au-dessous de la critique, et, au milieu, un piédestal, d'un goût fort douteux, attend la statue de dom Pedro IV. C'est précisément en cet endroit que, jusqu'au règne de dom José, étaient élevés les bûchers et les auto-

da-fé ordonnés par le Saint-Office. Plus tard, une statue fut élevée à la Liberté, et elle y resta jusqu'en 1823, époque à laquelle dom Juan VI se déclara roi absolu. Autour du piédestal vide s'étend un vaste trottoir, occupant les deux tiers et plus de la place, et pavé de petits cailloux noirs et blancs, disposés en dessins dont l'effet ne manque ni de piquant, ni d'originalité.

Derrière le théâtre de Dona Maria, se trouve le Passeio publico, rendez-vous, le soir, de toute la société en robes à volants et en gants jaunes de Lisbonne. C'est un peu long pour sa largeur, mais c'est planté de beaux, grands et vigoureux arbres ; c'est égayé par des masses de fleurs qui mêlent leurs parfums divers, et dont les couleurs sont d'autant plus vives qu'elles sont plus variées ; c'est orné de très-beaux bassins réguliers ou rustiques, de très-charmants kiosques tout tapissés de liége, tout couverts de plantes capricieusement grimpantes ; enfin c'est entretenu par des mains intelligentes, avec un soin on ne peut mieux compris, on ne peut mieux dirigé, et l'on y pénètre par une entrée aux proportions vraiment grandioses. Le roi régent dom Fernando, le roi régnant dom Pedro V, et les jeunes princes, vont souvent s'y promener, et toujours LL. MM. et LL. AA. rencontrent là un accueil qui, pour ne se traduire pas en cris et en acclamations, n'en est pas moins empreint d'affection sincère, de dévouement respectueux.

Le Passeio publico est serré entre deux collines abruptes et élevées : celle de gauche, quand on se

tourne vers le Tage, est la colline de Santa-Anna; le jardin Dom Pedro s'élève sur le flanc de celle de droite, de terrasses en terrasses, par des rampes bien disposées, jusqu'au pied de l'église St-Roch, dans laquelle nous entrerons plus tard. Ce jardin est, comme le Passeio publico; qu'il joint presque, planté, orné, fleuri, éclairé, parfumé, entretenu, paré avec autant d'habileté que de goût. Du reste, grâce à ses rampes qui se croisent et à ses terrasses superposées, on jouit, de cette promenade, des points de vue les plus inattendus et les plus pittoresques.

C'est sur la place Dom Pedro et sur le largo de Camoëns, qui est tout proche, que se trouvent les cafés les mieux achalandés et les mieux tenus de la ville. On y voit peu ou point de dorures ruisselant en riches festons, en astragales emperlées le long des murailles; peu ou point de tableaux du genre gracieux avec des Nymphes mi-vêtues souriant à des Amours roses et bouffis dans les panneaux du plafond ou les caissons des voussures; peu de garçons empressés et frisés et point de cristaux, peu de lumières, et, au comptoir, jamais de demoiselles aux doux yeux; on n'y voit enfin rien ou presque rien de ce qui rend ordinairement ces lieux si éblouissants, si splendides et si recherchés. On y appelle les garçons en faisant entendre comme chez les Turcs une sorte de sifflement, ou bien — toujours à la façon orientale — en frappant dans les mains; on y boit de la bière qui s'appelle *serveja* et qu'un Français nommé Maillard fabrique avec succès dans la rue des Capellitos; on

y fume des cigarres détestables, des *chalutos*, que l'on allume à des bougies préparées pour cet usage; on y est assez bruyant; on y joue le domino à quatre; on y demanderait en vain un jeu de cartes, la dame de pique et le valet de cœur, le baccarat et le lansquenet étant réservés à des tripots toujours très-fréquentés; enfin on y prend à bon compte, pour 80 reis — quelque chose comme neuf sous — des *neve*, c'est-à-dire des glaces, à la canelle. Le limonadier s'en va chercher la base de ce rafraîchissement à Monte-Chique dans l'Estramadure, ou bien au nord du Portugal, dans la province de Beira, au sommet de la plus haute montagne de la sierra d'Estrella. Lorsque Monte-Chique ou l'Estrella font défaut et que la récolte manque dans le pays, le limonadier fait tout simplement traverser l'Atlantique à un navire; l'Amérique est à deux pas, de l'autre côté de l'Océan, et c'est le nouveau monde qui est, en cette circonstance, appelé à combler le déficit de l'ancien.

C'est encore dans ce quartier que l'on rencontre les changeurs. L'intérieur de leurs boutiques grasses et sordides est toujours tapissé du haut en bas de chiffres inouïs dont l'addition donnerait certainement, tant ils sont là entassés et nombreux, le total des étoiles que nous voyons au ciel, ou bien celui des grains de sable que l'Océan roule et porte sur ses plages. C'est à donner le vertige. Quant aux changeurs, on verra plus tard qu'il en est, parmi eux, dont les façons de faire les choses de leur métier sont dignes des juifs les plus juifs d'entre tous les fils d'Israël nés ou à naître.

Auprès de la place Dom Pedro se trouve la place de Figuiera, où se tient le marché. La place n'offre rien de bien intéressant; au marché se vendent des oranges et des régimes de bananes. A deux pas, dans la rue Principe, il y a des bains où l'on peut, moyennant 400 reis, environ 2 fr. 35 c., se reposer tout à l'aise dans des baignoires de marbre pleines d'une eau qui défie en transparence le cristal le plus pur.

Dans les environs, l'on vient offrir à tout passant des billets de loterie. Ils sont la plupart en guenilles ceux qui vous persécutent ainsi, les mains pleines de petits papiers dont chacun représente les chances d'un gain superbe. Ces loteries sont autorisées et leurs opérations surveillées avec soin et vigilance par l'autorité. Il y a deux ou trois tirages par mois; sur le produit brut, 17 °/₀ sont prélevés et partagés entre les trois principaux établissements de bienfaisance de Lisbonne : la Casa Pia (sourds-muets, orphelins, aveugles), la Miséricorde (enfants trouvés) et l'Asile de Mendicité. Comme le public est très-friand de loterie, des bureaux de placement de billets sont un peu partout : chez les changeurs, chez les marchands de tabac, dans les cabarets, et, comme je l'ai dit, jusque sur la voie publique. Les gagnants ne se trouvent pas d'ailleurs, comme en France, en face d'une statue d'argent ou d'un lingot d'or dont la valeur intrinsèque est toujours contestable et contestée, mais bien en présence d'une belle et bonne somme réglée comptant en monnaie ayant cours immédiat dans tous les comptoirs du Portugal.

Un détail qui piqua longtemps notre curiosité est

celui-ci. De temps à autre nous voyions des fenêtres dont le centre de chaque vître était occupé par un petit carré de papier blanc de dix centimètres sur chaque face et collé par quatre pains à cacheter. Rien n'était écrit sur ces morceaux de papier, rien n'indiquait pourquoi ils étaient là, rien ne disait leur signification. Après nous être laissés intriguer quelque temps par ces papiers toujours invariablement muets, nous finîmes précisément par ce qu'il eût fallu faire dès le commencement : nous allâmes aux informations. Ces petits papiers veulent dire : *Appartement à louer.*

III.

Depuis que nous avons quitté la place du Commerce, la physionomie de la cité s'est dessinée; elle ne diffère pas encore essentiellement de celle de nos villes de France, mais elle a déjà quelques traits qui lui sont propres, puisqu'on y retrouve les souvenirs d'anciennes origines, et que les traces de traditions reculées s'y reflètent d'une manière saisissable.

Ainsi, ce qui frappe d'abord, c'est l'aspect triste et monotone de ces rues qui se prolongent au loin et dont toutes les maisons sont pareilles. Au lieu d'hommes actifs qui vont, viennent, s'empressent, ainsi que dans les grandes villes commerciales de notre pays, décélant dans tous leurs mouvements comme la nécessité d'aller

vite pour retourner promptement, mettant à profit toutes les heures de la journée, toutes les minutes de l'heure, — ce sont des individus qui marchent d'un pied tranquille, un parasol à la main, qui passent gravement sans éveiller de bruit, sans soulever de poussière, pour arriver au but sans fatigue. S'ils sont à cheval, ce qui est assez à la mode, le trot placide de leurs noirs andalous est régulier comme, en France, celui du bidet qui porte le médecin de campagne ou le curé de village, ou bien celui de la monture d'un gendarme, soigneux propriétaire du luisant quadrupède. Par une contradiction assez singulière, s'ils sont juchés dans une de ces bizarres voitures qui s'appellent *seges* quand elles sont suspendues par deux courroies sur deux immenses roues de 1 mètre 80 de diamètre, et *traquitanas* quand elles sont placées sur un train muni de quatre roues, les chevaux ou les mules de l'attelage vont un train d'enfer, et le cocher qui conduit à la Daumont cette sorte de cariole aux formes primitives, n'excite jamais autant ses bêtes que lorsqu'il descend une des rapides calçadas si communes à Lisbonne et dans les environs. Grâce au ciel, les cochers ont du sang-froid et de l'adresse, les chevaux et les mules, ferrés du reste en vue de ces courses de haut en bas, ont un pied qui ne bronche jamais, et la voiture emportée comme un tourbillon arrive toujours à bon port.

Les magasins du quartier que je parcours en ce moment sont, à peu d'exception près, exigus, bas, et leur abord est rebutant. Les marchandises n'ont point d'étalages pleins de promesses provocantes et co-

quettes, et sur les enseignes l'on ne voit pas ce luxe, souvent de bon goût, qui égaie les yeux en rompant les lignes rigides de rues trop régulières, en brisant les tons uniformes des maisons. En fait d'enseignes, deux ou trois mots peints sans apprêt ni recherche, en blanc sur un fond noir, en noir sur un fond blanc, annonçent un bijoutier, un cordonnier, un chapelier, un changeur, ou un marchand de meubles. Quant aux étalages, quelques objets maigrement appendus aux parois de l'armazem en font les frais ; un regard à droite, un tour de tête à gauche, et l'inventaire est complet. Entre et achète qui veut, car si rien ne vous attire et ne vous force à franchir le seuil du magasin, rien aussi n'excite en vous ce désir d'acheter, qui fait ordinairement la principale source de recettes d'un marchand adroit.

Derrière un comptoir qui divise la boutique en deux parties à peu près égales, est assis, par exemple, un joallier de la rue do Ouro. Il ne rit pas souvent, je vous jure. Sa tête est couverte d'un chapeau qu'il ne quitte jamais, même pas pour saluer la rare pratique qui entre, et il vous sert d'un air solennel, sans quasi desserrer les dents, sans presque bouger de place, puisqu'en général il peut toucher, du moment qu'il étend les bras, à tous les bijoux de la boutique, à toutes ces belles boucles d'oreilles piquées sur du papier blanc, tout comme le sont dans nos collections de lépidoptères ou de coéloptères, les papillons brillants et les insectes précieux. D'ailleurs, les hommes se sont impitoyablement réservés les soins de l'inté-

rieur du magasin et des détails de la vente. Aussi, nous autres Français, habitués au babil empressé souvent spirituel, toujours engageant de nos gracieuses dames de comptoir, nous trouvons trop austère — disons le mot, trop lugubre — la gravité des marchands portugais. Les femmes dans un magasin, c'est la gaîté, c'est la joie, c'est quelquefois la fortune. Le charme de leurs façons, le parfum de leurs toilettes, le frou-frou de leurs robes, la vivacité de leurs reparties, leur tact qui sait deviner et exciter les désirs du client, leurs sourires, leurs manœuvres, leurs minois futés, leurs physionomies avenantes, tout cela mis sous le boisseau, renfermé, claquemuré aux étages supérieurs, ne saurait être remplacé avantageusement, l'on en conviendra sans peine, par la raideur glaciale et glacée des commerçants peu attractifs de la rue do Ouro ou de la place Dom Pedro.

Du reste, il est bon qu'on sache qu'il n'est ici question que des boutiques portugaises pur-sang, et que les magasins appartenant à des Français portent, au contraire, le cachet élégant du pays natal.

Les femmes des marchands ne sont pas les seules à garder l'intérieur de la maison. Dans les classes supérieures de la société, dans les familles où le contact avec les autres pays d'Europe n'a pas encore altéré les mœurs primitives, les dames vivent retirées, et, bon gré mal gré, elles mettent une sorte d'affectation à ne pas se produire au dehors. De cette existence quasi-claustrale, il résulte que les Portugaises perdent peu à peu l'activité de leur sang, l'énergie de leur santé,

la beauté de leurs formes. A l'ombre elles s'étiolent, elles languissent, elles s'affaissent, elles meurent tous les jours un peu, tandis que, pour leur rendre la force, pour les faire se redresser, pour que le sang recolorât leurs lèvres, il leur suffirait de prendre de temps à autre la volée, de s'en aller par la ville, par les champs, par les bois, par les montagnes, respirer gaîment les principes de vie que Dieu a si largement dispersés dans l'air. Il est des dames portugaises qui sont des années sans presque sortir de leurs demeures, et qui seraient fort embarrassées si elles devaient toutes seules retrouver leur chemin dans la ville qu'elles ont toujours habitée.

Cette vie recluse n'est pas à Lisbonne, si l'on veut, la règle absolue et invariable : un certain nombre de Portugaises en prennent même tout-à-fait à leur guise des habitudes nationales, et, comme nos Françaises, elles s'en vont et s'en reviennent par les rues et les promenades de la cité. Mais, en général, le beau sexe de Lisbonne voit s'effeuiller dans l'oisiveté et sous les tristes lambris de ses appartements les fleurs natives de ses charmes, et sa nature prend bien vite une teinte triste et maladive. Quant à la portion masculine de la population, elle est restée, pour l'élégance des formes, l'aristocratie du maintien, la fierté des allures, digne des grands peuples qui se sont succédés dans ce beau pays.

Nous ne nous occuperons pas, cette fois, du quartier oriental de la ville ; n'ayant pas eu à souffrir du grand tremblement de terre de 1755, il n'a pas été rebâti, et

il est resté avec ses rues étroites et tortueuses, ses maisons de cinq ou six étages d'une ignoble construction. Nous quittons donc le centre commercial de Lisbonne pour monter au Chiado, ou pour nous engager dans cette belle suite de rues parallèles au Tage qui conduisent au palais das Necessidades et jusqu'à Belém, ou bien pour pénétrer dans le long faubourg de Sete Rios qui mène tout droit à Cintra.

Dans la rue do Chiado nous sommes en pleine France : les boutiques sont françaises, les marchands sont Français, et les marchandises accusent la même origine. Le grand monde s'y promène beaucoup, et il affecte là plus qu'ailleurs peut-être le genre et les façons des habitués du boulevard Italien. Il y a dans cette rue un mouvement de voitures élégantes, de femmes en crinoline, d'officiers bien serrés dans leurs sévères uniformes, de beaux qui lorgnent, de belles qui jouent de l'éventail ; pour un peu l'on se croirait à Paris.

Mais que l'on dépasse le Chiado, que l'on aille soit à droite, soit à gauche, et l'on se trouvera dans le vrai cœur de la ville. Aussi comme l'aspect de la cité a changé ! Ce n'est plus une imitation pâle et décolorée, indécise et mal faite de nos villes de France. C'est Lisbonne qui se présente enfin avec une toilette qui lui est propre, car personne n'aurait pu la lui prêter ni si riante, ni si fraîche, avec sa physionomie qu'elle n'a composée sur aucune autre, avec des airs à elle, des allures à elle, des caprices à elle; avec des rues qui montent et qui descendent, sinueuses ou droites, ombragées par les beaux arbres des jardins,

embaumées par les fleurs des terrasses, rayonnantes enfin de grâce, de jeunesse et de sourires. Là-bas, dans ce maussade quartier du commerce, tout est terne et glauque, compassé, raide et correct comme une addition bien faite; ici tout est aisé et facile. L'on respire à pleins poumons; si le soleil est vif, l'ombre est fraîche, et des senteurs douces et pénétrantes vous arrivent de tous côtés; des accacias ou des mimosas étendent jusqu'au milieu de la rue leurs branches un peu plaintives; des héliotropes grands comme des arbres, grimpent à vingt ou trente pieds et vous inondent de leur parfum oriental; des geraniums poussent sur tous les murs, et la fleur du grenadier se détache écarlate sur un feuillage luisant et vert.

Et, toutes ces maisons, ont-elles assez bonne mine, assez gracieuse apparence? sont-elles assez pimpantes, serrées dans leur vêtement de porcelaine bleu clair, mouchetées de fenêtres vertes, ornées de balcons de dentelles de fer, coiffées de toits vermillonnés dont les coins retroussés se terminent gaîment par des fleurons fantastiques? Les voilà dans le simple étalage de leur coquetterie, sans attirail d'ornements, sans autre parure que leur jolie toilette qui miroite au soleil; avec quelques bouquets de verdure au côté, une guirlande de fleurs au front, on les préfère cent fois à ces palais où le rinceau jure contre d'innombrables volutes. Il me semble voir une jeune fille qui triomphe sans peine, tout bonnement parce qu'elle se montre, d'une beauté sanglée, astiquée, pommadée, attifée, badigeonnée et tirée à quatre caméristes.

La régularité des rues est coupée par des hôtels magnifiques, comme celui du marquis d'Abrantès, celui du marquis de Pombal — qu'habite une Beauharnais, l'impératrice Amélia, seconde femme de dom Pedro, — ou celui si curieux du comte d'Obidos; par des palais comme celui das Necessidades, ou celui des Cortès; par des promenades, par des places, que sais-je? par des églises — il y en a cinquante à Lisbonne; — par des chapelles — on en compte plus de deux cents; — par des couvents — ils sont soixante-quinze; — par des théâtres, des établissements publics, des jardins botaniques, des monuments, des fontaines, et le reste.

Désormais tout plaît et prend un air de fête. Les choses qui ne nous avaient pas frappés dans la rue da Prata, que nous n'avions regardées que d'un œil indifférent sur la place Dom Pedro, ont, maintenant qu'elles se présentent dans un cadre harmonieux, un aspect qui séduit et qui charme. Ainsi, l'*agoadeiro*, avec son chapeau emponponé, un baril enluminé sur l'épaule, un verre à la main, nous arrête, criant de son maigre fausset : *agoa fresca!* Ces pauvres Gallegos, gentilshommes déchus et déblasonnés, aujourd'hui bêtes de somme, attelés par quatre à un pesant fardeau qu'ils portent suspendu par des cordes à de gros bâtons, nous touchent et nous émeuvent; ces lourdes et barbares charrettes, que traînent deux bœufs aux cornes presque menaçantes, et dont les roues pleines, comme à Vigo, tournent en grinçant avec l'essieu; ces troupes de belles vaches, tachées de blanc et de noir, conduites

par les rues, comme à Paris les ânesses, portant leur lait à domicile; ces femmes à longs manteaux bleus ou bruns, conservant ainsi les traditions du costume local; ces veuves la tête enveloppée d'un épais voile noir, qui poussent en avant leurs enfants pour tendre la main aux passants; ces mules avec leurs harnachements tout garnis de glands aux plus éclatantes couleurs; cette population qui nous semblait hâve, chétive, laide, quelques mètres plus haut, se revélant avec un cachet de tristesse et de mélancolie poétiques; tout cela, petit en soi, pique cependant notre curiosité et soutient notre intérêt. Il n'y a pas jusqu'aux traquitanas et aux séges dont on rit là bas, parce qu'elles sont dépaysées, qui n'ajoutent, maintenant qu'elles roulent sur leur véritable terrain, à l'animation, au caractère de la scène.

Les enseignes, il est vrai, manquent bien, comme dans l'autre quartier, d'élégance et de richesse; les étalages, de variété et d'imprévu; mais qu'importe? Il n'y a pas non plus, comme chez nous, d'affiches monumentales et illustrées aux coins des rues. — Un *édital* de police, un placard apprenant que le *Gymnasio* jouera le soir, ou qu'il y aura, le dimanche qui vient, combat de taureaux au *campo de Santa Anna*, ou bien promettant, au nom de la *Floresta Egypcia* ou du *Jardim Chineze*, des merveilles incomparables, et un petit avis grand comme trois doigts, annonçant un spécifique infaillible contre le choléra-morbus qui vient de faire invasion; c'est là toute la publicité confiée aux murs de Lisbonne.— Qu'importe encore? De toutes

ces murailles, celles qui ne sont pas habillées de porcelaine sont si blanches que ce serait vraiment mal faire que d'en interrompre l'éclatante propreté. Et puis, comme toute cette ville est du haut en bas balayée, savonnée, lavée, lustrée, époussetée! A-t-on jamais mieux tenu, mieux soigné un parc anglais, un jardin français? Et quel ciel, grand Dieu, s'étend sur ces hommes et sur ces choses! N'est-ce pas lui qui a inspiré la lyre de grands poëtes, et ne fait-il pas rêver, tantôt aux mâles vertus et à la puissante vigueur des anciens héros de ce noble pays, tantôt à la mollesse insouciante, heureuse et raffinée des volupueux fils de l'Orient?

L'Orient, ai-je dit; mais l'Orient n'apparaît-il pas dans toute la physionomie de la ville dont je viens de tracer le tableau? Dans ces échoppes sombres et petites; dans cette habitude de confiner la femme du logis aux appartements de l'intérieur pour la soustraire aux regards du premier venu; dans ce chapeau, comme un turban, à demeure sur la tête; dans la gravité bête et stupide de ce marchand aux yeux miclos, — n'est-ce pas l'Orient qui se révèle? Dans ce café où j'appelle en frappant des mains; chez ce changeur aux manières souples et judaïques; dans ces Gallegos qui portent de la façon dont j'ai parlé les fardeaux confiés à leurs robustes épaules; dans les allures un peu somnolentes de tout ce monde et dans bien d'autres détails encore dont les nuances délicates, peut-être fugitives, m'entraîneraient loin s'il fallait les faire ressortir également, n'est-ce pas encore l'Orient qui

se manifeste? Et surtout ce ciel, voûte unie et bleue; ces habitations qui brillent, propres et joyeuses ; cette brise doucement attiédie par la chaleur du jour ; ces fleurs qui réjouissent la vue ; ces arbres — palmiers, platanes ou citronniers — qui donnent de l'ombre du haut des terrasses; ce fleuve transparent et limpide ; et puis encore le regard chaud et entraînant des nobles portugaises, leur teint mat, leur opulente chevelure, la nonchalance traînante et amoureuse de leur démarche, la cambrure fine et ferme de leurs adorables petits pieds, n'est-ce pas toujours l'Orient qui s'épanouit, et n'y reconnaît-on pas profondément écrit le souvenir des Maures, maîtres autrefois de ce pays?

Chassés par un aventurier heureux, les soldats du Prophète ont laissé, derrière eux, comme une traînée de leurs mœurs. Ils sont partis, violemment rejetés loin de ces rives qu'ils avaient eux-mêmes conquises, et que, depuis des siècles, ils considéraient comme leur propriété; mais c'est en vain qu'ils ont emmené avec eux leurs artistes et leurs poètes, leur Croissant et leurs harems : dans ces contrées leur long séjour reste gravé en caractères ineffaçables, sur les monuments, dans le langage, dans les habitudes, dans les traditions. Qui sait même si la haine implacable que tout Portugais entretient soigneusement contre tout Espagnol, n'a pas pour origine l'immense querelle des Abd-el-Rahman contre les rois de Castille? En imprimant leur cachet vigoureusement original sur le mélange de Celtes-Aborigènes, de Phéniciens.

de Grecs, de Carthaginois, de Romains, d'Allemands et de Juifs qu'ils rencontrèrent en mettant le pied sur l'ancienne Lusitanie, les soldats des califes ont, du reste, été pareils à tous ces peuples autrefois puissants, aujourd'hui disparus sans retour, mais dont la physionomie et le type se retrouveront éternellement dans les régions qu'ils dominèrent jadis. C'est la loi universelle, immuable et commune : les hommes sont effacés par le temps, mais leurs mœurs et leurs idées demeurent; elles résistent aux chocs et aux tempêtes des révolutions; elles survivent aux convulsions et aux cataclysmes du globe; elles franchissent, sans en être à peine altérées, les âges et les espaces, et apparaissent, encore énergiques et vivaces, bien des siècles après que la poussière de ceux qui les ont plantées là a été dispersée par l'irruption foudroyante des conquérants.

Deux heures après notre arrivée à Lisbonne, nous étions installés rue Nuova do Carmo, les uns à l'hôtel du Globe, les autres chez Mme Radegonde, hôtel de l'Europe, où nous fûmes à très-bon compte, à peu près nourris et presque couchés. L'hôtel du Globe et l'hôtel de l'Europe sont au centre de la ville et passent pour des meilleures *hospedarias* de la capitale.



CHAPITRE V.

OS MONUMENTOS.

Désormais que j'ai parlé — un peu à vol d'oiseau — de Lisbonne au dehors et au dedans, il convient de s'arrêter ici et là, où besoin sera, et toutes les fois qu'un intérêt artistique, scientifique, historique, politique ou statistique conseillera de fixer un instant notre tente. Ce qui va suivre n'est donc pas une promenade sentimentale, où la philosophie rêveuse viendra mêler ses visions douces et consolantes, lorsqu'elles ne sont pas chimériques, aux réalités souvent brutales du passé et du présent, aux espérances presques toujours trompées de l'avenir. Non, c'est tout simplement une course aux choses curieuses, aux objets dignes de remarque et d'attention, aux monuments enfin qui parlent toujours si haut dans l'histoire, puisque les premières assises de leur base aussi bien que les pierres extrêmes de leur sommet, consacrent des mémoires, conservent des souvenirs qui seraient, sans elles, depuis longtemps effacés. Qui connaîtrait Chéops et Chéprem sans les

pyramides audacieuses qui ont sauvé leurs noms de l'oubli, pour les livrer aux derniers âges de la postérité?

Ainsi, je pars pour ce nouveau programme.

I.

PALACIO DAS NECESSIDADES.

C'est la résidence ordinaire du roi et des princes de Portugal.

Il y avait autrefois en cet endroit un ermitage placé, aussi bien que les terrains des environs, sous le patronage de Nossa Senhora das Necessidades. Le roi dom Juan V fit l'acquisition de l'ermitage et des terrains, et, dès 1743, il commença les constructions d'un palais destiné, dans sa pensée à devenir l'habitation des princes étrangers lorsqu'ils visiteraient Lisbonne. En même temps, il décida que de vastes bâtiments seraient élevés, contigus au Palais, pour y établir un couvent de religieux de l'ordre de Saint-Philippe de Néri. Dom Juan était un ardent constructeur de maisons conventuelles, et c'est lui, au risque de ruiner le trésor de la couronne, qui entreprit et acheva l'établissement de Mafra, dont j'ai parlé plus haut. Le fait est que ce prince calcula si mal avec les finances dont il pouvait disposer, que, sous son administration sans règles et sans principes, tout dépérit, tout marcha vers une ruine complète. Après avoir prodigué aux moines et au clergé de ses Etats des

trésors immenses; après avoir enfoui dans des monastères et consacré à des folies mondaines et hors de toute morale des sommes incalculables ; après avoir fait passer à Rome plus de cinq cents millions de francs, il mourut si pauvre que, pour subvenir aux frais de ses funérailles, il fallut contracter un emprunt. Dom Juan V resta pendant quarante ans sur le trône, et ces quarante années ne furent qu'une longue période de décadence.

L'Académie royale des sciences résida pendant quelque temps dans ce palais, et c'est là que les Cortès constitutionnelles de 1821 tinrent leurs séances.

Les derniers rois qui ont habité le palais das Necessidades ont beaucoup ajouté à ses embellissements ; on remarque surtout une fontaine et un grand obélisque monolithe. Le palais renferme plusieurs curiosités, entre autres une très-belle bibliothèque et un musée remarquable.

Le palais est entouré de splendides jardins. Du reste, le site est admirable : la vue qui s'étend jusqu'à l'embouchure du Tage et sur la rive gauche du fleuve, le palais d'Ajuda qui se présente au sommet d'un riche amphithéâtre, le mouvement maritime de la rade, tout concourt à rendre le palais et le parc das Necessidades un séjour digne des rois de Portugal.

J'ai dit plus haut que les Cortès de 1821 s'étaient réunies dans le palais das Necessidades. Cette année est une date considérable dans l'histoire du Portugal, puisque c'est celle du retour à Lisbonne, au milieu des

idées de liberté enfantées par la révolution française, de dom Juan VI, depuis 1807 retiré au Brésil. Prince sans énergie et presque sans lumières, élevé dans l'habitude de pratiques superstitieuses, dom Juan fut toute sa vie le jouet des événements ou des intrigues qui le jetèrent du Portugal dans le Brésil, du Brésil dans le Portugal, et qui le firent alternativement roi constitutionnel et monarque absolu.

A propos de dom Juan VI, il n'est pas inutile de tracer ici un profil du règne tourmenté de ce prince.

Napoléon venait de conclure avec le prince de la Paix un traité ayant pour objet le démembrement du Portugal. Cette convention signée à Fontainebleau, le 27 octobre 1807, stipulait en faveur de Godoï, l'érection de l'Alem-Tejo et des Algarves en principauté souveraine. C'était, comme on le voit, la ruine de la maison de Bragance qu'avait arrêtée la politique de l'empereur et celle des envoyés du favori de la reine d'Espagne. L'armée de Junot était aux portes de Lisbonne, le péril augmentait d'heure en heure ; dom Juan, régent du royaume depuis la démence de dona Maria Ire, reconnut promptement l'inutilité de toute résistance ; dans une proclamation affichée sur les murs de la capitale, il annonça sa détermination de transporter en Amérique la reine, sa famille et sa cour, et de fixer sa résidence à Rio-de-Janeiro, jusqu'à la conclusion de la paix générale. Le 27 novembre, la famille royale quitta le palais de Quélus, vint à Belém, et, au milieu d'une foule éplorée, s'embarqua sur la flotte portugaise réunie et armée à la hâte. La consternation était géné-

rale ; jamais un peuple ne ressembla davantage à une seule famille ; on eût dit que chacun allait perdre son ami, son fils, son père. Les princes de la maison de Bragance étaient bons, simples et populaires, et on les aimait autant par réflexion que par tradition. La flotte ne put mettre à la voile que le 29, et, le 7 mars de l'année suivante, après une traversée pénible, elle entrait dans le port de Rio-de-Janeiro.

Dom Juan, en arrivant au Brésil, éleva cette vaste et riche colonie portugaise au rang de royaume, conféra le titre de prince royal à son fils aîné dom Pedro, et, à la mort de la reine Maria, en 1816, prit le titre de roi de Portugal sans pour cela quitter la capitale brésilienne. Toutefois, lorsqu'il apprit qu'un cri de liberté, sorti de Porto le 24 août 1820, venait de retentir jusqu'à Lisbonne, il s'apprêta à se rendre sur les lieux afin d'arrêter les progrès de l'insurrection dans la métropole.

Pendant qu'il songeait au départ, la même étincelle qui embrâsait le Portugal incendiait le Brésil, et, à la suite d'une sédition violente, à grand'peine contenue par dom Pedro, le roi se vit contraint d'accorder à ses sujets d'Amérique les mêmes prérogatives libérales qu'il se proposait de combattre dans la mère-patrie, mais qu'il jura, le lendemain même de son arrivée à Lisbonne, le 4 juillet 1821, de respecter et de défendre.

Plus tard, le 2 juin 1823, sous l'influence du parti rétrograde que dirigeait son second fils, dom Miguel, après avoir résisté un instant, il fut forcé de s'écrier en monarque faible et docile qu'il était : « Puisque

vous le voulez, puisque la nation le veut, *vive le roi absolu !* » Puis il ajouta : « Pourquoi me forcer à signer l'arrêt de mort de cette pauvre Constitution qui faisait tant d'heureux, et que moi-même j'aimais déjà tant ! »

A peine le parti de dom Miguel est-il aux affaires que la terreur règne dans Lisbonne, où l'arrestation des hommes les plus éminents se succède sans relâche. Le roi comprend qu'il ne sera bientôt plus assez fort pour comprimer le volcan près de faire irruption, et, afin de conjurer l'orage, cédant aux bons avis de M. Hyde de Neuville, ambassadeur de France, il se décide à mettre un terme aux violences inouïes de la faction miguéliste. Mais il est captif dans son palais de Bemposta, dont l'accès est interdit au corps diplomatique. M. Hyde de Neuville se rend alors au palais, cerné par les troupes rebelles, et, sur le refus qu'on lui fait de l'introduire sans un ordre de dom Miguel, il déclare que l'Europe ne reconnaît que le roi. « Songez bien, ajoute-t-il, à ce que vous faites ! On pardonne aux fils de roi qui s'égarent; on pend leurs complices. » Déconcertés par cet acte de fermeté, les troupes ouvrent passage à M. Hyde de Neuville. Quelques jours après le roi, s'embarque à Cachias avec ses filles et le corps diplomatique, et, à bord du navire anglais le *Windsor-Castle*, il envoie à dom Miguel l'ordre de paraître devant lui. Le fils coupable joue le repentir; le père pardonne : pour toute punition il l'envoie voyager en Europe. En 1825, l'empire américain de dom Pedro était reconnu.

Le 4 mars 1826, dom Juan fut pris de vomissements; le 10, il mourut, et des bruits d'empoisonnement se répandirent de même qu'ils coururent plus tard à l'occasion de la mort prématurée de dom Pedro IV et de celle de son gendre, le fils de notre prince Eugène, le premier époux de dona Maria Segunda. Deux ans avant la mort de Juan VI, le 1er mars 1824, le grand écuyer du roi, le marquis de Loulé, dont le fils devait devenir l'époux de la sœur de dom Miguel, périt victime de l'attachement qu'il portait à son maître et à la Constitution. On le trouva étendu sans vie dans un bâtiment ruiné de Salvaterra, où le roi était venu passer le carnaval avec ses filles. De graves soupçons planèrent sur les affidés de dom Miguel. Les attentats dont cette époque de l'histoire de Portugal est semée, autorisent peut-être à croire que tous ces bruits populaires n'étaient pas sans quelque fondement.

Telle est l'esquisse rapide de ce règne si tristement agité. Dom Juan VI était un monarque bon et paternel; il aimait sincèrement ses sujets et l'on connaît de lui mille traits d'une bienveillance charmante, d'une simplicité pleine de naïveté. Comme ombre à ce tableau tout bourgeois, tout patriarcal, s'avance la reine dona Carlotta, mégère couronnée, Messaline au visage enluminé, entourant de tous les colifichets du luxe cette figure hideuse, où le vice se dessine en traits largement accusés; épouse éhontée, elle se plaît à énumérer avec un cynisme révoltant, les nobles, les bourgeois, les prélats, les généraux, les hommes du peuple, les étrangers qui ont souillé la couche royale.

Puis, apparaissent les quatre princesses ses filles, dont les officiers à genoux ont tant aimé à baiser les blanches mains; puis arrive à son tour dom Miguel, l'enfant gâté de la reine, du roi, des ministres, de tous les beaux messieurs, de toutes les belles dames de la cour. Il était si espiègle, si ingénieux à martyriser tous les animaux, si populaire avec tous les sous-officiers de la garnison, qu'il accompagnait le soir chez les odalisques de bas étage! Cet excellent fils, ne tenta que deux fois de détrôner son père! L'on sait, de plus, lorsque la volonté généreuse de dom Pedro le rappela en Portugal, qu'il prouva une fois encore combien il avait su profiter des leçons dont l'avait bercé sa digne mère. Quant à dom Pedro, l'aîné de la famille, c'est un des princes les plus remarquables de la maison de Bragance, et, dès sa jeunesse, il donna la mesure de son intelligence vive et ardente, de son infatigable énergie, de la netteté de ses vues, de la vigueur de son génie.

II.

SÉ OU SANTA MARIA MAIOR.

Ce temple fut dès le principe destiné par le roi dom Affonso Henriques, dit le *Conquistador*, lorsque dom Gilberto monta sur le trône épiscopal de Lisbonne, à servir de résidence métropolitaine. Ruiné une première fois en 1344 par un tremblement de terre, il supporta, en 1356, les ravages d'un violent incendie

allumé par le feu du ciel. Les rois Affonso IV et Juan I[er] le firent réparer ; mais il fut compris pour une bonne part dans l'effroyable catastrophe de 1755. C'est dans ce temple qu'a été déposé, en 1173, le corps du martyr S. Vicente.

La cathédrale a conservé de ses premières constructions la façade principale, les deux premières chapelles en entrant, le chœur et les chapelles absidiales. C'est assez du style de la transition du roman au gothique, mais l'ensemble est lourd et trapu, et les détails sont gras et empâtés. Ce qui a été réédifié répond à notre architecture du temps de Louis XIV. Du reste dans les chapelles l'or brille, court, ruisselle sous toutes les formes, et malheureusement avec plus de profusion que de goût. Ces chapelles sont toutes fermées par de fortes et solides grilles, dont quelques-unes sont d'un travail qui fait le plus grand honneur aux ouvriers serruriers du pays. Certaines parties de la cathédrale sont revêtues de plaques de porcelaine, sur lesquelles sont peints des sujets religieux.

III.

O CASTELLO DE S. JORGE.

C'est un vaste établissement, dont les constructions irrégulières sont pour la plupart modernes. Il domine la ville du haut d'une colline escarpée, et dans son enceinte se trouvent la paroisse de Santa-Cruz, di-

verses prisons militaires et plusieurs casernes. Des canons luisants et polis, en batterie sur les remparts des principales tours, ne sont là que pour faire parade, car leur voix n'éclate plus qu'à l'occasion des salves tirées les jours de fête nationale. Du reste, le château S. Jorge n'est plus une défense ; il serait tout au plus,un jour de commotion populaire, une menace pour la ville qu'il domine toute entière.

Quoiqu'il en soit, il a grand air; ses tours bien étoffées ne manquent ni de fierté imposante, ni de grandeur martiale; l'on y pénètre par des rues qui sont plutôt des échelles, et, du haut de ses murailles, l'on jouit du coup-d'œil incomparable de la ville et du Tage. Dans l'intérieur du château, les voies de communication sont entretenues avec cet ordre, cette propreté excessive qu'on ne rencontre peut-être qu'à Lisbonne; les cailloux noirs et blancs du dallage, les magnifiques héliotropes et les brillants géraniums des bordures, les muriers, les ormeaux et les accacias des quinconces ou des allées, les canons sur leurs affuts, les piles de boulets, tout cela est l'objet des soins les plus attentifs, les plus minutieux et les plus soutenus.

La partie nord du château est en ruines. Voilà tout ce qui reste des anciennes fortifications élevées en cet endroit par les Maures; au temps de leur splendeur, elles ne comprenaient pas moins de soixante-seize portes, défendues par soixante-dix-sept tours reliées entre elles par un fort mur d'enceinte.

Ordogno III, roi de Léon, s'en empara sur les sol-

dats de Mahomet, en 953. Les Maures revinrent, s'y rétablirent et y restèrent jusqu'en 1147. En cette année, ils furent assiégés par Affonso Henriques, fils du fondateur de la puissance portugaise, le comte français Henri de Bourgogne.

Affonso venait de vaincre l'émir Ismar dans les plaines d'Ourique, sur les confins des Algarves, dans une bataille terrible et décisive, qui coûta la vie à cinq rois Maures, et à la suite de laquelle l'armée sarrasine avait été ou détruite ou dispersée.

Ismar, selon les historiens portugais, commandait à trois cent mille hommes; Affonso n'en avait que treize mille; n'importe, il venait d'avoir une apparition miraculeuse et il s'était empressé de mettre lui-même ses soldats dans la confidence de sa vision céleste. Le jour de la bataille, au lever de l'aurore, il avait vu, du côté de l'Orient, un rayon lumineux se développer tout-à-coup dans les airs et former un cercle de feu autour d'une croix, du haut de laquelle Jésus-Christ lui avait dit: « Affonso, tu seras vainqueur de tes en-» nemis. Je suis le Dieu des armées, l'arbitre de la » victoire, le distributeur des royaumes. Tu trouveras » dans ton peuple un courage et des ressources » que tu n'attendais pas de lui. Aujourd'hui même, » il t'offrira le titre de roi; n'hésite pas à l'ac-» cepter. » Affonso vivait dans un siècle d'ignorance, mais on voit qu'il était fort supérieur à son siècle. Après la bataille d'Ourique, son premier soin fut de convoquer à Lamégo les Etats du royaume, pour y faire confirmer par la nation le vœu de l'ar-

mée qui venait de créer pour lui le royaume de Portugal.

Poursuivant ses succès, Affonso avait pris Leyria, où s'étaient réfugiés les débris de l'armée d'Ismar, ainsi qu'Arrouchès, mal défendu par ses fortes murailles. Il avait soumis ensuite Santarem et ses plaines charmantes où le Tage promène ses eaux paisibles et pures. Mafra était peu après tombée en son pouvoir, et Cintra, l'ornement de ces fraîches montagnes où Phébé eut jadis un temple, l'avait reçu dans ses murs. Le *Conquistador* arrive enfin devant Lisbonne; il se dispose à chasser de cette grande cité jusqu'au dernier des Almoravides, et le hasard sert merveilleusement ce courageux dessein, en amenant dans les eaux du Tage une flotte de Croisés français et allemands, ceux-ci commandés par Arnold d'Aershot, ceux-là sous la conduite de Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie. La flotte est composée de deux cents navires montés par de vaillants soldats, qui se joignent aux combattants portugais, et le siége est entrepris en commun. Après cinq mois d'efforts, d'alternatives de succès et de revers, Affonso fait tomber la principale défense de Lisbonne, le château S. Jorge, et s'empare, au nom du Dieu des chrétiens, de la ville, qui devient la capitale du nouveau royaume. Le siége du gouvernement avait été jusqu'alors à Guimaraens.

Affonso Henriques mourut à Coïmbre en 1585, âgé de soixante-seize ans, après en avoir régné soixante-treize, laissant une mémoire vénérée de tout son peuple, qui l'appelait le *roi saint*.

Il n'y eut pas que le peuple à se lamenter sur la mort d'un aussi grand roi. En effet, si l'on en croit le Camoëns « les hauts promontoires le pleurèrent; les fleuves attristés roulèrent des larmes dans leur cours, et de leurs flots gémissants couvrirent au loin les campagnes. Le souvenir de ses vertus était dans tous les cœurs, et les échos de la Lusitanie répétaient: Affonso, Affonso !.... le héros n'était plus ! » Sans s'arrêter davantage aux hardiesses de la prosopopée de l'illustre poète, il est certain que le fils du comte Henri de Bourgogne doit être considéré comme l'un des plus grands monarques dont puisse s'honorer le Portugal.

L'on montre au château S. Jorge une ancienne citerne, quelques chemins souterrains, l'emplacement d'un théâtre romain où l'on a découvert des statues et des colonnes, et enfin l'endroit ou fut décapité le premier martyr chrétien portugais. Une inscription qui date de 1616 consacre la mémoire du général que les Arabes, irrités de la longue et vigoureuse résistance qu'ils rencontrèrent sur ce point, mirent à mort.

Dans les jours que nous restâmes à Lisbonne, on fit de somptueuses funérailles à un ancien gouverneur du château S. Jorge, au vicomte de Ovar, général en chef de l'artillerie et de l'arsenal; le cortége était magnifique et il y avait une longue file de voitures de deuil, de seges et de traquitanas noires avec des têtes de mort peintes sur les panneaux. Le vicomte de Ovar est venu à Nantes, en 1824, comme réfugié po-

litique; il a habité cette ville pendant plusieurs années. Il était alors capitaine du génie.

IV.

S. VICENTE DE FORA.

Ce monument doit son origine à Affonso Henriques, qui en posa lui-même la première pierre, en 1147. Cependant, sous Philippe II d'Espagne, à la fin du seizième siècle, les constructions fondées par le vainqueur des Maures furent abattues; sur leur emplacement l'on éleva le temple majestueux qui existe aujourd'hui, et le monastère qui est contigu. Ce couvent était habité jadis par des frères de l'ordre de Saint-Augustin. L'intérieur de l'église est vaste; il est d'une architecture où se confondent le gothique et la renaissance, et ses proportions sont élégantes en même temps que bien entendues. Les deux tours de la façade sont d'un goût original qui ne manque pas de pureté. L'extérieur — de même que l'intérieur de cette riche basilique — a été construit avec cette belle pierre de marbre que l'on retrouve dans presque tous les grands monuments de Lisbonne, — blanche, polie, brillante et dorée par les rayons d'un soleil toujours plein de force. Les orgues et le carillon de S. Vicente passent pour les meilleurs de la capitale.

Auprès de l'église se trouve le magnifique cloître

du couvent, séparé en deux portions égales par le bâtiment de la sacristie. Tout le soubassement du cloître, sous les arcades, est revêtu de panneaux de porcelaine, où sont représentés — ce qui paraîtra sans doute assez peu en harmonie avec le caractère du lieu — les sujets des fables de Lafontaine. Ainsi le Pot de terre est, pour son malheur, heurté par la marmitte de fer; le Roseau plie, tandis que le Chêne se brise sous les efforts d'un ouragan du Nord; l'Huître des deux Plaideurs est mangée par le juge appelé à mettre fin au différend, et le Meunier et son Fils portent un grand benêt d'Ane qui se laisse faire avec une complaisance admirable. Cette ornementation est d'autant plus étrange, que, sur ce cloître même, s'ouvre la porte du Panthéon royal, de la salle où sont déposés les cercueils de tous les princes et princesses de l'illustre maison de Bragance.

Ordinairement, par une disposition testamentaire, les membres de la famille royale de Portugal manifestaient la volonté d'être inhumés dans la chapelle d'un monastère qu'ils désignaient. En raison de cela, les corps des puissants de ce pays se trouvaient dispersés au gré des suprêmes désirs auxquels l'on était tenu de satisfaire. Lorsque les couvents furent fermés, leurs bâtiments reçurent en général des destinations profanes, et leurs chapelles, pour la plupart, durent être fermées au culte. Les dépouilles des princes furent alors réunies à S. Vicente, où elles restèrent pendant quelques années entassées dans une salle obscure, de la plus mesquine apparence, sorte de fosse commune

par trop indigne des chefs qui présidèrent aux destinées, parfois si prodigieusement glorieuses, du Portugal.

Le roi dom Fernando II, pendant sa régence, entreprit de consacrer à la sépulture des princes et des princesses de la maison de Bragance une salle particulière; en 1855, ce projet était mis à exécution.

Cette salle n'est pas en rapport avec l'idée que nous sommes habitués à nous faire de la dernière demeure des rois : elle étonne par sa froideur bien plus qu'elle n'émeut par sa destination. Elle a peut-être trente pas de long et quinze de large; sur tout son pourtour s'étend une table de marbre sur laquelle sont disposés, suivant l'ordre chronologique, en commençant par Affonso VI, deuxième roi de la maison de Bragance, tous les cercueils, grands et petits, des membres de la royale famille. A l'une des extrémités, entre deux fenêtres cintrées, se trouve un petit autel; à l'autre un beau mausolée a été érigé au chef de la dernière branche de la dynastie de Bourgogne, à celui qui affranchit en huit jours le Portugal de l'asservissement espagnol, et qui, sous le nom de dom Juan IV, monta sur un trône si heureusement reconquis. Le cercueil de dom Pedro IV, empereur du Brésil et roi de Portugal, et celui de sa fille dona Maria Segunda occupent sur de beaux sarcophages de marbre le centre de la salle. De grands lampadaires d'argent sont placés aux angles des sarcophages.

Le seul monument qu'il y ait dans cette salle, celui de Juan IV, est d'un bon aspect, et son exécution a de

la valeur. Sur les cercueils de dom Pedro et de dona Maria sont drapés de longs voiles de velours noir dont les plis épais se répandent jusqu'à terre. Les couronnes impériale et royale, ainsi que le sceptre, posés sur ces monuments — probablement provisoires — disent la place qu'occupèrent sur la terre ces augustes souverains endormis dans la paix de l'Eternité. Quant aux autres cercueils, fermés tout simplement à clef, ils sont recouverts, soit de lampas rouge, soit de velours vert ou bleu, avec quelques galons d'or le long des arêtes. Sur une plaque d'acier sont écrits les noms et les titres de ces princes odieux ou vénérés, types de gloire ou de honte, soutiens sincères de la foi ou débauchés fanatiques, rois et reines dont la vie fut pour les peuples qui leur ont été soumis une source de prospérités, ou bien une cause de douleurs poignantes et de larmes amères.

Dans ce Saint-Denis des rois de Portugal les murs sont lisses, sans ornements, sans inscriptions; la lumière y pénètre éclatante et vive, au lieu d'être ménagée pour ne se répandre qu'en rayons discrets, pâles, indécis, mystérieux, inspirant ainsi le recueillement et le respect, et le voyageur achève sans tristesse, avec indifférence, sans que son cœur se serre ou batte plus vite, la visite qu'il a commencée au royal et funèbre asile.

J'ai dit que la sacristie de S. Vicente s'élève au milieu du cloître qu'elle divise en deux parties. L'intérieur de cette sacristie est somptueusement décoré dans le genre italien. Du haut en bas c'est un splen-

dide revêtement de marbres à compartiments et de riches mosaïques.

C'est dans le couvent de S. Vicente que se trouvent actuellement le palais du Patriarche, la Cour suprême de justice et la Chambre ecclésiastique.

V.

ARSENAL DA MARINHA.

Ce vaste édifice a été élevé lorsque le marquis de Pombal était ministre, sur l'emplacement des anciens palais de Ribeiro, détruits en 1755. C'est un établissement très-considérable d'une architecture élégante, d'une construction solide, où sont gardés en dépôt, dans de vastes magasins, tout ce qui est nécessaire à l'armement et à l'approvisionnement d'une escadre. Un millier d'ouvriers y sont continuellement en travail. On remarque surtout dans l'Arsenal une salle immense, dite salle do Risco, dans laquelle un petit brick tout gréé sert à l'éducation théorique et pratique des élèves marins. A l'extrémité sud de la salle do Risco se trouve placé le télégraphe central du royaume. C'est de là que se font les signaux relatifs aux navires qui entrent et qui sortent du Tage, et à ceux qui sont en vue des forteresses de la barre.

Les forces maritimes du Portugal — alors que les escadres équipées à Lisbonne étaient commandées par Vasco de Gama ou Affonso Albuquerque, qu'elles por-

taient sur les côtes de l'Inde le brave dom Juan de Castro, ou sur les plages africaines cet écervelé de dom Sébastien—étaient à coup sûr les plus considérables d'Europe.

Au quinzième et au seizième siècles, toutes les mers connaissaient et redoutaient le glorieux pavillon de dom Juan II et de dom Manoel, et les Portugais marchaient à la tête des navigateurs les plus habiles et les plus heureux. Il suffit d'un homme, d'un jour, d'un instant, pour donner le signal de l'écroulement d'une si grande puissance.

Avec son esprit romanesque et porté aux choses extraordinaires, avec sa dévotion plutôt fervente qu'éclairée, dom Sébastien crut pouvoir recommencer, pour le compte de sa gloire personnelle, l'épopée des Croisades. S'imaginant, plein d'une ardeur à la fois chevaleresque et religieuse, qu'il allait s'ériger en apôtre et en conquérant, il résolut de s'emparer de l'Afrique et d'en chasser le Croissant. Tout le monde connaît les tristesses lugubres de cette folle équipée; le prince chrétien périt ignoré, d'une main inconnue, dans une mêlée furieuse, à la funeste et trop décisive bataille d'Alcacer-Québir, et, après la journée, les vainqueurs, les soldats de Muley-abd-el-Mélick, aidés des prisonniers Portugais, ne retrouvèrent même pas le corps du roi présomptueux dont la mort devait plonger le Portugal dans un chaos de difficultés, dans un abime de maux.

Le 4 août 1578, dom Sébastien était tué; quelques jours après, le cardinal dom Henri, à défaut de des-

cendance directe, montait sur le trône de son petit-neveu, et, au mois de janvier 1580, ce dernier représentant de la branche des Aviz s'éteignait dans les bras du Seigneur. Le duc d'Albe, à la tête d'une armée espagnole, entra alors en Portugal, triompha de tous les obstacles, et dans le courant de cette même année réunit aux possessions de Philippe II, son maître, le beau royaume de dom Manoel.

Le Portugal resta soumis à l'Espagne de 1580 à 1640. Pendant ce temps d'oppression, hommes, argent, munitions, tout fut rare dans les campagnes, dans les villes, dans les arsenaux. Plus de trois cents vaisseaux, et plus de deux mille canons furent pris ; les ministres espagnols travaillèrent systématiquement à la ruine de ce malheureux pays, pendant que l'empire des Indes, ce monument gigantesque auquel tant de héros avaient travaillé, s'en allait pièce à pièce, morceau à morceau, sous les coups redoublés des Hollandais et des Anglais ennemis de la maison d'Autriche.

Philippe III et Philippe IV, les faibles successeurs de Philippe II, continuèrent la même politique de désorganisation et de décomposition à l'égard du Portugal. Mais bientôt la haine des opprimés devint si violente et si impérieuse, les oppresseurs de leur côté montrèrent tant d'injustices, dévoilèrent tant de cruautés, commirent tant de crimes, que lorsque Pinto Ribeiro, homme ferme, actif, entreprenant, décida le duc de Bragance à se mettre à la tête du vaste complot qui devait arracher son pays aux mains des Espagnols, il

fallut quelques heures pour soulever le peuple, quelques jours pour chasser les tyrans et relever le trône abattu. Le 1er décembre 1640, les conjurés se mettaient en mouvement; le 8 du même mois, la domination espagnole cessait d'exister.

La soumission à l'Espagne avait duré 60 ans.

Lorsque dom Juan IV monta sur le trône restauré, la marine portugaise n'existait plus. Elle resta dans un complet état d'abaissement jusqu'à l'avénement du marquis de Pombal, et, en 1768, elle pouvait mettre en ligne dix vaisseaux de haut bord et vingt frégates. Avant le départ de dom Juan VI pour le Brésil, au commencement de ce siècle, les forces maritimes du Portugal s'additionnaient par quatorze vaisseaux de ligne, seize frégates et un grand nombre de bâtiments de moindres dimensions, destinés aux relations fréquentes qui existaient entre le Brésil et la mère-patrie. En 1807, une partie de cette flotte accompagna la cour fugitive et resta à Rio-de-Janeiro. En 1823, quatre vaisseaux de ligne, onze frégates, sept corvettes, six bricks, huit bâtiments de transport et sept paquebots en assez mauvais état constituaient toute la marine portugaise; de cette flotte une partie périt dans le combat naval qu'elle eut à soutenir, au nom des intérêts de dom Miguel, à la hauteur du cap Saint-Vincent, contre la flotte de dom Pedro commandée par l'amiral Napier, et le reste fut emmené à Brest, par l'amiral Roussin, à la suite de l'expédition de 1831.

Aujourd'hui que le Portugal semble sorti des troubles intérieurs qui ont si longtemps enchaîné son essor,

le gouvernement s'efforce de rétablir sur un pied respectable la marine militaire du pays. Dom Pedro V n'essaiera vraisemblablement pas de reconstituer une force qui n'a plus la même raison d'être que sous dom Manoel, puisque le temps des conquêtes est passé et que l'empire des Indes n'existe plus; mais il rendra certainement à la nation dont il dirige les destinées, la place qu'elle doit occuper parmi les puissances maritimes.

Actuellement la marine portugaise ne compte plus qu'un vaisseau, une frégate, cinq corvettes, sept bricks, six goëlettes, deux côtres, sept vapeurs, cinq cahiques, quatre yachts et quelques chaloupes canonnières.

VI.

S. ROQUE.

Si l'on devait se borner à juger les choses sur leur mine, voilà certainement une église qui n'arrêterait jamais le touriste en quête de curiosités. L'extérieur de St-Roch ne promet, en effet, absolument rien de bon ou de beau, et, à passer tout près, l'on ne dirait pas que c'est là pourtant que se trouvent les richesses artistiques les plus intéressantes et les plus dignes d'admiration que possède Lisbonne.

La façade est sans caractère bien défini; cependant l'on y trouve comme une velléité d'imitation de cer-

taines basiliques latines. L'intérieur est romain, avec quatre arcades de chaque côté, formant ainsi autant de chapelles séparées. La plupart de ces chapelles sont d'une inconcevable richesse, car l'or n'a été épargné nulle part. J'ai surtout remarqué des colonnes torses dorées du haut en bas, avec des grappes de petits angelots enluminés, jouant, voletant, se faisant une foule de niches gracieuses, et s'accrochant aux mille détails de l'ornementation abondante qui recouvre les torsades des colonnes. Ce n'est pas là, il est vrai, du style religieux tel que l'ont compris les maîtres italiens, les imagiers gothiques et les artistes de la Renaissance; mais cela plaît et vous force au sourire à défaut de recueillement.

La chapelle royale de Saint-Jean-Baptiste est la merveille de l'endroit. Elle est placée dans la première travée, en venant de l'autel principal, à droite; elle est fermée d'une grille, voilée d'un rideau, et, pour être admis dans son enceinte, il faut en faire la demande au sacristain, qui ne la refuse jamais.

Le fond et les deux faces latérales sont couverts d'admirables tableaux exécutés à Rome en mosaïque par les artistes les plus habiles et le plus justement renommés. Ces mosaïques représentent : l'une, l'*Annonciation*, d'après Guido Reni ; l'autre, la *Pentecôte*, d'après Raphaël ; la troisième, le *Baptême du Christ*, d'après Michel-Ange. Le pavé offre également une belle mosaïque au milieu de laquelle se trouve un globe terrestre. Les marches de l'autel sont en porphyre et en granit d'Egypte; l'autel en améthiste, en lapis-la-

zuli et en argent massif; les colonnes en lapis et en cornaline. Le reste de la chapelle est en son entier recouvert d'albâtre, de rouge antique, de vert antique, de jaune antique, de marbre de Rome, etc., etc. Trois superbes lampes en argent blanc et doré tombent de la voûte, et, au pied des marches de l'autel, deux candélabres en argent doré, hauts de sept pieds au moins, développent les rinceaux les plus curieusement fouillés, les acanthes les plus coquettement déroulés, les roses, les volubilis les plus spirituellement épanouis qui se puissent imaginer; il y a aussi là-dedans des anges — un peu bouffis comme les Amours de Boucher — ciselés avec une grâce infiniment précieuse, un burin fort délicat.

Je me borne à indiquer sommairement les points les plus saillants et les plus remarquables de la chapelle Saint-Jean. Il faut toutefois ajouter que l'exécution de ce bijou est d'une rare perfection, et qu'en France nous n'avons rien, et nous n'aurons probablement jamais rien qui puisse en ce genre lui être comparé. Il est vrai que toutes ces belles choses ont coûté fort cher; dom Juan V a payé deux millions et demi l'orgueilleux caprice de posséder l'une des plus belles chapelles que l'on connaisse.

Les travaux de sculpture de cette chapelle ont été exécutés par un artiste nommé Mayne. L'on n'a pas conservé le nom des mosaïstes et des ciseleurs.

En 1744, la chapelle Saint-Jean fut mise en place dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, et consacrée par le pape Benoist XIV, qui y dit la messe. Démontée

immédiatement après, elle fut expédiée en Portugal, et, en 1746, elle devenait le plus rare et le plus riche ornement de l'église Saint-Roch. Fort heureusement que lors du tremblement de terre de 1755, tant de ruineuses merveilles ne disparurent pas, comprises comme tant d'autres dans le désastre.

C'est à Saint-Roch que la Maison professe des jésuites fut établie en 1555, selon l'ordre de dom Juan III. Aujourd'hui, l'Asile de Miséricorde y est installé.

VII.

ARSENAL DO EXERCITO.

Cet établissement est une des œuvres du marquis de Pombal ; il date de 1760. Il se compose de trois séries de bâtiments, qui, tout bien considéré, ne sont remarquables que par les objets qu'ils contiennent. Il y a là une fonderie de canons, et plus loin le laboratoire des artificiers. Enfin, dans d'autres bâtiments, sont les vastes salles qui renferment une collection considérable d'armes de tous les temps, de tous les pays. C'est un curieux musée archéologique dans lequel le savant et l'antiquaire auront à passer, s'ils veulent tout voir, tout connaître, tout commenter, non-seulement des heures et des jours, mais encore des semaines et des mois. Une des pièces les plus intéressantes de cette riche collection c'est le canon pris sur

les remparts de Diù, en 1539, par Nuno da Cunha. Dans cette partie de l'Arsenal, se trouvent aussi les magasins où sont déposés le matériel de l'armée, les parcs d'artillerie et environ 60,000 fusils.

L'armée portugaise, dont les destinées ont suivi celles de la marine, et dont les drapeaux se sont autrefois couverts d'une gloire impérissable, s'en est allée en déclinant, à partir de la domination espagnole jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Le marquis de Pombal chercha bien à la réorganiser, mais il n'y parvint qu'en partie, et il a fallu, pour la faire sortir de sa langueur et de son assoupissement, que les vieilles et héroïques légions de Napoléon vinssent planter leurs étendards troués par la mitraille de cent combats sur les édifices de Lisbonne. Trois fois les lieutenants de l'Empereur tentèrent la conquête du royaume de dona Maria Ire, trois fois ils durent céder, tantôt devant la supériorité du nombre, tantôt divisés par de basses et ridicules jalousies, tantôt par faiblesse et incapacité. En présence des soldats vainqueurs des plus grandes armées de l'Europe, les Portugais sentirent renaître leur esprit de nationalité; ils osèrent entrer en ligne contre eux. En 1808, l'armée portugaise, réorganisée par lord Beresford et Wilson, fut placée sous les ordres du duc de Wellington, qui en usa très-largement, car elle était composée de bonnes et solides troupes sur lesquelles on pouvait toujours compter, soit qu'il fallût défendre les lignes de Torres-Vedras, soit qu'il fût nécessaire d'attaquer des positions rudement défendues, comme celles de Toulouse. Dans cette célèbre

journée, où il n'y eut ni vainqueurs ni vaincus, les Portugais, commandés par le maréchal Beresford, tinrent bon contre les habiles dispositions prises par le maréchal Soult, et se jetèrent avec une vigueur pleine d'entrain et d'audace contre les bataillons français qu'ils joignirent même à la baïonnette. Les pertes des Portugais furent très-considérables, et elles disent assez la part acharnée que prirent à la lutte les vaillants alliés de l'armée anglaise.

De 1816 à 1820, l'armée portugaise eut pour chef supérieur le maréchal de Beresford, duc d'Eloas, marquis de Campo-Maior.

L'armée portugaise, telle qu'elle est aujourd'hui constituée, suffit pour le maintien de l'ordre dans le royaume. En voici l'effectif : Chasseurs à pied *(caçadores)*, 9 bataillons de 500 hommes; infanterie, 18 régiments de 2 bataillons, 350 hommes par bataillon ; artillerie, 3 régiments de 200 hommes ; génie, 1 régiment de 700 hommes ; cavalerie, 8 régiments de 300 hommes ; garde municipale de Lisbonne (infanterie), 2 régiments de 1,000 hommes; garde municipale d'Oporto (infanterie), 1 régiment de 800 hommes ; garde municipale de Lisbonne (cavalerie), 200 hommes ; garde municipale d'Oporto (cavalerie), 150 hommes ; trois bataillons de vétérans, formant ensemble un effectif de 1,100 hommes. Les bataillons de caçadores volontaires et ceux de la garde nationale peuvent être considérés comme licenciés. La garde nationale à cheval n'a que 50 hommes sous les armes, mais ils sont choisis parmi les représentants de la noblesse, et, dans les occasions

encore sur les cadres de la réserve. Il y a aussi un système d'exonération qui a plus d'un point de ressemblance avec ce qui éxiste aujourd'hui dans l'Empire français. Le corps d'officiers ne se recrute que dans les Ecoles.

J'ai dit que les caçadores portaient des vestes de couleur brune. Cette couleur, que l'on retrouve dans l'uniforme des élèves de l'Ecole Militaire et de l'Ecole Polytechnique, dans celui des préposés de la Douane et dans d'autres encore, est la couleur nationale, comme le bleu est celle de la France, comme le rouge appartient à l'Angleterre, le vert à la Russie, et le blanc à l'Autriche.

Les caçadores et les artilleurs ont seuls des armes à percussion et le sabre-baïonnette.

VIII.

AS RUINAS DO CARMO.

Le couvent des Carmes fut fondé en 1389 par le connétable dom Nuno Alvares Pereira, de la famille de Bragance, l'une des plus grandes figures du Portugal que l'histoire ne saurait séparer de celle du roi dom Juan I[er]. Le tremblement de terre de 1755 y entassa des ruines, et, aujourd'hui, il ne reste de la chapelle que quelques murs, quelques arceaux, quelques nervures, quelques fenêtres, quelques piliers, tout cela calciné par l'incendie allumé à la suite du terrible

événement. Ce sont là de belles traces de l'architecture gothique, qui, en Portugal, se rapprochait bien plus, à cette époque, du mouvement artistique succédant dans nos pays au roman, que de celui se manifestant chez nous pendant le quatorzième siècle. Les profils sont sévères, les ogives ont de la fermeté, les piliers se terminent, dans la partie supérieure, par des animaux fantastiques, et le style flamboyant — la décadence de l'art gothique — ne se pressent nulle part. Toutefois le goût de l'ornementation est en général un peu lourd, un peu grossier.

Dans les anciens bâtiments du couvent l'on a établi une caserne de gardes municipaux et une école gratuite pour les enfants indigents.

J'ai visité cette caserne ; si l'on juge des autres par celle-là l'on peut assurer qu'en aucun pays les soldats sont aussi bien logés et leurs habitations mieux tenues. Les dortoirs, les cuisines, les salles d'armes sont d'une propreté irréprochable. Dans les dortoirs une installation particulière nous a surtout frappé. Les lits sont établis sur une sorte de plancher mobile ; ils se relèvent le jour et s'appliquent le long de la muraille, fermant ainsi un placard, pratiqué dans l'épaisseur du mur, où sont rangés les effets du soldat. Lorsque ce lit se déploie, il vient s'abattre sur un coffre carré, qui sert de table pour les repas et la toilette, et renferme aussi une partie du mobilier personnel à chaque militaire. Enfin ce coffre, poussé le long de la muraille, sert à clore la partie inférieure du placard dont le lit couvre le reste. Il résulte de ce

système de dortoir que l'entretien est plus facile et l'aération plus complète.

La ville de Lisbonne est divisée en quatre districts : celui d'Alfama, celui de Roscio, celui d'Alcantara et le Bairro-Alto. Ces quatre districts se subdivisent en trente-huit paroisses dont la liste un peu longue peut, sans inconvénient, ne trouver pas sa place ici.

La garde municipale est casernée par compagnie sur les différents points de la ville, c'est-à-dire que, composée de deux bataillons et d'un escadron, elle se partage en dix compagnies et en autant de sections de cavalerie. Elle est formée des meilleurs soldats de l'armée, de ceux qui se recommandent le plus par leur conduite et leur courage; aussi, qu'il s'agisse d'émeutes à comprimer ou de filous à arrêter, on est sûr que ceux-là ne bouderont jamais. C'est donc une troupe d'élite. Chargés d'une partie de la police de la ville, on voit les gardes municipaux, le soir, deux par deux, s'en aller à pas menus et comptés, aussi lentement que possible, le fusil entre les bras, enveloppés d'un long manteau, glissant sans bruit tout près des maisons et guettant de l'œil et de l'oreille les malfaiteurs en travail. Ces rondes nocturnes se succèdent à des intervalles très-rapprochés, et, lorsqu'un événement quelconque se produit, nécessitant la réunion d'une force imposante, la chose est bien vite faite. Les gardes municipaux ont tous, retenu dans un étui de cuivre agrafé sur la poitrine — tout comme les brasiglieri piémontais — un sifflet dont ils se servent pour se prévenir les uns les autres; de la sorte les voleurs ou les démolisseurs de

gouvernements sont enveloppés, cernés, appréhendés, enlevés presque aussitôt que leur présence a été reconnue. Les gardes municipaux portent sur le collet de leur habit le numéro de leur compagnie et leur numéro d'ordre.

En outre de cette garde, entretenue par la municipalité, il y a des *cabos* qui font pendant un certain nombre d'années une sorte de service de police en vue de s'exempter du service actif militaire. Ces cabos sont attachés aux paroisses ; ils portent un uniforme et des armes ; un œil exercé peut reconnaître de suite, à un détail quelconque de l'uniforme, à quelle paroisse appartient tel ou tel cabo.

Quant à la police secrète, il est tout naturel que je n'en puisse rien dire. Seulement il est certain qu'elle est très-vigilante, très-active, très-soigneuse des intérêts qu'elle a mission de sauvegarder.

Tout cet ensemble est placé sous la direction du Gouverneur civil, et nulle part, aujourd'hui, la police n'est mieux faite qu'à Lisbonne. Autrefois l'on s'égorgillait dans les rues et les maisons n'étaient jamais assez garanties contre les hardis coups de main des filous; aujourd'hui, sans qu'il y ait risque et danger, l'on va et l'on vient à toute heure de jour et de nuit, par les rues, par les places, par les promenades, et chacun dort sur les deux oreilles dans la bonne et tranquille capitale du royaume de dom Pedro V.

Une garde royale d'archers fait le service dans l'intérieur des Palais royaux.

IX.

BASILICA DO CORAÇAO DE JESUS.

Cette magnifique église, qui tient au couvent d'Estrella, a été construite par les ordres de dona Maria Ire. C'est le plus grand monument élevé à Lisbonne, depuis le tremblement de terre ; c'est aussi le plus beau, le plus complet, le plus riche de la capitale. Sa construction, commencée en 1779, n'a demandé que l'espace de dix années. La basilique de Saint-Pierre de Rome a servi de modèle, et l'on retrouve ici les mêmes dispositions générales, le même ordre d'architecture, le même sentiment élevé qui frappe l'artiste et l'homme religieux lorsqu'il entre dans le temple célèbre de la ville éternelle. Il y a bien par ci par là quelques détails qui se ressentent de l'époque où ce monument a été commencé et achevé ; l'on rencontre bien de temps à autre une certaine manière — qui n'est pas précisément la bonne — d'interpréter le chef-d'œuvre colossal auquel ont travaillé Michel-Ange, Bramante et Raphaël ; mais enfin l'ensemble est le même, et, au premier coup-d'œil, l'on pourrait presque s'y tromper.

L'extérieur, le dôme, les deux tours et la façade sont de marbre blanc. L'intérieur est également de marbre blanc ; cependant quelques panneaux sont revêtus de marbres de différentes couleurs, disposés en

compartiments. Quant aux parois du chœur et de la coupole, elles sont entièrement recouvertes de plaques de marbres rares et précieux.

En se dirigeant vers l'autel, à gauche, se trouve la tribune réservée à la famille royale. Cette tribune s'étend sur la moitié du chœur, et, en retour, sur le transept; de l'autre côté, à droite, c'est la tribune des sœurs carmélites; elle aspecte également sur le chœur et sur le transept. La tribune royale est ouverte à tous les regards; la tribune des religieuses est non-seulement masquée par une grille d'or, mais encore une pointe de fer finement acérée et longue de la moitié de la main, placée à chaque point d'intersection, des doubles barreaux disposés en losanges, défend ou punit toute approche indiscrète. Pour que le prêtre officiant puisse donner de l'église, qui est publique, la communion aux recluses, voici comment il s'y prend: il descend de l'autel placé à l'extrémité du transept de gauche — en faisant face au chœur, — il traverse l'église, et, au moyen d'une lucarne pratiquée dans l'un des angles de l'autre transept — assez petite pour que la communiante soit empêchée de passer la tête, assez grande pour qu'elle puisse aller des lèvres à la rencontre de l'hostie, — il communique, à tour de rôle, avec toutes les pauvres cloîtrées et leur donne le corps adoré du fils de Dieu mort pour nous sur le Golgotha.

Dans le chœur, l'on montre le tombeau de la fondatrice de l'église et du monastère, de dona Maria Ire; dans la sacristie, se trouve celui du confesseur de la

reine. Dans la sacristie, dans la nef et dans le chœur, l'on voit des tableaux d'un peintre portugais, Pietro Alexandrino — qui rappellent assez la queue de notre école de Restout — et des tableaux d'un artiste italien, Pompée Battoni, où l'on chercherait en vain les traditions des grands maîtres Florentins, Bolonais, Romains ou Vénitiens.

La basilique du Coraçao de Jesus — Sacré Cœur de Jésus — n'a pas coûté moins de trente millions de francs. Le couvent ne contient plus que dix-neuf religieuses.

En face de l'Estrella, un très-beau jardin public offre à tout le monde, aussi longtemps que dure le jour, l'ombre de ses grands arbres, l'abri de ses charmants kiosques rustiques, le silence mystérieux de ses bosquets ; il promet de plus une promenade très-agréable sur les bords de ses bassins pittoresques, dont un artiste de goût a pu seul dessiner les caprices et ménager les contours.

X.

AQUEDUCTO DAS AGOAS LIVRES.

Dom Juan V, ce roi prodigue des trésors du Portugal, le fondateur orgueilleux de Mafra, l'acquéreur fastueux de la chapelle St-Jean, a laissé, pour l'honneur de sa mémoire, un monument immense, d'une utilité de tous les jours, de tous les instants, et qui

n'a rien à envier aux travaux les plus cyclopéens tentés et accomplis par les Egyptiens, les Grecs et les Romains. Je veux parler de l'Aqueduc qui pourvoit à l'alimentation de Lisbonne et de plusieurs des contrées voisines.

C'est à dix-huit mille mètres environ de la ville, près du village de Caneças, que se trouve la prise d'eau. Puis l'Aqueduc perce les montagnes, enjambe les vallées, se jette à droite et à gauche en embranchements divers, poursuit par monts et par vaux sa course vers Lisbonne, où il aboutit enfin dans un vaste et magnifique réservoir; l'eau s'échappe de là vers toutes les directions, par des canaux ramifiés, jusque dans les quartiers les plus éloignés de la cité.

L'eau amenée par l'Aqueduc tombe en cascade dans une cuve qui contient 15,000 pipes, soit près de huit millions de litres. Par le réservoir, l'on pénètre dans les galeries intérieures et extérieures de l'Aqueduc, et l'on en a pour plusieurs lieues à marcher ainsi, d'une montagne à l'autre, avant d'arriver à la fin de ce boyau large de cinq ou six pieds, dans lequel court toujours, avec un murmure doux et monotone, l'eau la plus pure, la plus claire, la plus cristalline qui soit jamais sortie des flancs d'un rocher.

L'Aqueduc est quelquefois — lorsqu'il serpente au cœur même de la montagne — caché aux regards, et il ne se révèle que par les ouvertures ménagées sur le sommet de la colline pour le renouvellement de l'air et l'introduction d'un peu de lumière dans les canaux; mais, en raison des mouvements de ce terrain acci-

denté qu'il lui faut parcourir, lorsqu'il va d'une montagne à l'autre, au milieu de vallées larges et profondes, solidement campé sur des arches puissantes, dont le profil ogival se silhouette sur le ciel bleu ou sur la croupe brûlée des grands côteaux voisins, il prend alors l'aspect le plus imposant, le plus fantastiquement monumental. C'est surtout à Campolide, sur la rivière d'Alcantara, qu'il se développe dans toute la majesté de ses proportions grandioses. Sur ce point, il met trente-cinq arches à franchir le val; celle du centre n'a pas moins de 263 pieds d'élévation sur 107 d'ouverture. Du haut des galeries extérieures de cet audacieux Aqueduc, l'on jouit d'un admirable coup d'œil.

Tout l'ensemble de ce travail, qui eût effrayé peut-être les plus intrépides architectes de l'antiquité, a été accompli en vingt-neuf ans, de 1713 à 1732, par un artiste dont il faut garder le nom avec soin, Manoel Maia. Le fait est que Maia s'acquitta on ne peut mieux de la tâche qui lui avait été imposée par dom Juan V, et qu'il se montra parfaitement digne de la confiance royale, puisque, lors du tremblement de terre de 1755, une seule pierre tomba du cintre de l'arche principale. Les Portugais montrent avec orgueil la place d'où s'est échappée cette pierre.

L'Aqueduc des Eaux Libres a nécessité pour sa construction une dépense évaluée à quatre-vingts millions.

XI.

Ce ne sont pas là tous les établissements intéressants, tous les monuments remarquables de Lisbonne. Mais les limites que m'imposent ce livre me forcent à m'arrêter, ou plutôt à marcher vite, afin d'arriver promptement au terme du chapitre. C'est pourquoi je ne dirai qu'un mot du grand hôpital Saint-Joseph, fondé par dom José, dans les bâtiments du Collége des Jésuites; sept médecins et onze chirurgiens ordinaires, sept médecins et dix-sept chirurgiens extraordinaires, trois cent quarante-neuf employés, huit prêtres et quatre sacristains suffisent à grand'peine au service de ce vaste établissement. Je signalerai rapidement l'hôpital des Aliénés, l'hôpital de la Marine et l'hôpital da Estrellinha; je me bornerai encore à nommer la Grande Douane (Alfandega Grande), superbe édifice — avec une immense salle pour les expéditions, de nombreux magasins, un jardin, une fontaine, etc., etc., — construit sur les ruines de 1755 par le marquis de Pombal; je ne dirai aussi qu'un mot de la Douane Municipale (Alfandega Municipal), construite également sous le ministère du marquis de Pombal; — c'est aujourd'hui l'entrepôt des grains et de toutes les céréales; — mais je m'arrêterai un instant dans la prison de Limoeiro, où se trouvait jadis le palais du roi dom Fernando Ier.

C'est là que le prince qui s'appela deux ans plus

tard dom Juan Ier poignarda de sa propre main, en 1383, le comte de Ourem. Fernando était mort; la faible Léonor, sa veuve, avait été nommée régente, et pour elle, pour d'indignes courtisans, pour un insolent favori, la patrie épuisait ses trésors: mais elle appelait un vengeur. Il parut. Dom Juan, fils naturel de dom Pedro, dit le Sévère ou le Justicier, et d'une obscure galicienne, forma, avec dom Nuno Alvares Pereira, le projet d'arracher à Léonor une couronne qu'elle profanait et s'efforçait de faire passer sur le front du roi de Castille. Le peuple est soulevé; il égorge les parents, les amis de la régente et de son amant qui règne sous son nom, et le comte de Ourem est frappé par dom Juan, sous les yeux mêmes de la veuve de dom Fernando. Les crimes de cette époque feraient oublier les cruautés de Marius; Rome fut souillée de moins d'horreurs, lorque Sylla rentra dans ses murs et vengea le sang par le sang. Limoeiro conserve aussi le douloureux souvenir des six mille prisonniers politiques que, à différentes époques, la tyrannie sauvage du gouvernement de dom Miguel jeta dans ses sombres cachots.

Je ne donnerai qu'une ligne à la Bibliothèque publique, riche de 110,000 volumes imprimés, de 10,000 manuscrits, de 140,000 livres pris aux couvents, plus riche encore d'une collection de 25,000 médailles antiques. Cette Bibliothèque occupe l'ancien couvent de S. Francisco. Dans les bâtiments du même monastère on trouve l'Académie des Beaux-Arts, instituée, en 1837, sous le ministère de M. Manuel da Silva

Passos. Il y a encore la Bibliothèque de l'Académie royale des sciences, fondée par dona Maria Ire, et reformée en 1852, et le Musée royal, qui se trouvent réunis dans l'ancien couvent de Jésus. Il y a de plus l'église Saint-Julien, fondée en 1200, détruite en 1755, reconstruite après le tremblement de terre, et brûlée en 1816, à l'occasion des obsèques de la reine dona Maria Ire. Il y a aussi l'ancien couvent de Graça, autrefois habité par les ermites de l'ordre de Saint-Augustin, et réédifié après la catastrophe de 1755. C'est dans la sacristie de la chapelle de Graça que l'on voit le mausolée d'Affonso Albuquerque, deuxième vice-roi des Indes Portugaises. Enfin il faut saluer au passage l'église des Martyrs, élevée par le premier roi de Portugal, pour servir de sépulture aux Croisés étrangers qui l'avaient aidé à chasser les Maures de Lisbonne; puis il faut visiter l'église de l'Incarnation, celle de Lorette, de Saint-Dominique, de Saint-André — l'une des plus anciennes de la capitale, — et celle de Saint-Bartholomée — qui fut la chapelle de dom Diniz le *roi laboureur*.

Il est bon encore de savoir que les Français ont à Lisbonne une église placée sous le vocable de Saint-Louis; les catholiques anglais ont trois chapelles, et les Anglais protestants possèdent un temple; les Allemands de la religion luthérienne ont, eux aussi, un lieu réservé pour la célébration des cérémonies de leur culte, et il n'y a pas jusqu'aux Juifs — nous sommes loin, on en conviendra, des auto-da-fé et de la Sainte Inquisition — qui n'aient une synagogue.

L'on peut jeter un coup d'œil sur les cimetières : celui des Prazeres est le plus beau par le nombre et l'importance des monuments funèbres qui s'y trouvent. La sépulture de la famille du duc de Palmella se distingue entre toutes par ses proportions et sa richesse. Tout près de ce champ de repos l'on rencontre le chemin de ronde qui enserre Lisbonne. Ce chemin est parfaitement entretenu ; il est bordé, du côté de la ville, par le mur d'enceinte, et, du côté de la campagne, par des arbres et une forte haie d'aloës. Lisbonne compte deux autres cimetières : celui de Saint-Jean et celui d'Ajuda. Les Français, les Anglais, les Allemands et les Israélites ont des sépultures séparées et particulières à chaque nation ou à chaque religion.

Ce n'est pas tout encore; cependant je m'arrête. Cette fois c'est pour tout de bon, et je laisse volontiers au touriste avide de tout connaître, désireux de tout voir, empressé à regarder dans tous les coins, le plaisir et la peine d'aller au-delà des indications qui précèdent.

CHAPITRE VI.

1755.

I.

O TERREMOTO.

Le Moyen-Age et la Renaissance n'ont laissé que peu de traces à Lisbonne. La façade et quelques portions de l'intérieur de la cathédrale, les ruines non encore disparues du couvent des Carmes, quelques tours carrées élevées il y a peut-être mille ans par les soldats de Salah-Eddyn, la basilique de S. Vicente, — voilà à peu près tout ce qui subsiste de ces deux grandes époques artistiques, dans une cité qui a tenu pourtant une place brillante dans l'histoire de l'Europe.

Ce n'est pas le temps qui a renversé les monuments; ce ne sont pas les hommes qui ont abattu les travaux des époques reculées. Un volcan bout sous cette autre ville aux sept collines; parfois il a des colères, et les

épanchements de sa formidable fureur donnent toujours le signal des dévastations les plus effroyables. Il n'y a pas de lutte possible contre de tels déchaînements; tous les efforts réunis des hommes ne pourraient empêcher le sol de s'entr'ouvrir, la flamme de s'élancer, et, lorsque ces désastreux phénomènes se produisent, il ne reste aux survivants épouvantés qu'à pleurer les victimes, en s'inclinant sous la main toute-puissante de Dieu.

Rien ne résiste aux convulsions du globe. Les reptiles, les larves qui habitent sous terre, sortent et rampent à la surface; les eaux de la mer s'agitent et deviennent monstrueuses; les sources tarissent; dans le ciel, les oiseaux se donnent un mouvement étrange, et, au milieu des cris de détresse et de la confusion d'une population folle de terreur, les monuments s'écroulent, les maisons disparaissent, les incendies s'allument, l'œuvre de destruction s'accomplit!

Le 1er novembre 1755 est une date funèbre : c'est celle de l'un des plus terribles cataclysmes que notre globe ait subis depuis les temps historiques; celle du tremblement de terre qui détruisit Lisbonne, en faisant périr dans cette gigantesque conflagration des milliers d'hommes.

Ce jour-là, vers neuf heures et demie du matin, la population de cette ville brillante et fortunée encombre les églises : elle assiste aux offices de la fête de tous les Saints. Tout-à-coup une horrible commotion agite le sol; une clameur sinistre s'élève; des déchirements souterrains se font entendre; les temples s'effondrent

sur la foule; les maisons tombent renversées par une force invisible, et trente ou quarante mille individus périssent sous les décombres! En six secondes tout est soulevé, ébranlé, anéanti!

Un témoin oculaire de cette lugubre catastrophe parle en ces termes de quelques-unes des scènes qui se produisirent:

« La crainte et la consternation étaient si grandes, que les personnes les plus résolues n'osèrent rester un moment pour écarter quelques pierres de dessus l'individu qu'elles aimaient le plus, quoique plusieurs eussent pu être sauvés par ce moyen; mais chacun ne pensait qu'à sa propre conservation, et la foule se précipitait éperdue à travers les rues et les places publiques. Le nombre des personnes écrasées dans les maisons et dans les rues ne fut pas comparable à celui des gens ensevelis dans les églises. Comme c'était un jour de grande fête et à l'heure de la messe, elles étaient toutes pleines... Les clochers, qui étaient fort élevés, tombèrent presque tous avec les voûtes des églises, en sorte qu'il n'échappa que peu de monde.....

» Dans la maison que j'habitais, poursuit le même narrateur, sur trente-huit personnes, il ne s'en est sauvé que quatre. Huit cents périrent dans la prison civile, douze cents dans l'hôpital général. Dans un grand nombre de couvents, qui contenaient chacun quatre cents personnes, il n'en est échappé aucune. L'ambassadeur d'Espagne a péri avec trente-cinq domestiques. Heureusement le roi et la famille royale étaient à Belém, à une lieue de Lis-

bonne. Le palais du roi dans la ville s'écroula à la première secousse...

» Environ deux heures après le choc, le feu se manifesta en trois endroits différents de la ville; il était occasionné par les foyers des cuisines que le bouleversement avait rapprochés de matières combustibles de toute espèce. Vers le même temps aussi, un vent très-fort succéda au calme et activa tellement l'incendie, qu'au bout de trois jours la ville entière fut réduite en cendres. Tous les éléments parurent conjurés pour nous détruire. Aussitôt après le choc, qui fut à peu près au temps de la grande élévation des eaux, le flot monta de quarante pieds plus haut qu'on ne l'avait jamais observé, et se retira aussi subitement. Cette masse d'eau entraîna dans l'abîme des milliers de malheureux qui s'étaient avancés sur les quais, en fuyant leurs maisons ébranlées. »

Après la première secousse, qui fut la plus terrible, on ressentit jusqu'à vingt-deux chocs ; ils achevèrent de porter la terreur dans les restes haletants de cette population si cruellement éprouvée ; ils entassèrent de nouvelles ruines sur de nouvelles victimes ! Malheurs irréparables ! jours de larmes, de deuil et de lamentations ! Dans les instants qui suivirent, que d'angoisses ! quelle invincible épouvante ! En présence d'un tel fléau, il n'est aucun moyen de se mettre à l'abri, il n'est aucune chance possible de se soustraire au sort commun. On fuit un volcan, le torrent des laves et des matières enflammées qu'il vomit; mais quand la terre s'agite, où aller, où fuir,

où se réfugier? Le danger est partout : partout on croit marcher sur un foyer de destruction. Nulle confiance ne subsiste lorsque le sol que nous foulons vient à trembler sous nos pas, à être le premier objet de nos craintes, de nos alarmes. Les lois de la nature sont bouleversées, et quiconque, au milieu des circonstances ordinaires, braverait les dangers les plus certains pour épargner une souffrance à ceux qu'il chérit, dominé par un effroi qui ne laisse rien de distinct ni dans la conscience, ni dans la pensée, les abandonne en sentant la terre se soulever et manquer sous ses pieds. Sous l'empire de cette horrible terreur, ne vit-on pas à Lisbonne des mères, privées en cet instant suprême de raison, sourdes au cri du sang, prendre la fuite et oublier l'être qu'elles recherchaient ensuite avec ardeur au péril de leurs jours!

Et comme si ce n'était pas assez encore, à la douleur, aux regrets, à l'effroi vinrent bientôt se joindre la disette et un long cortége de souffrances. Dans les trois premiers jours qui s'écoulèrent après la catastrophe, une once de pain valait une livre d'or.... Par suite des privations, des émanations cadavériques, et de l'état de l'atmosphère, les plus dangereuses maladies éclatèrent au milieu de cette population sans abri ni aliments.... Des bandits, des hommes exaspérés par la faim, se livrèrent à d'affreux désordres, dépouillant à main armée ceux qui avaient pu sauver quelques objets, et souvent leur arrachaient la vie avec les derniers débris de leur fortune.

Dom José regardait éperdu sa capitale livrée à l'in-

cendie et aux assassins : « Que faut-il faire ? » dit-il à son premier ministre, le marquis de Pombal. « Enterrer les morts, songer aux vivants et fermer les portes, » répondit le marquis, qui se mit aussitôt à l'œuvre. Des gibets furent plantés à toutes les issues de la ville, et défense expresse fut faite de sortir de Lisbonne, chargé d'un fardeau quelconque. Celui qui tentait de forcer cette consigne était pendu sur l'heure, sans autre forme de jugement. Le premier jour, cent brigands furent attachés aux potences ; le second jour il n'y en eut que soixante, et, le troisième, vingt seulement. Enfin, après deux cents exécutions de ce genre, les bandits éteignaient leurs torches, mettaient leurs poignards au fourreau, et l'ordre était rétabli. Sans la vigueur que déploya le marquis de Pombal en cette solennelle et critique circonstance, sans son activité prodigieuse, son indomptable sévérité, qui sait quand se serait arrêtée la rage des scélérats nés de la catastrophe ? qui sait combien de malheureux seraient tombés encore ? qui sait quand les tristes survivants auraient pu se croire à l'abri du couteau, de la foudre souterraine, de l'incendie, des flots, de la faim et de l'épidémie ?

Lorsqu'on put se croire en sûreté au milieu de ces ruines ensanglantées et brûlantes, lorsqu'après avoir fermé les portes et songé à ceux qui vivaient, l'on put enfin enterrer les morts, le nombre des victimes s'élevait à près de soixante mille.

Quant aux pertes matérielles, elles furent immenses. On les évalua dans le temps. En voici un aperçu qui

achèvera de donner une idée, au moins approximative, de ce lamentable et prodigieux désastre. Celle des maisons particulières s'éleva à 700 millions de livres, celle des meubles à 12 millions, celle des vases sacrés, statues, tableaux, etc., à 32 millions. On fit de plus monter la perte des diamants, tant de la couronne que des dames portugaises, à plus de 80 millions ; la perte des étrangers, soit en argent, soit en marchandises, passa 240 millions.

Ainsi, par l'effet d'un moment de convulsion de la terre, de caprice gigantesque du globe, une grande et florissante cité est renversée, ruinée, bouleversée, anéantie ; de sa population de trois cent mille habitants, un cinquième est enseveli, ou meurt sous les coups d'assassins furieux, ou succombe sous les étreintes de l'épidémie ; enfin ses pertes matérielles se traduisent par le chiffre inouï de un milliard soixante-quatre millions.

II.

LE MARQUIS DE POMBAL.

Lisbonne détruit, sa population décimée était haletante de terreur. Il fallait reconstruire la ville et calmer les justes alarmes des habitants qui avaient survécu au cataclysme; il fallait rendre à la capitale son ancienne splendeur, son ancienne activité ; il fallait enfin lui conserver le rang qu'elle tenait depuis des siècles parmi les plus riches cités du monde. La tâche

était immense sans doute, et cependant un homme ne la trouva pas au-dessus de ses forces. Il l'aborda avec confiance. Sous sa main ferme et résolue, sous l'impulsion irrésistible de son énergique volonté et de son audacieux génie, les ruines disparurent, une ville nouvelle s'éleva, des palais somptueux surgirent des décombres, et le commerce reprit bientôt son élan et reconquit sa prospérité. Celui qui accomplit ces grandes choses c'est Sébastien-José Carvalho Melho, comte d'Oeyras, marquis de Pombal.

Parmi les hommes qui font la gloire et la force d'une nation, parmi ces illustres influences individuelles qui dominent, renouvellent, fondent ou soutiennent les États, quelle plume consciencieuse n'assignera pas la première place à ce ministre du roi dom José? Maître d'un pouvoir immense, il en fit usage, d'abord pour cicatriser les plaies invétérées d'un État malade, pour détruire — médecin inexorable, sans pitié et sourd aux cris de douleur — les abus dans lesquels depuis longtemps le pays s'épuisait. La catastrophe de 1755 vint ensuite; elle accrut dans des proportions incalculables les difficultés. L'infatigable ministre ne se laissa pas effrayer par la grandeur de l'entreprise, et de cette crise formidable la monarchie portugaise sortit et plus forte, et plus puissante. Enfin les partis s'animèrent, des conspirations s'ourdirent, les jésuites prêtèrent leur appui, donnèrent des conseils aux mécontents, et le marquis de Pombal vainquit les partis, déjoua les conspirations et brisa non-seulement en Portugal, mais partout, en s'adres-

sant à tous les rois, au pape lui-même, la puissance redoutable de la célèbre Société de Jésus.

Avant d'entrer dans la confiance de José Ier, le marquis de Pombal avait rempli, en 1739, les fonctions de secrétaire d'ambassade à Londres; puis il était devenu ministre à Vienne. C'est chez les Anglais et les Allemands qu'il prit les hautes habitudes diplomatiques qui le guidèrent dans le reste de sa carrière. Sa supériorité un peu orgueilleuse lui suscita d'abord de nombreux ennemis, et lorsqu'il fut nommé, en 1750, secrétaire d'État au département des affaires étrangères, les clameurs de ses adversaires étourdirent à ce point le roi José, que le nouveau ministre fut bientôt disgrâcié. Cependant le monarque, indécis, timide, sans énergie, comprit que, privé d'un tel appui et réduit à ses seules forces, il allait faillir sous le poids de sa tâche; il se hâta donc de rappeler le marquis de Pombal, dont il avait su au moins apprécier l'audace ferme et éclairée.

A peine rentré au pouvoir, le marquis se sent d'autant plus fort que sa place auprès du trône il la doit véritablement à la confiance et à l'affection du roi; il s'empare des rênes de l'État, que José lui abandonne sans peine; il se met résolument à l'œuvre, et alors commence cette longue suite de travaux qui ont illustré le règne de dom José et fait la gloire du Portugal. Doué d'une ardeur sérieuse et contenue, d'une imagination toute intérieure, avare d'épanchements, exempt de passions et presque de faiblesses, le marquis de Pombal domine les autres parce qu'il est par-

faitement et toujours maître de lui-même. Il traite avec toutes les cours, négocie avec tous les cabinets, et fait sentir à tous les rois que le Portugal va redevenir une puissance. Il rétablit la discipline militaire relâchée, encourage l'agriculture d'un peuple qui meurt de faim, change les deux tiers des vignobles en terres labourables, proscrit les auto-da-fé et subordonne l'autorité du Saint-Office à la volonté royale; il restreint le pouvoir excessif de l'Inquisition, abroge des lois, en crée d'autres, diminue les prérogatives des nobles, règle la police intérieure, augmente les finances en prohibant la sortie de l'or, veille sur les arts, protége les lettres et vivifie le commerce. Lisbonne est engloutie par un tremblement de terre: il lui tend la main et la retire plus brillante de l'abîme. Des bandes de malfaiteurs sortent du gouffre, comme les flammes, comme les ondes; son bras les atteint et les punit. Il châtie, il effraie les coupables, il rassure les habitants consternés; il bâtit une ville superbe sur les décombres de la capitale perdue, et des palais, des travaux d'utilité et d'agrément se révèlent de tous côtés. Ce n'est pas tout. On le voit s'opposer aux vues ambitieuses de l'Espagne, faire un traité d'alliance avec l'Angleterre, réparer les places fortes, régénérer la marine, poursuivre la restitution des biens de la couronne, réformer l'Université de Coïmbre, fonder une Académie de commerce, peupler les provinces d'écoles, abolir l'odieuse distinction qui existait entre les vieux et les nouveaux chrétiens, et rétablir l'égalité entre les enfants du même pays, les sujets du même prince.

La conspiration d'Aveiro, qui aboutit à l'attentat dont faillit être victime dom José, se produit trois ans après la catastrophe dont le récit fait le sujet de la première partie de ce chapitre, pendant que le marquis de Pombal est au plus fort de ses travaux. Elle devient l'occasion d'un redoublement de haines contre l'éminent ministre, et l'on va jusqu'à rendre le crime problématique, et même à faire suspecter le marquis d'être l'auteur de cette ténébreuse machination, à l'aide de laquelle il pourra se débarrasser de ceux qui lui portent le plus d'ombrage.

A peine sorti des graves embarras que lui a suscités cette conspiration, le marquis de Pombal ne craint pas de réprimer l'orgueil de l'Angleterre, et d'obtenir de cette puissance une satisfaction éclatante pour des vaisseaux français qu'elle a brûlés sur les côtes de Portugal; il proclame en même temps l'affranchissement des esclaves, et rend libres tous les indigènes du Brésil. Enfin, au moment où la guerre se rallume plus vive que jamais entre les Espagnols et les Portugais dans l'Amérique méridionale, dom José meurt, laissant entre les mains d'une femme faible et d'un prince sans vigueur le fardeau de tant d'institutions largement, mais aussi parfois brutalement ébauchées.

Le marquis de Pombal, huit jours après l'avénement de dona Maria Ire, en 1777, descendait du pouvoir. Il laissait le trésor riche de plus de cent millions.

Mais il n'avait pas pu user, pendant vingt ans, d'une domination aussi absolue sans se créer beau-

coup d'ennemis. Ils se réveillèrent tous au bruit de sa chûte, et leurs rangs se grossirent promptement de tous ceux qui ne savent qu'insulter à la puissance tombée, ou qui poursuivent d'une opposition aveugle, injuste, cruelle, tous les pouvoirs, alors même qu'ils ont cessé d'exister. Les adversaires du marquis reparurent : poussés par la réaction, ils occupèrent bientôt les emplois dont les avaient chassés la politique implacable du ministre de José Ier. Puis les cachots s'ouvrirent. Le peuple vit alors apparaître une foule de spectres hâves, décharnés, presque nus, couverts à peine des lambeaux de la toile qui, dans les premiers jours de captivité, leur avait servi de couche ; le corps souillé de plaies, le teint livide, si faibles qu'ils ne pouvaient marcher, ni même se soutenir : c'étaient les seigneurs que Lisbonne avait vu jadis brillants de tout l'éclat de la jeunesse, de la fortune et des grandeurs ; c'étaient les complices du duc d'Aveiro ; c'étaient les témoins effrayants de ce qu'avait coûté le repos toujours incertain du royaume !

Le marquis de Pombal n'était plus au pouvoir, que, même du fond de sa retraite, il inspirait encore des craintes. Pour le faire plus petit, pour l'abattre tout-à-fait, on l'humilia, on l'outragea, on enleva publiquement, en pompeuse cérémonie, son effigie qui décorait la base du monument consacré à dom José, son maître. Enfin accusé de crimes considérables, on le mit en jugement et on le déclara coupable et digne d'une condamnation exemplaire.

Dans l'adversité il se montra aussi grand que dans

les plus beaux jours de sa puissance : il resta impassible, grave, sévère; il entendit, sans manifester la moindre émotion, la lecture du jugement qui le frappait, de même qu'il apprit avec une dignité froide et calme la nouvelle que la reine, ayant égard à son grand âge, lui faisait remise des peines afflictives prononcées contre lui et se contentait de l'exiler dans ses terres. La mort vint l'y chercher en 1782, peu de temps après que la volonté royale lui eût dit : « Nous te permettons de vivre, » et les paysans des environs le vengèrent de l'injustice des hommes en le saluant du nom de « Grand Marquis, » que lui a conservé la postérité.

Il n'est pas utile d'entrer dans plus de détails sur le marquis de Pombal et de relever les fautes que l'on a reprochées à cet homme illustre. Ses ennemis en ont fait un ambitieux despote, un tyran qui n'assura la grandeur de son pays qu'à la condition d'employer des moyens que l'honneur ne saurait justifier. C'est tout simple. Le marquis a compris son temps et son époque; il a reconnu le mal du passé, il a entrevu le but dans l'avenir, et il s'est mis en marche, brisant tous les obstacles qui obstruaient sa route. Qu'il ait arraché des cris de douleur à ceux qu'il frappait; qu'il ait fait éclore des idées de vengeance, c'est encore dans l'ordre. Mais l'Histoire, qui n'a pas à s'occuper des aveugles récriminations de l'intérêt privé, — qui voit de loin et juge de haut les faits accomplis, — qui compare, pèse et reste sourde aux clameurs des médiocrités jalouses et des envieux impuissants, l'Histoire écarte d'une main sûre les nuages dont on voudrait altérer la

gloire vraiment et justement acquise, et place le marquis de Pombal à côté et bien près du cardinal-duc de Richelieu.

CHAPITRE VII.

AS MŒDAS.

Voici certainement le chapitre le plus intéressant de ce livre.

Tout-à-l'heure je raconterai une anecdote toute personnelle dans laquelle un changeur de la place Dom Pedro et moi, étant en présence, l'un de nous deux — il va sans dire que c'est le narrateur — fit tous ses efforts pour ne pas être volé par l'autre. Aussi, le meilleur conseil que l'on puisse donner à celui qui va partir pour le Portugal, c'est de se rendre familières, autant que faire se pourra, les monnaies de ce pays.

L'étude de la langue n'est pas, à beaucoup près, d'une nécessité également absolue. En effet, j'ai vu obtenir les résultats les plus satisfaisants sur des sujets quelquefois compliqués, sur des questions relativement abstraites, en ne faisant usage que de signes empruntés à une mimique d'autant plus pittoresque, qu'elle était certainement improvisée. Et puis un de ces mots latins, espagnols, italiens ou anglais que tout

le monde sait, au moins par tradition, vous sauve dans les moments difficiles, vous remet en selle et vous éclaire alors que vous vous croyez définitivement fourvoyé. D'ailleurs, les Portugais mettent une bonne volonté charmante à vous comprendre et à se faire comprendre, et, après tout, lorsqu'il est bien constaté que votre interlocuteur est aussi inintelligible pour vous que vous êtes impénétrable pour lui, vous vous adressez au premier officier qui vous croise, au premier individu d'apparence distinguée que vous rencontrez, et il y a gros à parier qu'ils savent l'un ou l'autre assez de français pour vous tirer en un clin-d'œil de tout embarras. Il est bien peu d'étrangers d'éducation qui ne parlent notre langue, et nous autres, qui marchons, ainsi que cela nous plaît à dire, à la tête de la civilisation, nous ne parlons en général la langue d'aucun des pays que nous visitons.

Quant à la question des monnaies, celle-là est bien autrement difficile; c'est même une très-grosse affaire, parce qu'invariablement elle se traduit en écoles coûteuses pour celui qui ne connaît pas les détours de ce labyrinthe plein d'obscurités et de chausses-trappes.

Qu'on lise plutôt.

On compte en Portugal par *reis*, la plus petite monnaie du pays, qui équivaut à la cent-soixante-dixième partie de notre franc. Depuis 1851, sous le ministère de M. Fonte Pereira de Mello, le système décimal a été adopté, et l'on a institué une monnaie de cuivre d'une valeur de 5, 10, 20 et 40 reis; des pièces d'ar-

gent de 50, 100, 200 et 500 reis, et des pièces d'or, qui représentent 1,000, 2,000, 2,500 ou 5,000 reis. Enfin le papier émis par la Banque de Lisbonne vaut 18,000 reis, soit cent francs, ou quatre livres sterling.

Jusqu'à présent, rien n'est plus simple; l'on compte sur ses doigts, l'on traduit le franc en reis et tout devient facile. Malheureusement, le gouvernement, en établissant cette échelle monétaire — très-complète et parfaitement raisonnée d'ailleurs — n'a pas pu fixer, paraît-il, l'époque de la démonétisation des anciennes valeurs. Si bien qu'aujourd'hui, l'esprit s'égare jusqu'à se perdre au milieu des monnaies les plus diverses, des dénominations les plus étranges, des effigies les plus variées. Ainsi, l'on trouve à tout instant des anciennes pièces d'argent de 50 reis, ou *meio-testao ;* de 60 reis, ou *tres-vintems*; de 100 reis, ou *testao*; de 120 reis, ou *seis vintems;* de 240 reis, ou *doze vintems;* de 480 reis, ou *cruzado nuovo*. Ou bien, ce sont des pièces d'or qui, sous le nom de *dobrao* — 24,000 reis — se divisent, chaque fois avec une désignation nouvelle, en moitié, en quart, en sixième, ou qui, sous celui de *mœda do ouro* — 4,800 reis — se divisent à leur tour en moitié ou en quart. Le quart d'une mœda do ouro — 1,200 reis — s'appelle *quarthino*. Puis viennent à la file la *dobra* de 12,800 reis, la *meia dobra* de 6,400 reis, le huitième de dobra qui représente huit testoes, ou le quart de dobra qui en vaut seize. Il y a encore le *millereis* en or et le *millereis* en argent; le *cruzado nuovo* d'or, de 480 reis — comme le cruzado

nuovo d'argent — et le grand cruzado d'or, — il est devenu très-rare, — de 240,000 reis.

D'un autre côté, l'ancien papier que l'on retrouve sur la place équivaut à 20,000 reis, et la Banque de Lisbonne, liquidée en 1848, a mis en circulation, aux taux suivants, des billets dont le cours est toujours admis sur les marchés : 1,200, 2,400, 4,800, 19,200, 48,000 et 96,000 reis. Comme si l'on n'avait eu surtout en vue que la confusion des valeurs, tous les billets de la Banque liquidée, moins ceux de 96,000 reis, avaient été divisés en deux catégories qu'on s'était toutefois efforcé de rendre distinctes, en donnant à l'une la désignation de *cobre* (cuivre), à l'autre celle de *prata* (argent), le billet *cobre* subissant une dépréciation de 10 p. 0/0, c'est-à-dire, s'il a une valeur écrite de 2,400 reis, ne passant dans les transactions que pour 2,160 reis. Enfin, Oporto a une Banque très-solidement constituée qui émet elle aussi du papier.

La question des monnaies est déjà, ainsi qu'on le voit, passablement embrouillée par ses divisions et ses subdivisions répétées; cependant, grâce à l'usage qui a consacré les appellations les plus inattendues et les moins motivées, elle devient infiniment plus confuse, et bien fin est celui qui n'y trébucherait pas aussitôt après y avoir mis le pied. Ainsi, un million de reis s'appelle un *conto;* un *pinto* se dit de 480 reis, un *pataca* de 1,000 reis, un *pataco* de 40 reis, un *vintem* de 20 reis, un *cinco* de 5 reis, une *coroa* de 5,000 reis, une *peça* de 6,400 reis, etc., etc. Et puis il faut ajouter encore que la valeur de quelques-unes des monnaies

d'or et d'argent a été modifiée; par exemple, le dobrao de 24,000 reis a valu, jusqu'en 1832, 20,000 reis seulement, et le *cruzado veilho*, qui porte écrit sur une de ses faces 400 reis, passe comme le *cruzado nuovo* pour 480, et se vend chez les changeurs, au poids, jusqu'à 600 reis.

Néanmoins, il serait encore presque facile de s'y reconnaître si, allant dans un magasin, il vous était répondu tout simplement, à propos d'un objet que vous marchandez : « Ceci vaut 900 reis, ou cela en vaut 1,200 »; mais au lieu de parler ainsi, l'on vous dit : « Un cruzado nuovo, quatre testoes et un vintem », ou bien: « Deux cruzados nuovos, deux testoes et un pataco. » Vous avouerez qu'à moins d'être sorcier et de posséder le don divinatoire, il y a à tout propos, sur cette question fort intéressante à bien prendre, de quoi jeter sa langue aux chiens. Aussi qu'arrive-t-il? c'est que de guerre lasse, l'on finit souvent par donner au marchand son porte-monnaie, en lui faisant signe de se payer lui-même, à sa guise, à la couleur de sa loyauté; c'est plus vite fait et l'on n'en est ni plus ni moins trompé.

Il est vrai que cet état de choses n'est que transitoire. Certaines valeurs en papier sont brûlées, beaucoup des anciennes monnaies d'or et d'argent sont refondues à mesure qu'elles rentrent, par l'impôt, dans les coffres de l'Etat. D'un autre côté, lorsque, en 1807, la cour quitta la capitale pour se rendre au Brésil, escortée de 15,000 Portugais, elle emporta une masse considérable de numéraire qui a dû, pour la plus

sur le lot que vient de faire mon juif, je me demande si une partie de ce qui m'appartient n'est pas restée dans la poche de mon interlocuteur. Bah! qui ne risque rien n'a rien, dit-on, et, à tout hasard, je poursuis mon idée en faisant avec le pouce et l'index le geste de compter des pièces de monnaie, et j'appuie cette mimique d'un « encore » bien accentué. Le geste et le mot ont un plein succès. Le changeur, après m'avoir regardé de ses yeux grands d'étonnement, fouille dans son gousset crasseux et ajoute du coup 200 reis au petit tas. S'arrêter en aussi beau chemin eût été une folie; c'est pourquoi, me sentant sur la route du vrai et du juste, je remue de rechef le pouce et l'index, et le mot « encore » vient tomber sur la conscience de l'honnête changeur en lui faisant reconnaître à nouveau son péché mignon, qu'il prise, comme tout-à-l'heure, à 200 reis. J'étais sur le point de saluer et de m'en aller, quand une inspiration me conseille une troisième tentative. A merveille! qui l'eût osé croire! ô surprise! qui l'eût pensé! 200 reis s'en vont encore grossir le premier compte déjà deux fois augmenté! Seulement cette fois, le changeur, le juif, le corsaire, comme vous voudrez, dit avec dépit et colère, en français on ne peut plus intelligible : « C'est assez! » Je prends les pièces, je quitte le cambio médiocrement persuadé qu'il ne manque rien à mon lot de pièces d'argent pour que ma part soit irréprochablement exacte, et, à la réflexion je me dis que j'aurais dû essayer d'un quatrième « encore » et d'un quatrième geste. C'est à coup sûr 200 reis que j'ai perdu pour

avoir mis trop de précipitation à me déclarer satisfait.

J'aime à croire qu'il n'y a, parmi les changeurs de Lisbonne, que celui-là qui soit capable de semblables coquineries. Cependant, la vérité m'oblige de dire qu'un de nos compagnons de voyage a joué dans le même temps un rôle exactement pareil au mien, avec toutefois cette différence qu'il fit rendre gorge de 700 reis; moi je m'étais arrêté à 600. Après cela, le changeur de mon ami et le mien ne font peut-être qu'un.

Pour conclure sur cette question des monnaies portugaises, je dirai qu'il vaut mieux arriver là-bas avec des livres sterling qu'avec des napoléons. L'or anglais est reçu et changé à peu près pour sa valeur nominale, tandis que l'or français perd de deux à trois cents reis par chaque vingt francs. S'il s'agit de pièces de cinq francs, elles sont cotées à la Bourse de Lisbonne, et l'on doit consulter, avant d'opérer la mutation, le cours du jour qui indique le change; il flotte ordinairement entre 860 et 880 reis par pièce. D'un autre côté, le papier français aussi bien que le papier anglais, nos billets de banque tout comme les bank-notes, sont moins facilement accueillis que le métal. Enfin tous les changeurs ne sont certainement pas comme celui ou ceux de tout-à-l'heure, et il n'est pas dit que tous les voyageurs auront la main assez malheureuse pour aller se faire arracher quelques-unes de leurs plumes, précisément chez les honnêtes industriels dont les us et coutumes viennent d'être mises en pleine lumière de ce chapitre

CHAPITRE VIII.

BELÉM.

L'on peut s'en souvenir, au moment d'arriver à Lisbonne, notre steamer s'était arrêté pendant quelques instants devant la tour de Belém, et nous avions admiré les dentelles de pierre et de marbre dont ce monument est enveloppé ainsi qu'une femme d'Espagne dans les plis variés de sa mantille. Aussi, le premier jour que nous pûmes quitter les calçadas, le Passeio publico, la place Dom Pedro et le Chiado, c'est vers Belém que nos regards se tournèrent; bientôt une de ces fantastiques embarcations dont il a déjà été parlé, glissa sur l'azur du Tage, rapide et légère comme une mouette, et nous mit au pied de la fameuse *torre*, tout près du couvent dos Jeronymos, non loin du palais d'Ajuda, sur une plage de sable fin, doux et uni.

I.

A TORRE.

La tour de Belém a été fondée par le roi dom Juan II, surnommé le Grand, parce qu'au milieu des importants travaux qu'il lui fut donné d'accomplir, il sut prévoir et préparer les brillantes et glorieuses destinées du Portugal. Cette tour présente un massif carré dont les faces sont égales; elle s'élève par étages à une hauteur de cent pieds environ. Elle est solidement assise sur un terre-plein qui s'avance comme un môle dans le Tage, revêtu de murailles et percé par les cinq ou six embrâsures de la batterie casematée qu'il renferme. Ce terre-plein porte suspendues au-dessus du fleuve, accrochées à ses angles extérieurs — comme des nids d'hirondelles à la corniche d'un palais — des petites tourelles qui se retrouvent avec leurs caprices marmoréens aux angles du dernier étage de la tour même. L'intérieur de la batterie casematée est d'un aspect très-saisissant. La voûte est supportée par de beaux piliers tout chargés d'ornements exécutés par un ciseau délicat sur des dessins heureusement trouvés. Il y a là des fantaisies mauresques et bysantines d'un agencement très-original, et, à voir ces nervures dont les profils s'enchevêtrent, ces chapitaux fouillés et ciselés, ces piliers sur lesquels s'épatent les lignes surbaissées de la voûte, l'on se croi-

rait — si des canons n'étaient là sur leurs affuts, entourés d'un menaçant attirail de guerre — dans la chapelle souterraine d'un riche couvent.

Un balcon règne sur toute la face principale de la tour au premier étage. Ce balcon est d'un travail si souple et si élégant, les détails dont il abonde sont d'une si merveilleuse ténuité, qu'il faut avoir l'œil et les doigts dessus pour se bien convaincre qu'il est de marbre et non de fer forgé et tordu par un de ces artistes serruriers comme il y en a beaucoup à Lisbonne. Il semble que ce marbre a été plié, enroulé, contourné avec autant de facilité qu'on le ferait d'un morceau de métal rougi au feu, et l'on se demande comment de si surprenantes ciselures ont pu braver, sinon les boulets de la flotte de l'amiral Roussin, du moins l'influence rongeuse des années. Le fait est que la tour de Belém, dans tout l'épanouissement de son opulente toilette de guipure, n'a jamais été ni plus fraîche, ni plus pimpante. Du foudroyant événement de 1831, il ne reste, quant à elle, trace nulle part; l'on a fait avec soin la revue de la parure que venaient d'endommager gravement les boulets français, et, en la réparant partout où il était nécessaire, l'on s'est efforcé de la rendre et plus coquette, et plus belle.

Une galerie circulaire indique le second étage. Elle est à créneaux formés par des écussons portant tous une croix de Malte. Cet arrangement est d'un très-heureux effet. Sur le sommet de la tour fonctionne le télégraphe qui communique, d'un côté, avec celui que nous avons vu dans l'Arsenal de la Marine, de l'autre,

avec celui du fort S. Juliao, à l'entrée du fleuve. Dans la tour se trouvent des chambres construites dans le style du monument, et sous le terre-plein règnent des caveaux fangeux qui souvent ont servi de prison. A l'ouest, se rattachant à la tour, une batterie rasante est armée, prête à toute heure à faire feu de ses douze pièces.

J'ai remarqué dans les constructions monumentales, antérieures au tremblement de terre, le même détail se reproduisant un peu partout. Ainsi, dans les ruines du couvent des Carmes, dans la cathédrale, l'on est certain de rencontrer une sorte de corde suivant les contours de toutes les fenêtres ogivales, liant tous les motifs d'une clef de voûte ou ceux d'un chapiteau. A Belém, cette corde retient, fixées aux angles de la tour, les petites tourelles dont j'ai parlé, et de plus elle réunit fortement la tour au terre-plein. Cela est si vrai, qu'après avoir comme marié ensemble la tour et son annexe, la corde vient se nouer tout naturellement sur l'une des faces de l'édifice, et ses extrémités de marbre tombent négligemment le long de la muraille.

Il est probable que, dans les monuments religieux, cette corde veut rappeler celle dont les moines ceignent leurs reins, et qu'à Belém, sur ce fort qui semble aller à la rencontre des navigateurs, elle figure les amarres qui font au port la sécurité des marins.

Une inscription constate que c'est sous le ministère du duc de Terceira que la tour a été restaurée. Le duc habite près de là, dans une villa très-agréable, avec la charge de gouverneur de Belém. Le duc de Terceira est

le même qui, sous le nom de comte de Villastor, commandait dans les Açores les troupes demeurées fidèles au drapeau de dona Maria. Le noyau de ces troupes se composait du 5me caçadores. Les soldats de ce régiment, en se soulevant à la voix de leurs officiers contre le gourvernement détesté de dom Miguel, jurèrent de ne couper leur barbe que lorsque le trône de dona Maria serait relevé; le jour de leur entrée à Lisbonne, ces braves avaient tous la barbe leur couvrant une partie de la poitrine. En mémoire de la belle défense du comte de Villastor dans les Açores, dona Maria conféra à ce vaillant général le titre de duc de Terceira. C'est à Terceira que s'étaient réfugiés dona Maria, son gouvernement et sa petite armée.

II.

La restauration de la tour de Belém était commandée non-seulement par la question artistique qui voulait qu'on sauvât un spécimen aussi intéressant de l'architecture du XVIe siècle en Portugal, mais surtout par les souvenirs de grandeur, de prospérité et de gloire qui s'y rattachent. En effet, c'est là que le roi dom Manoel vint donner à Vasco de Gama ses dernières instructions, au moment où le hardi navigateur allait chercher, au travers de flots inconnus, la route encore ignorée des Grandes-Indes.

Limité sur le continent européen par l'Espagne, le

Portugal ne pouvait songer à s'étendre que du côté de la mer. C'est ce qu'avaient compris tous les princes de la maison d'Aviz, et, dès 1415, après la prise de Ceuta, l'un des fils de dom Juan I[er], l'infant dom Henri, entouré d'hommes instruits, passionné pour les progrès de la navigation, sachant autant de mathématiques que l'on en pouvait connaître à cette époque, cherchait tous les moyens d'étendre la science géographique. Il possédait des revenus considérables comme grand maître de l'Ordre du Christ, et il récompensait magnifiquement les navigateurs qui se dévouaient à l'exploration des côtes d'Afrique. Juan Gonzalez, Zarco et Tristan Van Texeira se risquèrent les premiers, en 1418, et une tempête leur fit découvrir l'île à laquelle ils donnèrent le nom de Puerto-Santo. Deux ans après, Barthélemy Ferestrello, qui devint plus tard le beau-père de Christophe Colomb, découvrit l'île de Madère. Des forêts immenses, impénétrables, couvraient le sol de la nouvelle conquête ; les navigateurs, bivouaquant sous les arbres, allumèrent du feu pour se chauffer ; le feu gagna les arbres, la forêt tout entière s'embrasa, et, pendant sept années, dit-on, ce colossal incendie servit de fanal aux vaisseaux qui passaient dans ces parages.

Ces découvertes faites au large n'empêchèrent pas le prince Henri de poursuivre la reconnaissance de la côte occidentale de l'Afrique. Toutefois un obstacle qui semblait insurmontable s'opposait à tous ses efforts. Le nom seul du cap Bojador, si près de nous cependant, glaçait de terreur les marins les plus intrépides,

car au revers de cette barrière, disaient-ils, le ciel et l'Océan sont de feu, et des monstres habitent la terre et les eaux. Personne n'osait se risquer de l'autre côté de cette côte redoutable, et ce n'est qu'en 1432 que Gil Eannez parvint à la doubler, s'avançant même à quarante lieues au-delà. La même année, Gonzalho-Velho Cabral abordait à Santa-Maria, la première des Açores aperçue par les Européens. Enfin, avant la mort de dom Henri, arrivée en 1464, les navigateurs portugais coupaient l'équateur, reconnaissaient successivement toutes les côtes de Guinée, et le commerce de l'or, de l'ivoire et des esclaves donnait une nouvelle impulsion aux découvertes, en répandant dans la nation le goût des voyages lointains.

Cependant dom Juan Ier, dom Duarte, dom Affonso V étaient morts, et le trône de Portugal était occupé par dom Juan II. Moins célèbre que cent autres rois, il n'en fut pas moins un monarque hors ligne. Succédant à un prince faible, il eut à rétablir par sa vigilance et son intelligente sévérité l'ordre troublé dans toutes les branches du gouvernement; la noblesse montra de l'humeur et conspira contre lui, à l'instigation d'un duc de Bragance, son parent, et d'un duc de Viseo, frère de la reine; il poignarda celui-ci et fit trancher la tête à celui-là. Libre alors d'entraves, il songea au bonheur de ses peuples, à leur grandeur, à leur prospérité; il encouragea les marins, excita et récompensa le courage de Souza, qui trouva le royaume de Congo, celui de Pierre de Covilham et d'Affonso Païra, s'engageant par ses ordres dans la mer Rouge et pé-

nétrant le premier jusqu'à la côte de Malabar, le second jusqu'en Abyssinie: il fit faire ensuite par Barthélemy Diaz, en 1486, la reconnaissance de la pointe orientale de l'Afrique.

Barthélemy Diaz, après avoir doublé la dangereuse extrémité sud du continent africain, avait couru pendant 60 lieues au large, jusqu'à l'île qu'il appela de la Cruz; là d'impétueux courants et des vents terribles vinrent l'assaillir et troubler son âme; il crut que la volonté divine s'opposait à ce qu'il continuât sa route; et, rebuté par ces obstacles imprévus, il revint dans son pays, où il ne tarda pas à se faire oublier, parce qu'il n'avait pas poussé ses découvertes jusqu'au point où il devait rencontrer la gloire. Barthélemy Diaz avait donné à la pointe de l'Afrique, qu'il n'avait su dépasser que d'une manière insignifiante, le nom de *Cabo-Tormentoso*. Juan II n'approuva pas cette désignation appliquée par un marin timide au promontoire qu'il s'était contenté d'entrevoir, et, persuadé que c'était par là que devait se trouver un jour la meilleure route des Indes, il lui imposa le nom de Bonne-Espérance, que l'univers adopta.

Dom Juan ordonna l'armement d'une flotte destinée à une exploration plus complète et qui devait à tout prix arriver aux Indes. L'entreprise était grande, pleine de périls et de dangers; il fallait pour la diriger un homme dont le courage fût sûr, l'intelligence active, et qui comprît l'importance d'une mission aussi fertile en difficultés que riche de promesses pour l'avenir. Dom Juan jeta les yeux sur Vasco de Gama et

résolut de lui confier les chances diverses de l'expédition. Mais pendant que l'on équipait les vaisseaux, le roi succomba à la maladie de langueur qui le consumait depuis longtemps.

Il eut pour successeur le frère de ce duc de Viseo, qu'il avait poignardé de sa main, et, par fortune, dom Manoel, environné et servi par des hommes prodigieux, fut lui-même digne d'occuper le trône : ce fut lui qui eut l'honneur d'exécuter ce que son prédécesseur n'avait que projeté, et, dans le mois de juillet 1497, Vasco de Gama, comte de Vidigueyra, mettait à la voile du port de Belém.

Gama, avec trois vaisseaux, montés par des équipages composés de malfaiteurs dont la perte eût été considérée comme un juste châtiment infligé par la puissance divine à leurs crimes, cingla vers le sud, laissant dans l'est ce que l'on connaissait des bords africains, et dans l'ouest les îles de Madère et celles des Canaries, où les Phéniciens et les Carthaginois ont autrefois entretenu des comptoirs.

Le Camoëns, qui célébra dans une admirable épopée les exploits de Gama, fait en ces termes, raconter, par son héros, le début de son périlleux voyage : « Nous voguions, dit-il au roi de Mélinde, vers ces mers inconnues qu'aucun navigateur n'avait encore sillonnées. De riantes îles en décorent l'entrée ; sur la gauche apparaissent les montagnes et les cités de l'ancien royaume d'Antée, sur la droite, les flots vont se confondre avec l'horizon, ou baigner peut-être un autre univers. »

Les vents favorables ne manquant point aux Portugais en cette occasion suprême, ils s'élancèrent vers la mer sans extrémités, et ils ne furent pas, dans leur aventureuse expédition, pris par les calmes, dont la brûlante inaction est plus à craindre que les tempêtes, et dont les régions intertropicales sont habituellement affligées aux approches de la ligne.

Au commencement de novembre, l'escadre arrivait dans une baie à laquelle les Portugais donnèrent le nom de Sainte-Hélène, la patronne du jour. Peu après, ils mettaient à la voile, et, bientôt ils doublaient le promontoire fameux qui, pour être le point culminant du voyage, n'en était cependant pas le terme. Après le cap de Bonne-Espérance vint celui des Aiguilles, et Gama se trouva rendu à l'endroit que Barthélemy Diaz n'avait pas osé franchir.

A l'aspect du nouvel Océan qui s'ouvre à la suite de la mer immense que les Portugais viennent de traverser, le chantre de Gama, qu'on sait avoir fait le même voyage, peint en traits imposants le magnifique épisode qu'on va lire. La nuit est silencieuse et sereine, les vaisseaux fendent paisiblement les ondes, des guerriers assis et veillant sur la proue, voient tout-à-coup un sombre nuage obscurcir le front des étoiles :

« La mer ténébreuse, raconte le poète, fit alors entendre un bruit semblable à celui des flots quand ils se brisent contre les rochers. Dieu puissant! s'écrie Gama, de quels malheurs sommes-nous menacés? Quel prodige effrayant m'offrent ce climat et ces flots? C'est

ici plus qu'une tempête. Il disait à peine : un spectre immense, informe, s'élève au-devant de la flotte. Son attitude est menaçante, son air farouche, son teint pâle, sa barbe épaisse entremêlée d'algues ; sa chevelure est chargée de coquillages et de graviers ; sous d'obscurs sourcils ses yeux roulent étincelants, et sa taille est celle d'un colosse. Il parle, sa voix formidable semble sortir des gouffres de Neptune. A son aspect terrible, à ses rauques accents, le front des guerriers se hérisse : un frisson d'horreur les saisit et les glace. « O peuple, crie-t-il, le plus audacieux des peuples ! Il n'est donc plus de barrières qui vous arrêtent, et vous osez pénétrer dans l'immensité de ces mers sacrées dont je suis le gardien, dans ces mystérieuses mers qu'une nef étrangère ne profana jamais, et dont l'entrée m'est interdite à moi-même ! Vous prétendez arracher à la nature des secrets que ni la science, ni le génie n'avaient encore pu lui ravir ! Eh bien ! mortels téméraires, apprenez les maux qui vous attendent sur ces plages orageuses et sur ces terres lointaines où vous allez porter vos fureurs. »

Le géant des mers, Adamastor, dit alors à Gama les fléaux que doit amener à sa chère patrie la découverte dont il s'énorgueillit déjà ; il lui raconte sa propre histoire, se reconnaît vaincu par le génie de l'Europe et disparaît.

Gama, au milieu de périls sans cesse renaissants, en lutte constante soit avec ses équipages mutinés, soit avec les éléments en furie, se montrait toujours, quoique lui-même fatigué et souffrant, au-dessus de toute

faiblesse, de tout découragement. Il tourna la proue de ses navires vers le Nord, longea les côtes si rudes de la Cafrerie et du Notal, et s'arrêta à Sofala, où ses hommes que le scorbut rongeait, purent enfin prendre quelque repos et trouver quelques soulagements. En mars, la flotte expéditionnaire continua son mouvement vers le Nord, en suivant la côte orientale de l'Afrique, et toucha à Mozambique; puis elle atteignit Monbaze, sans avoir perdu de vue la côte du Zanguebar, et parvint à Melinde, où le chef portugais noua quelques relations utiles et avantageuses.

Le roi des Mélindiens reçut les Portugais avec distinction et leur prodigua des fêtes. Toutefois, les délices de ces lieux ne pouvaient captiver Gama; une vaste mer lui restait à franchir; des vents propices l'invitaient au départ. Il prit là un pilote habile qui connaissait la route des Indes; il gouverna au Nord-Est, laissant derrière lui la côte d'Afrique, passa entre les Laquedives et les Maldives, et, le 20 mai, ébloui, transporté, ivre d'orgueil et de bonheur, il jeta l'ancre dans le port de Calicut. Il avait touché les Indes, sa mission était accomplie! Aussi, pressé de rapporter à son roi la nouvelle de ses succès, Gama, ayant repassé par les mêmes routes, était de retour à Lisbonne au mois de septembre 1499. Manoel, du haut de la Pena de Cintra, consultait chaque jour l'horizon, afin d'être le premier à signaler le retour de l'aventureuse expédition. Il reçut Vasco de Gama avec joie, le combla de titres, d'honneurs et de richesses, et voulut le garder à sa cour.

Mais le héros de Camoëns reprit bientôt la route qu'il avait frayée. Cette fois, il était à la tête d'une flotte de dix vaisseaux, soutenue de deux autres flottes également de dix vaisseaux chacune. Il s'agissait de venger les Portugais massacrés à Calicut, dans l'établissement qu'Alonzo de Cabral y avait fondé. Maître d'aussi grands moyens d'intimidation, il fit payer cher aux Indiens le désastre de ses compatriotes; puis, une fois le châtiment infligé et les coupables punis, après s'être fait redouter au loin, il revint à ses habitudes accoutumées de douceur et se fit des alliés de tous ceux qui manifestèrent l'intention d'entretenir de bons et loyaux rapports avec le pavillon portugais. Lorsque deux ans après il revint dans son pays, il ramenait treize vaisseaux chargés de richesses.

Gama retourna une troisième fois dans l'Inde. C'est en 1524, sous le règne de dom Juan III, qu'il partit avec le titre de vice-roi, pour rétablir les affaires des établissements portugais, compromises pendant l'administration de dom Duarte de Ménezès. Le noble vieillard déploya la plus grande fermeté, et, par la sagesse de ses mesures, il s'attira la confiance et l'admiration des Indiens et de ses compatriotes. Il mourut à la fin de la même année, à Cochin, laissant, après avoir doté son pays de tout un continent, son nom attaché à l'époque la plus saillante et la plus heureuse de l'histoire du Portugal.

Cependant malgré la jalousie tracassière des Mahométans, jusqu'alors possesseurs exclusifs du commerce des Indes, les Portugais avaient fini par s'établir so-

lidement dans ce pays lointain ; chaque jour leur domination allait s'effermissant davantage, et à la mort de Gama, les choses étaient presque sur le pied où les avaient laissées, en 1515, Affonso Albuquerque.

En 1506, François d'Almeida avait fondé un grand nombre de comptoirs et pris possession de l'île de Ceylan. Pendant les cinq années qu'il exerça le pouvoir dans les Indes, Albuquerque, après avoir élevé partout des forteresses pour protéger les établissements de ses compatriotes, avait entrepris et accompli l'importante conquête de la ville de Malacca, rendez-vous général de tous les vaisseaux du Japon, de la Chine, des Moluques, des Philippines, du Bengale, de la Perse, de l'Arabie, et de toutes les côtes connues de l'Afrique. L'effroi qu'excita cette conquête eut pour résultat de déterminer sur-le-champ les princes les plus puissants de la presqu'île occidentale de l'Inde à rechercher l'alliance des Portugais et à devenir tributaires de la cour de Lisbonne. Bientôt Albuquerque se rendit maître des Moluques, et il termina le cours de ses travaux glorieux par la prise d'Hormouz, le plus riche et le plus important marché du golfe Persique. Il crut en assurer à jamais la possession à sa patrie par l'érection d'une redoutable forteresse.

En 1525, la domination portugaise s'étendait déjà du golfe Persique à la mer des Indes. Presque tous les ports et toutes les îles des côtes de la Perse et des Indes, étaient tombés successivement au pouvoir des Portugais ; ils occupaient toute la côte de Malabar jusqu'au cap Comorin ; ils possédaient des

comptoirs sur le littoral de Coromandel et dans la baie du Bengale; l'île de Ceylan leur payait un tribut; enfin, ils avaient des factoreries jusque dans la Chine, et les ports du Japon, dont une tempête leur avait fortuitement montré le chemin, s'ouvraient à leurs vaisseaux nombreux. Leur puissance était arrivée à cet état de splendeur et de prospérité, vers 1542, que, pendant les soixante années qui suivirent, ils fixèrent seuls le cours des marchandises d'Europe et d'Asie. Aucun vaisseau étranger ne pouvait prendre de chargement dans les ports indiens que lorsque tous les vaisseaux portugais étaient frétés, et même aucun navire n'osait se hasarder dans les eaux de ces parages sans être muni d'une autorisation du gouvernement de Lisbonne; le commerce de certaines marchandises — du poivre, de l'acier, du fer, du plomb, de la canelle et du gingembre — étaient en tout cas réservé aux bâtiments portant le pavillon de dom Juan III ou de dom Sébastien.

De Goa, centre de leur domination depuis Albuquerque, les vice-rois des Indes dictaient à tous les peuples leurs volontés et leurs arrêts. Il n'y avait ni trêve, ni traité, ni paix à espérer pour le prince qui ne se reconnaissait pas avant tout vassal du roi de Portugal, et qui, pour preuve de sa soumission, ne laissait pas élever et occuper au milieu de sa capitale une puissante citadelle. La terreur qu'inspirait le nom des vainqueurs s'était répandue de tous côtés, jusque chez les peuples qui ne relevaient pas de leur domination. Cependant — ainsi que dans toutes les guerres de con-

quêtes — en bombardant sans miséricorde les villes les plus florissantes, en brûlant les vaisseaux de leurs ennemis jusque dans leurs propres ports, en soulevant les princes tributaires contre leurs souverains, en cherchant à entretenir ainsi la discorde et la désunion pour les faire servir à l'accroissement de leur prospérité et à l'avancement de leur fortune, ils se laissèrent parfois entraîner au-delà du but, et souvent même ils commirent des violences aussi inutiles que révoltantes. Cela est fâcheux sans doute à constater, mais nul ne saura empêcher que les pays conquis ne soient toujours menés durement par leurs vainqueurs; dans ces circonstances difficiles, le cri de *Vœ victis!* étouffe ordinairement les sentiments généreux au moment de se produire.

Cependant des princes faibles, sans autorité et sans énergie, succédèrent à Manoel; les vice-rois montrèrent plus de cupidité que de grandeur d'âme; dom Sébastien, poussé par de fatals conseils, périt misérablement en Afrique, entraînant son pays dans un désastre sans remède; les rois espagnols devenus maîtres du Portugal, négligèrent comme à dessein les établissements asiatiques; le vol, le pillage et l'insubordination prirent bientôt le dessus; plusieurs gouverneurs se déclarèrent indépendants; ceux-ci se vendirent aux princes indigènes, ceux-là s'adonnèrent ouvertement à la piraterie; des rivaux hardis, persévérants, riches, nombreux, bien commandés, bien soutenus, apparurent, armés de toutes pièces, et la puissance portugaise s'ébranla sur ses vastes fondements, pencha

vers sa ruine, toucha à sa dernière heure, s'écroula pour ne se relever jamais.

En 1621, les Moluques étaient déjà tombées aux mains des Hollandais. En 1633 au Japon et sur les côtes de Malabar, en 1641 à Malacca, en 1658 dans l'île de Ceylan, deux ans plus tard dans les Celèbes, dans tous ces lieux où les Portugais avaient des comptoirs, des points fortifiés, des territoires, des gouvernements, des provinces, ils furent attaqués et chassés par les soldats d'Henri-Frédéric, de Guillaume II et de Jean de Witt.

Mais de nouveaux compétiteurs plus hardis, plus persévérants, plus puissants encore, devaient se présenter et achever la ruine de l'édifice portugais.

Dès 1600, les Anglais étaient venus, sans bruit, prendre pied à Java, à Ambouïna et à Benda, pour y fonder des établissements qu'ils avaient eu soin d'abriter contre les éventualités des coups de main, par de puissantes fortifications. Au bout de quelques années, les relations de ces nouveaux venus étaient partout bien assises; ils possédaient même, sur les côtes de Malabar et de Coromandel, de bons et florissants comptoirs, et, bientôt, ils prêtaient charitablement à Chah-Abbas Ier et aux Persans l'appui de leurs canons, de leurs soldats, de leurs vaisseaux, et leur expérience des guerres à l'européenne, pour frapper les Portugais d'un coup plus sérieux, en les expulsant d'Hormouz, le centre des fructueuses pêcheries de perles.

Les Anglais ne devaient pas borner à ces seuls résul-

tats leurs projets sur l'Hindoustan. Ils engagent de nouvelles affaires, ils se lancent dans de gigantesques travaux, ils profitent avec l'habileté patiente qui leur est propre, des dissensions qu'ils ont allumées entre les nombreux princes de l'Inde; ils suscitent des guerres, soutiennent des prétendants, excitent des révoltes, entretiennent des rivalités et affaiblissent ainsi rapidement les ressorts de l'Etat. Les Portugais sont repoussés, les Hollandais vaincus, les Danois entravés, les Français attaqués; des luttes heureuses, entreprises au bon moment contre Haïder-Ali et Tippou-Saïb, contre les Mahrattes, les Seikhs, contre tous les indigènes enfin, leur livrent bientôt des contrées immenses, des richesses incalculables. Ils ont l'œil à tout, l'oreille à tout, et leur main est prête à s'étendre sur tout. Ils prévoient, ils surveillent, ils attendent, ils guettent, et lorsque l'heure a sonné, ils se lèvent, bondissent et tombent, comme sur une proie certaine, sur les provinces qu'ils convoitent et qu'ils réunissent du coup à leur prodigieux empire.

C'est ainsi qu'après ne s'être arrêtés à aucun obstacle, après avoir vaincu les fils des Ghourides et des Gengiskhanides, les Afghans et les Patans, les soubabs et les nababs mongols, les radjahs, les Mahrattes et les Seikhs, les Portugais et les Danois, les Hollandais et quelquefois aussi les Français, — les Anglais possèdent aujourd'hui les sept huitièmes de l'Hindoustan, ce pays des plus fantastiques merveilles, des plus étourdissantes surprises. Leur domination s'étend, à titre de possession immédiate ou seulement médiate sur toute

l'Inde cis-gangétique et sur plusieurs territoires de l'Inde trans-gangétique, et ils jettent, en attendant mieux et plus, un long regard d'envieuse espérance sur Pondichéry, Karikal, Yanoon, Chandernagor et Mahé, qui relèvent de l'Empire français, et sur la petite vice-royauté de Goa, la seule des conquêtes d'Affonso Albuquerque, qui ait été sauvée du naufrage de la puissance portugaise dans le pays enchanté d'Aureng-Zeïb, et de Témud-Jin-Gengis-Khan.

III.

SANTA-MARIA DE BELÉM E CONVENTO DE S. JERONYMO.

Au pied des Pyramides de Memphis, l'œil a bien vite mesuré les prodigieuses proportions de ces colosses de pierre; la pensée s'ouvre ensuite un chemin dans ces immenses hypogées, contemporaines des Pasteurs, et les peuple aisément des ombres des Pharaons morts depuis six mille ans. Le philosophe ne va pas au-delà, et ranima-t-il les générations néeset disparues depuis que ces monuments dressent leur tête au-dessus de l'horizon embrasé de l'Egypte, il n'arrivera jamais à faire sortir de ses reflexions à travers les âges, les harmonies sublimes qui l'inondent en mettant le pied sur le parvis de Saint-Pierre de Rome, en pénétrant sous la voûte de l'Eglise de Santa-Maria de Belém. Pour élever les Pyramides, pour remuer, tailler, entasser cette masse de pierres — si considérable vraiment,

qu'elle suffirait, prétend-on, à la construction d'un mur haut de dix palmes, épais de six, faisant le tour d'un pays grand comme l'Espagne — qu'a-t-il fallu? Une autorité implacable, un orgueil démesuré, et des centaines de milliers d'esclaves et de brutes menées au fouet, et mourant à la peine. Au contraire, pour aligner les assises du temple de la cité Eternelle, pour ciseler les parois de Santa-Maria, le génie, c'est-à-dire une émanation directe de Dieu, a du venir préparer, commencer, achever d'aussi merveilleux travaux. En Egypte, je ne vois qu'un effort inouï de bras mis en mouvement sous une pression matérielle, cruellement brutale, et mon cœur reste froid; à Rome ou à Belém, l'homme religieux se prosterne en se laissant aller au courant d'un enthousiasme qui le ravit jusqu'aux portes d'or du ciel, le poëte rêve avec délices, l'artiste contemple avec transport, le sceptique ébranlé sent la foi prendre, au moins pour un instant, le dessus dans son cœur dévasté : les arts — ces cordes de la lyre divine — font entendre à chacun le langage qu'il sait comprendre, et, sous les coups redoublés d'une émotion étrange, saisis de respect et d'admiration, tous nous courbons la tête lorsque nous nous trouvons en présence d'une de ces splendides manifestations de l'esprit de Dieu.

Lorsque Vasco de Gama partit pour la conquête de la route des Indes, le roi Manoel vint l'accompagner à Belém. Avant de monter sur son vaisseau, Gama, agenouillé dans le temple modeste élevé en cet endroit par l'infant dom Henri, fils de Juan Ier,

demanda à la Vierge Marie de le protéger dans sa dangereuse entreprise. Il se dirigea ensuite vers sa flotte, accompagné de paisibles cénobites dont les pieux cantiques s'élevaient jusqu'aux cieux, et au milieu d'une foule désolée, car ce départ semblait à presque tous devoir être sans retour. Manoel, qui avait préparé avec soin cette vaste expédition, était ému lui aussi; avant de se séparer du hardi navigateur, il fit vœu de fonder à la place occupée par l'église et l'ermitage de dom Henri, un monastère splendide et une basilique magnifique, la plus belle qui eût jamais été construite en Portugal, à la gloire de la Reine du ciel. Gama revint après deux années de travaux et de dangers, et l'église et le couvent furent immédiatement commencés sur un plan d'une richesse et d'une grandeur dignes du motif et du but.

Santa-Maria n'a pas de façade principale; l'on y pénètre par un porche qui dessert en même temps la Casa Pia établie dans les bâtiments de l'ancien couvent dos Jeronymos. Des deux façades latérales, l'une n'est visible que du cloître du couvent, l'autre — aussi bien que l'abside — donne sur la voie publique, sur le quai, et l'on peut dès lors en admirer tout à l'aise les proportions heureuses, les combinaisons savantes, les détails féeriques. Il est vrai qu'avec l'examen arrivent promptement les regrets causés par la vue des restaurations lourdes et maladroites dont ce monument a été l'objet, de la part d'architectes ignorants. Mais, après tout, il n'y a pas si longtemps que le sentiment artistique s'éclairant et s'épu-

rant, l'on ne mutile plus chez nous-mêmes les œuvres que l'on prétend restaurer, et, à Paris, il ne serait pas difficile vraiment de citer vingt monuments célèbres sur lesquels des artistes ont laissé la désolante empreinte de leur médiocrité et de leur mauvais goût. L'on peut s'affliger sans doute que l'église de Belém n'ait pas été mieux traitée que Notre-Dame de Paris il y a un demi-siècle; mais ne nous montrons pas plus difficiles sur les bords du Tage que sur les rives de la Seine, et gardons-nous, de peur d'être injustes, de crier haro sur les Portugais parce qu'il s'est trouvé parmi eux un artiste presqu'aussi barbare que ce Français défigurant, sous prétexte de la rajeunir, la majestueuse basilique de la capitale de la France.

Quoiqu'il en soit et quoiqu'on ait pu faire, l'extérieur de Santa-Maria, avec son mélange de gothique treizième siècle et de renaissance, avec son ornementation toute resplendissante de souvenirs de l'époque sarrazine et de velléités bysantines, avec ses lignes mâles et la couleur dorée de son revêtement de marbre, offre un ensemble admirable qui saisit l'imagination aussi bien que le cœur, qui satisfait la pensée artistique aussi bien que l'inspiration religieuse.

Quant à l'intérieur, c'est bien mieux encore, et l'on reste confondu devant tant de hardiesse, tant d'audace dans les proportions générales, tant de ressources, tant d'esprit d'invention dans ces millions de détails multipliés à l'infini, mais ne se reproduisant nulle part.

Du portail aux degrés du chœur l'on mesure 250 pieds; le transept a 200 pieds de développement; la

nef compte 105 pieds de largeur, et du pavé à la voûte — quatre piliers suffisent à la soutenir — il n'y en a pas moins de 125. Les piliers sont merveilleux de légèreté et de sveltesse; l'on a pris plaisir à les couvrir de broderies dont l'œil ne saurait suivre les contours variés ; ils s'élancent avec une audace surprenante, et, depuis trois siècles et demi, ils semblent se faire un jeu de la charge énorme qu'ils supportent. La voûte est incroyable de ciselures fines, souples, capricieuses autant que celles dont la verve lancée à toutes allures de Cellini enrichissait les aiguières fameuses destinées à François Ier. Il y a, courant du haut en bas des piliers, en long et en large de la voûte, glissant, serpentant, ruisselant sur toute la surface des parois de cette basilique, des motifs d'ornementation — dont le nombre n'a pour sûr jamais été calculé — qui se combinent, s'enlacent, se confondent, se brouillent, s'éclaircissent avec une adresse et une fécondité inouïe. L'on n'a jamais été plus loin en abondance d'idées, en richesse, en magie d'exécution. Ce sont les méandres inventés par les artistes de l'Asie, mais relevés par la grâce et l'élégance des grands ornemanistes italiens du XVIe siècle. Les regards éblouis finissent par s'y perdre, l'esprit reste en suspens, toutes les prévisions sont dépassées, et l'enthousiasme atteint sans peine les proportions les plus inattendues.

Et les deux grands buffets d'orgues, avec leurs anges-caryatides, avec leurs couronnements, leurs corniches, leurs chapitaux, leurs pilastres, leurs panneaux, leurs volets, leurs soubassements si bien

taillés à jour, si bien découpés, si bien dorés, ne les prendrait-on pas pour quelques pièces immenses d'une orfévrerie colossale? Et les stalles de la tribune de ces orgues richissimes ne sont-elles pas, elles aussi, assez bien partagées en feuillages, en festons, en rinceaux, en volutes, en figurines, en rosaces, en ornements délicats? Quelle imagination avaient donc ces hommes qui faisaient, en toute occasion, jaillir de leur cerveau ou de leur cœur tant de pensées nouvelles, qu'une main toujours habile traduisait ensuite avec bonheur!

Et les chaires de l'entrée du chœur, quel beau lo leur a réservé l'esprit inventif de ces inépuisables sculpteurs dont les noms sont perdus! Ici l'ornement se détache du fond menu comme un fil; là il se rassemble, se reploie, se renoue comme pour prendre des forces qui lui permettront de se diviser dans un instant, plus vivace, plus emperlé, plus fleuri, plus peuplé de petits anges qui se glissent, sans les briser jamais, au milieu de toutes ces mailles de marbre.

Ces choses si belles et si parfaites causent une vive impression, lorsque l'on va de l'une à l'autre; cependant l'aspect général émeut d'une façon bien plus absolue, car vous sentez alors vos instincts poétiques ou religieux se réveiller, s'exalter et vous dominer tout entier. La porte principale d'entrée est au pied de la nef, sous la voûte surbaissée de la tribune des orgues; s'étendant sur une sorte de vestibule obscur grand ouvert sur l'église, cette voûte encadre de ses contours ascétiques l'ensemble lumineux de l'intérieur

de la basilique. C'est là qu'il faut se placer pour voir Santa-Maria. Il n'y a pas, comme dans certaines cathédrales de France, de demi-jour triste et maladif; le soleil y pénètre au contraire abondant et à pleines fenêtres, mais adouci et vaporeusement empreigné des tons variés des vitraux. J'aime mieux dans les temples la clarté nette et franche que l'ombre sourde, indécise et froide; dans la condition première, l'âme, qui se ressent si bien des influences extérieures, s'élève et espère; dans la seconde, elle s'affaisse et se laisse entraîner par la terreur des fantômes de la désolation. Dans Santa-Maria une gaîté suave et limpide, si je puis parler ainsi, rayonne partout; il serait difficile d'y prier sans éprouver un bien-être réel, sans y puiser l'énergie qui fait la force en présence des dangers prochains. Je ne sais rien d'aussi beau que Santa-Maria considéré aux différents points de vue de l'ordre moral ou physique; plus on y reste, plus on pénètre dans l'examen de l'ensemble ou des détails de ce majestueux édifice, et plus les élans d'enthousiasme dont j'ai déjà parlé deviennent vifs, impérieux, irrésistibles.

Dans le chœur sont placées plusieurs tombes royales. D'un côté, se trouvent celles de dom Manoel et de sa femme Maria Fernanda, la Catholique; de l'autre, celles de dom Juan III et de Catherine-Philippe de Castille, qui partagea le trône avec lui. Ces quatre tombeaux sont exactement semblables: des sarcophages de marbre reposent sur des éléphants qui sont là pour rappeler l'Asie dont ces puissants conquirent de leur vivant

tout le littoral, depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusque vers les confins de la Chine.

L'on montre auprès du chœur une statue de St-Jérôme, en porcelaine, d'une belle exécution et que le roi Manoel reçut en don du pape Jules II.

Derrière le maître-autel se trouve un grand tabernacle ou *Saclaria*, en argent, tout chargé de myriades de petites figures faites au repoussé et reprises au burin avec une adresse remarquable. Ce n'est pas la portion la moins curieuse et la moins intéressante de cette admirable église, et, quoiqu'il y ait en général de la lourdeur dans les figures et dans les ornements, c'est encore là une merveille de richesse et d'exécution. Ce bijou, haut de neuf ou dix pieds, a été donné par le roi dom Pedro II à Santa-Maria, pour être placé au-dessus du corps de son père Affonso VI.

La sacristie est de la même époque et des mêmes artistes que l'Église. C'est une très-vaste salle carrée; dont la voûte basse et plate est supportée par un seul pilier qui ne le cède en rien, pour l'ornementation, à ceux de l'intérieur de la basilique. Cette sacristie a une physionomie un peu étrange, un caractère un peu sombre, un peu âpre même; toutefois le sentiment religieux s'y trouve profondément écrit partout; elle est parfaitement digne d'appartenir au temple dont je viens de raconter les splendeurs. Quelques tableaux dont les sujets sont puisés dans l'histoire de Vasco de Gama, et dont quelques-uns, peints dans le genre de certaines toiles flamandes, ne sont pas sans mérite, garnissent les murs de la sacristie.

Les Anglais, qui sont toujours en quête partout où il y a quelque bonne récolte à faire, ont pris des estampages d'une grande partie des motifs de l'ornementation de Santa-Maria.

Dans l'année qui suivit le tremblement de terre, la voûte principale de la tribune des orgues s'écroula; elle fut reconstruite dans le style du monument, mais sur une donnée beaucoup plus simple que les petites voûtes qui sont auprès.

Les travaux commencés par Manoel furent suspendus à la mort de ce grand monarque, et Juan III, son successeur, sur les instances de sa femme, reprit la construction inachevée de Santa-Maria. Malheureusement, les artistes de Manoel étaient morts eux aussi, et des hommes qui n'avaient nulle conscience de leur tâche, construisirent le chœur, dont le style grec — avec ses moulures rigides et ses profils austères — produit la plus fâcheuse disparate. Ce n'est pas que je sois le moins du monde disposé à jeter la pierre aux grands architectes d'Athènes, mais leur art fait ici la mine la plus chagrine et la plus déplacée. Le vieux temple de Pœstum se faufilant au milieu de ce monument si riche de fantaisies et de caprices, les pilastres doriques — qui ne vont que par compas et par mesures — heurtant les styles sarrasino-bysantins et gothico-renaissance dans l'épanouissement de leurs plus libres allures, voilà des prétentions qui seront bel et bien bafouées par tous ceux qui comprennent un peu des choses artistiques.

Toutefois, aujourd'hui que le gouvernement portu-

gais est parfaitement éclairé sur la valeur de Santa-Maria, il songe sérieusement, paraît-il, à en faire reprendre la construction au point où l'avait laissée la mort du royal fondateur. Le chœur sera abattu; la balustrade de la tribune des orgues sera mise à terre; les chaires adossées aux deux derniers piliers auront un sort pareil; les restaurations déjà faites seront revues avec soin. Des projets en ce sens sont à l'étude, et l'on peut espérer qu'un jour l'on verra Santa-Maria de Belém telle que l'auraient achevée eux-mêmes les grands artistes qui avaient si magnifiquement compris la pensée du roi dom Manoel.

IV.

Après avoir quitté l'église de Santa-Maria, nos guides nous firent monter, pour arriver à la tribune des orgues, un escalier monumental dont les voussures sont décorées de peintures exécutées à la fresque. Il n'y a pas lieu de féliciter l'artiste auteur de ces peintures, sur la pureté de son goût, la fidélité de son dessin et le charme de sa couleur. Je n'ai rien à dire de la tribune des orgues; tout-à-l'heure les sculptures des buffets et des stalles ont reçu un juste et complet tribut d'admiration. Mais il faut s'arrêter dans la salle chapitrale qui la précède; elle est remarquable par son plafond en bois et à caissons d'un beau et riche travail; elle est intéressante surtout par les portraits qui s'y trouvent réunis. Ce sont ceux des représentants

de la monarchie portugaise, depuis le comte Henri jusqu'à dona Maria Segunda.

Ils sont tous là ces rois et ces reines, rangés par ordre chronologique; en allant du premier au second, du second au troisième et ainsi de suite, jusqu'au dernier— les rois espagnols et dom Miguel ne figurent pas toutefois dans ce musée de souverains — l'on peut suivre toutes les phases de gloire et de revers, de grandeur et d'abaissement qui constituent l'histoire du Portugal.

Le premier portrait est naturellement celui du comte Henri, sur l'origine duquel l'on a si longtemps disputé. La Chronique des rois de Portugal, dressée par Galvao et suivie par Camoëns, le fait naître d'un roi de Hongrie qu'elle ne nomme point, mais que certains savants ont cru être Etienne Ier. D'autres ont prétendu qu'il était de la maison de Lorraine; d'autres enfin le font neveu de Godefroy, le conquérant de Jérusalem. Toutes ces opinions ont été détruites par un manuscrit du XIIe siècle, trouvé dans l'abbaye de Fleury et imprimé à Francfort par le savant Pierre Pithou. C'est d'après ce manuscrit que Théodore Godefroy publia, en 1624, son traité de l'origine des rois de Portugal, où il prouve que ces princes descendent en ligne directe de l'auguste maison de France. Robert-le-Saint, fils de Hugues Capet, eut deux fils, Henri Ier, roi de France, et Robert, duc de Bourgogne. De Henri descendent les rois de notre pays, et de Robert, les rois de Portugal. Le comte Henri, arrière petit-fils de Robert-le-Saint, était passé en Espagne avec quelques chevaliers français attirés, comme lui, par la réputation

du Cid. Il y fit des prodiges de valeur contre les Almoravides, et reçut pour récompense, en 1072, le gouvernement du Porto et la main de la princesse Tareja, fille d'Alfonso VI, roi de Castille. Après vingt-deux ans d'union, il eut un fils. Cette naissance inespérée causa tant de joie au vieux roi Alfonso, que ce monarque donna à son gendre, en toute souveraineté, le Porto et ses dépendances. Henri, après avoir triomphé des Maures dans vingt batailles, après avoir réuni à ses domaines une partie du territoire des vaincus et fait aussi quelques conquêtes sur les peuples de la Galice et du royaume de Léon, mourut en 1112, laissant la tutelle de son fils, âgé de trois ans, à dona Tareja.

Le fils du comte français c'est ce vaillant Affonso Henriques qui gagna la bataille d'Ourique, se fit proclamer roi par ses soldats d'abord, par les Cortès réunies à Lamégo ensuite, et qui s'empara de Lisbonne, des terres transtaganes, de l'Estramadure entière, d'Obidos, de Torrès-Vedras, d'Alemquer, d'Elvas, de Moura, de Serpa, d'Alcacer, d'Evora, de Sezimbra, de Palmella, de Badajoz et de bien d'autres villes encore. Les commencements d'un règne si bien rempli avaient été difficiles. Tareja, régente, ne voulut pas céder le gouvernement à Affonso, lorsque celui-ci, âgé de dix-huit ans, réclama l'exercice de ses droits. Il y eut deux partis, l'un pour, l'autre contre Affonso; on en vint aux mains et le fils du comte Henri, vainqueur à Saint-Mamède, s'empara définitivement du pouvoir. Sa mère, enfermée dans le château de Lanholo, envoya implorer le secours du roi de Castille; celui-ci accou-

rut aussitôt, et Affonso, après avoir remporté une nouvelle victoire à Valdovez, ne put cependant empêcher son adversaire de venir l'assiéger dans Guimaraëns. Quoi qu'il en soit, la paix fut conclue, et le roi de Portugal, en pleine jouissance de son autorité, continua les travaux de son père et poursuivit à outrance la guerre de conquête entreprise contre les Maures. Dans ce temps là, les luttes étaient terribles; lorsqu'une cité cédait sous les efforts d'un dernier assaut, le carnage était aussi grand que la colère des vainqueurs, affreux et prolongé autant que le désespoir des vaincus. Sur la fin de son règne, Affonso fut moins heureux; il eut maille à partir avec les Espagnols, et, dans un combat, il fut fait prisonnier. Pour prix de sa liberté il dut faire le sacrifice de tout ce qu'il possédait dans la Galice et dans le royaume de Léon. Il avait alors soixante-quinze ans.

Trois jours après les funérailles d'Affonso, dom Sancho fut proclamé roi et couronné. Les soins qu'il donna à l'agriculture et l'envoi de colonies dans les lieux ravagés par la guerre et la peste, lui valurent le surnom de *Poplador*. Il prit sur les Maures la ville de Sylves, en Algarve. Il fut aidé dans cette conquête par des croisés du Nord, qui s'étaient embarqués pour la Syrie et allaient au secours de Lusignan, roi de Jérusalem, tout comme son père l'avait été lors du siége de Lisbonne.

Affonso II inaugura son règne en assistant, avec les autres princes chrétiens de l'Espagne, à la fameuse bataille de Las Navas de Tolosa, gagnée en 1212 sur

les Almohades. A la suite de contestations avec le clergé de son royaume, dans lesquelles le pape Honorius III se déclara contre lui, il fut excommunié ; il répondit aux arrêts de la cour de Rome par des victoires nouvelles remportées sur les ennemis du nom chrétien, et finit par reprendre, sur les infidèles, la ville d'Alcacer do Sal, après une bataille sanglante livrée sous les murs mêmes de la ville.

Dom Sancho II vint ensuite ; il avait vingt ans lorsqu'il parvint à la couronne. Il se réconcilia avec le clergé et combattit, avec des chances diverses, les Maures des Algarves. Malheureusement il se laissa aller à toutes les inspirations de sa folle passion pour dona Mencia de Haro, qu'il avait épousée, et dont la fatale influence lui aliéna promptement l'affection de ses sujets. Son royaume fut mis en interdit par le pape Honorius IV ; une révolution éclata, et il courut se réfugier à Tolède, auprès du roi de Castille, pendant que son frère, avec le titre de régent, administrait le royaume.

Affonso III prit possession du trône en 1248, à la mort de dom Sancho. Il acheva l'exécution des projets d'agrandissement formés par ses prédécesseurs, s'empara définitivement des Algarves et donna au Portugal les limites qu'il ne franchit jamais depuis. Doué d'une rare énergie, Affonso eut à lutter, lui aussi, contre le clergé; mais il parvint à en réprimer les excès et il mourut en 1279, laissant le trône à son fils Diniz.

Voici un trait d'inébranlable fidélité qui appartient à cette époque de l'histoire du Portugal et dont la

place peut très-bien se trouver ici. Elle a un cachet de simplicité dramatique qui peint fortement les mœurs encore primitives de ce temps-là.

Martin Freitas commandait dans Coïmbre et tenait la campagne au nom des intérêts de Sancho II, retiré à Tolède ; bloqué dans Coïmbre, il supporta avec un courage opiniâtre toutes les privations inséparables d'un long siége. Sancho meurt ; Affonso s'empresse d'en avertir l'héroïque Martin ; celui-ci craint une surprise, demande et obtient une suspension d'armes, afin d'aller à Tolède s'assurer par lui-même de la vérité de la triste nouvelle. Là il se fait ouvrir le tombeau du roi, lui remet dans les mains les clefs de Coïmbre et lui adresse ces paroles : « Sire, tant que vous avez » vécu, j'ai essuyé mille dangers, souffert la soif et la » faim, mangé du cuir et bu de l'eau croupie, pour » soutenir vos droits et vous prouver ma fidélité. A » présent que vous êtes mort, je remets entre vos » mains les clefs de la ville dont vous m'aviez confié » la garde. Je dirai aux habitants de Coïmbre que vous » ne vivez plus et que nous pouvons obéir à votre » frère, sans manquer à nos devoirs envers vous. » Il faudrait plaindre celui qui ne serait pas touché de la naïve énergie de ce discours.

Après dom Diniz, qui abolit les Templiers et créa l'Ordre du Christ, c'est Affonso IV, dit le *Bravo*. Il gagna sur l'empereur du Maroc, Al-Bohacem, descendu en Espagne avec une armée formidable, la célèbre bataille de Tarifa, dans laquelle deux cent mille infidèles trouvèrent la mort. Il est vrai que ce sont les

historiens péninsulaires qui accusent ce chiffre fabuleux. Dom Affonso IV fut un souverain dur envers son peuple et cruel pour les siens. Rien ne prouve mieux cette rigueur extrême que la fin tragique d'Inez de Castro, que son fils Pedro avait épousée secrètement. L'infant, en apprenant qu'Inez venait d'être mise à mort à Coïmbre, donna une libre carrière à son désespoir; il déclara la guerre à son père, mit tout à feu et à sang, puis, comme si sa douleur se trouvait apaisée, il feignit de pardonner aux exécuteurs de la volonté paternelle. Mais, lorsque la mort d'Affonso le porta sur le trône, il ne se donna pas de repos qu'il n'eût obtenu de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, l'extradition des coupables, qui s'étaient réfugiés dans son royaume, et bientôt il eut entre ses mains avides de vengeance, le grand-sénéchal du royaume, Pedro Cœlho et Diogo-Lopez Pacheco, les lâches assassins d'une femme qui n'avait eu pour défense que sa jeunesse, sa beauté, ses larmes et les cris de ses enfants. Pacheco put s'échapper. Quant au sénéchal et à Cœlho, ils furent mis à mort sous les fenêtres du palais, et la plume se refuse à retracer les circonstances horribles de leur supplice.

Cette sanglante exécution terminée, dom Pedro voulut rendre les derniers honneurs à Inez, et la proclamer reine de Portugal. Il se transporta d'abord dans la ville de Cantanhède. Là, en présence de la noblesse et du clergé, il jura qu'il avait épousé Inez de Castro, et produisit les témoins de cette union; après quoi les prélats déclarèrent au peuple le mariage de dom Pedro et

d'Inez. Il se rendit ensuite à Coïmbre, au couvent de Sainte-Claire. Inez fut exhumée, revêtue de ses habits royaux et placée sur un trône avec une couronne sur la tête. Les grands, les seigneurs de la cour la reconnurent pour leur souveraine, et lui baisèrent les mains. Un char magnifique, suivi d'un long cortége en deuil, la conduisit au monastère d'Alcobaça, lieu de la sépulture des rois de Portugal. La pompe funèbre marchait entre deux files de flambeaux qui bordaient la route depuis Coïmbre jusqu'à Alcobaça. Les tristes restes d'Inez furent alors rendus au cercueil.

Pedro, après avoir ainsi vengé et réhabilité son amante, s'adonna tout entier aux soins de son gouvernement. Lorsqu'il fut mort, il fut inhumé dans le monastère d'Alcobaça, à côté du tombeau d'Inez.

Ce fut au tour de Fernando Ier de porter le sceptre. Faible, insouciant, immodéré dans ses plaisirs, il devint l'époux de Léonor Tellez, déjà mariée à dom Laurent de Cunha, et, au moment où il commençait à s'apercevoir qu'il avait fait asseoir sur le trône une femme artificieuse, sans pudeur et sans respect pour la couche royale, il mourut laissant, malgré tout, la régence entre les mains de Léonor.

Le roi Fernando n'avait pas eu d'enfant mâle; la princesse Béatrix, sa fille unique, était mariée au roi de Castille, et celui-ci revendiquait la couronne de Portugal, sauf à la remettre au premier prince qu'il aurait de Béatrix. Aux prétentions du roi de Castille le Portugal opposait les droits de dom Juan, fils de dom Pedro et d'Inez de Castro; mais ce prince était

en Espagne et se trouvait au pouvoir du roi. Un troisième concurrent, moins redoutable en apparence, mais plus à craindre en réalité, était un autre dom Juan, fils naturel de dom Pedro, qui comptait dans le peuple et même dans la noblesse, presqu'autant de partisans que le fils d'Inez de Castro. Dans un chapitre précédent l'on a vu ce qu'il advint de cette conflagration : Léonor fut chassée, le comte de Ourem fut étendu mort, d'un coup de poignard, aux pieds de sa royale maîtresse, par dom Juan lui-même; des crimes nombreux furent commis, et les notables du royaume convoqués à Coïmbre, intimidés par le chancelier das Regras, par le connétable Nuno Alvares Pereira, et par le peuple soulevé, décernèrent enfin la couronne à dom Juan.

La branche directe de Bourgogne avait cessé de régner. Les deux cent quatre-vingt-huit années qu'elle resta sur le trône forment la première période de l'histoire du Portugal. C'est un Etat qui se fonde; ce sont des guerres de conquête qui s'engagent et qui, heureusement terminées, reculent, aux dépens des ennemis de la Croix, les limites du royaume. Le peuple se nationalise, les frontières se dessinent, le pays se sent vivre, et les efforts d'une puissance voisine, pour arrêter des progrès qui l'inquiètent, tournent à la confusion des envahisseurs vaillamment repoussés. Des luttes intestines, des drames sanglants, des représailles lugubres, des crimes, des hontes se succèdent au milieu des pages les plus sublimes. Mais qu'importe? rien ne saurait arrêter le Portugal dans son essor, et lorsque

les Aviz, avec leur autorité virile, forts et aventureux, maîtres de ressources insoupçonnées, auront rêvé pour leur pays l'empire le plus vaste et le plus riche du monde, ce rêve, quelque extraordinaire qu'il paraisse, sera promptement réalisé, et le royaume d'Affonso Henriques jouera dans l'histoire de la civilisation moderne le rôle le plus étonnant et le plus incroyable.

Pendant cent quatre-vingt-treize ans, de 1385 à 1578, les Aviz guidèrent les destinées du Portugal. C'est la seconde période historique de ce pays; c'est aussi l'apogée du succès, c'est le sommet de la gloire, c'est l'épopée.

Dans le cours de ce livre, j'ai parlé de Juan Ier et de ses travaux. Dom Duarte lui succède; il hérite du courage et des talents de son père, mais non de son bonheur : il meurt, atteint de la peste, cinq ans après être monté sur le trône.

Un fait qui se rapporte au règne de Duarte mérite d'être conservé. Le roi hésitait à se rendre aux sollicitations de ses frères Henri et Fernando qui le pressaient de faire la guerre aux mahométans d'Afrique. Il existait entre lui et les Africains des traités que ceux-ci avaient religieusement observés. Cependant il céda. Toutefois, avant de partir, il crut devoir, pour l'acquit de sa conscience, soumettre son projet à la cour de Rome. La matière y fut traitée en plein consistoire, et la réponse du pape est très-remarquable pour le temps : « La guerre projetée ne serait juste et permise qu'au- » tant que le Portugal serait forcé de la faire dans l'in- » térêt de sa propre conservation. Autrement elle se-

» rait injuste et condamnable, attendu que l'air, l'eau, » la terre, tous les éléments enfin ont été faits pour les » hommes en général, et que l'on ne peut les en priver » sans blesser le droit naturel et le droit des gens. » Cette réponse arriva trop tard : l'expédition était prête, et les scrupules du roi s'étaient évanouis. Les Portugais ne furent pas heureux dans cette entreprise. Tanger fut attaqué avec impétuosité; mais, accablés par le nombre et poursuivis jusque dans leurs retranchements, les assaillants n'obtinrent la liberté de se rembarquer, qu'en promettant de rendre Ceuta, pris quelques années auparavant, et en laissant le prince Fernando pour ôtage. Ceuta ne fut pas rendu et le prince resta aux mains des infidèles. Il mourut au royaume de Fez, après six ans de captivité.

Dom Affonso V, fils de Duarte, garde longtemps la couronne sans que le pays y gagne beaucoup en éclat et en force. Enfin dom Juan II paraît; l'aurore d'une gloire incomparable s'annonce, le Portugal va devenir l'une des plus puissantes nations du globe.

Dans ce chapitre même, j'ai dit le prodigieux succès des entreprises de Juan II et de Manoel, et l'on sait combien était magnifique l'héritage laissé par Juan III à dom Sébastien. L'on sait aussi quels furent les tristes résultats de l'expédition en Afrique de ce dernier prince. Au moment où le vaisseau de la monarchie craquait de toutes parts, battu par une tempête déchaînée, il eût fallu une autre main que celle du débile cardinal Henri pour empêcher la grandeur portugaise de sombrer sans retour; le pays s'était énervé

dans les délices asiatiques, il rêvait de plaisirs, de fêtes, de fleurs et de parfums tandis que l'Espagne n'attendait, depuis quatre siècles, qu'une occasion pour l'effacer de la carte du monde. Quelques années après la bataille d'Alcacer-Québir, cette occasion se présenta : l'Espagne n'eut garde de la laisser échapper.

De 1580 à 1640, l'Espagne reste maîtresse du Portugal. La décadence marche à grands pas ; chaque jour c'est un ressort de l'Etat qui se brise, et lorsque Juan IV chasse les Espagnols, il ne peut suffire à cette tâche immense de reconstruire un empire. Il s'y essaie cependant, mais c'est presque toujours en vain, et sous son fils Affonso VI les choses vont plus mal encore. Prince faible et timide, il est forcé, après avoir divorcé, de céder le gouvernement à son frère dom Pedro, qui devient, en même temps, le régent du royaume et l'époux de la reine répudiée. Le règne de dom Pedro II et celui de son fils Juan V sont également fatals au Portugal. Dom José, au contraire, aidé du marquis de Pombal, retient, pour quelques années au moins, son pays déjà penché sur le bord de l'abîme, et, grâce à la confiance que le monarque ne cesse d'avoir en son ministre, l'on peut se croire revenu aux grands jours de l'ancienne splendeur. Mais à l'intelligence éclairée de José, à l'activité incessante du marquis de Pombal succèdent l'impéritie et l'incapacité de nouveaux souverains et de nouveaux ministres, et Maria Ire, et Pedro III, et Juan VI assistent, sans presque rien faire pour l'arrêter, à l'affaiblissement graduel et rapide d'un pays qui a

cependant compté les plus vastes, les plus riches colonies que se soient partagées, en Asie, en Afrique, en Amérique, les nations maritimes de l'Europe, dont les vaisseaux, en un temps, furent les plus nombreux et les mieux commandés, dont les armées cent fois victorieuses étaient renommées entre les plus belles et les meilleures du monde, dont les richesses enfin furent incalculables et la puissance sans pareille.

Aujourd'hui le Portugal n'est plus qu'une petite nation. Toutefois, désormais que les luttes civiles et les contestations de famille sont finies, que l'esprit révolutionnaire est contenu, que l'œuvre si laborieusement commencée par dom Pedro IV et plus laborieusement encore continuée par dona Maria Segunda est pour ainsi dire achevée, si toutes chances d'agrandissement territorial sont perdues, il reste à ce pays une belle place à prendre parmi les nations industrielles et commerciales.

Les Portugais sont doux, bienveillants, courageux et d'une tempérance qui ne se dément jamais ; le Portugal possède des colonies considérables — en Asie : Goa, Diù, sur les bords du Combayo, une partie de l'île de Timor, et la ville de Macao ; en Afrique : l'île de St-Thomas, tout le littoral depuis le cap Nero jusqu'à l'île de Fernando-del-Po, les îles de Madère et de Puerto-Santo, les dix îles du Cap-Vert, les neuf Açores et les gouvernements d'Angola et de Mozambique ; — il est plus riche encore des trésors sans nombre et qu'il connaît à peine, que lui prodigue la nature. Sous l'œil vigilant de son jeune monarque, qu'il se lance dans ces

entreprises qui augmentent et assurent le bien-être des populations : qu'il ouvre des routes, qu'il creuse des canaux, qu'il établisse des lignes de fer pour se rapprocher des grands marchés du continent ; qu'il fonde des usines et des fabriques, qu'il organise sur des bases larges et facilement abordables des banques où viendront s'alimenter les grands travaux industriels, commerciaux et agricoles ; qu'il fasse exploiter ses belles mines de fer, de cuivre, d'or, d'étain et d'antimoine ; qu'il devienne état producteur et d'exportation, au lieu de rester état consommateur et d'importation ; qu'il active sa navigation fluviale ; qu'il s'adonne aux arts, cultive les sciences, encourage l'agriculture, — et il acquerra une situation digne de son passé et profitable surtout à son avenir.

Le roi Pedro V vient d'accomplir un long voyage d'étude en France et en Belgique. Prince sérieux et réfléchi, il a vu par lui-même et de près d'où les nations tirent aujourd'hui leur force et leurs richesses. Edifié sur les nécessités et les besoins de la civilisation actuelle, il va certainement s'appliquer à développer dans l'esprit de son peuple le germe de ce qui peut seul lui rendre une partie de son ancien renom : le génie de l'industrie et des arts.

Avant de quitter la salle des souverains du Portugal, je veux exprimer le désir qu'un jour on lise auprès des portraits de ces rois et de ces reines le nom des grands personnages qui ont le plus travaillé pour la gloire du pays. Dans une monarchie absolue, la personnalité du chef de l'Etat résume tout ce qui s'accomplit de grand,

de beau et de fort, de même que la pensée populaire fait remonter jusqu'à elle les erreurs, les fautes, les crimes de la nation entière. Cela est injuste à coup sûr, et les rois ne sauraient pas plus absorber devant l'Histoire l'éclat de certaines individualités, qu'être responsables des actes mauvais qu'ils n'ont ni dirigés, ni inspirés.

Partant de ce point de vue, je voudrais, par exemple, qu'auprès d'Affonso Henriques, brillât, en lettres d'or, le nom d'Egaz Moniz. Après avoir aidé son élève et son maître dans la conquête d'une autorité que la régente Tareja lui disputait les armes à la main, il sauva le roi réfugié dans Guimaraens. Les Castillans assiégent la ville; pressé de toutes parts, manquant de vivres, épuisé par la lutte et menacé d'une perte inévitable, Affonso périssait, si, par un dévouement héroïque, Egaz Moniz n'eût conjuré la tempête qui devait engloutir la monarchie naissante.

A côté de l'image de dom Juan Ier, on aimerait à lire le nom du connétable Nuno Alvares Pereira. Celui-là fut pour le prince et pour le roi un ami sincère, un vaillant et héroïque compagnon. A Lisbonne, pendant la régence sanglante de Léonor, la veuve de Fernando; à Coïmbre, alors qu'il fallait, par un élan de sublime courage, arracher au peuple et aux Cortès les acclamations qui devaient porter sur le trône le chef de la maison d'Aviz; pendant et après la célèbre journée d'Aljubarota dans laquelle se jouait contre les Espagnols la nationalité portugaise; à Ceuta, dont la conquête assura au vainqueur la libre navigation des mers

africaines ; partout enfin où Juan eut besoin d'un cœur et d'un bras, le connétable mit au service du souverain l'esprit de dévouement et le génie de la guerre dont il était animé.

La liste de ceux qui surent prévoir ou guider les grandeurs maritimes du Portugal serait longue ; elle encadrerait magnifiquement les portraits de Juan Ier, de Juan II, de Manoel et de Juan III. Jamais plus brillantes individualités, en effet, ne se produisirent au milieu de plus merveilleuses circonstances. L'infant dom Henri et les premiers navigateurs qui osèrent se risquer dans l'exploration des côtes lointaines et des mers inconnues, seraient les premiers. Puis s'avancerait Gama, ouvrant aux nations européennes la route maritime des Indes ; Alvarez Cabral, qui découvrit le Brésil, viendrait ensuite ; Pacheco, sept fois vainqueur du Samorin ; Almeida, le premier qui partit de Lisbonne pour l'Asie, avec le titre de vice-roi et des pouvoirs souverains ; Albuquerque, le véritable fondateur de l'empire indien ; Soarès, Sequiera, Henri de Menezès, Sampayo, Nuno da Cunha, Etienne de Gama, Martin de Souza, Juan de Castro, Luiz d'Ataïde et cent autres également dignes de figurer sur ces tables glorieuses, formeraient le plus beau cortége de héros dont jamais peut-être monarques fussent escortés.

Et cette grave et noble figure de Luiz Camoëns ne trouverait-elle pas naturellement sa place au milieu de l'apothéose des héros dont les *Lusiades* ont chanté la gloire, et peut-être même assuré l'immortalité ? Soldat et poëte, il ne connut de la vie que les amertumes et

les larmes, et c'est à peine si l'on sait aujourd'hui la place où reposent les restes de cet homme illustre, mort, comme tant d'autres, de misère, à l'hôpital.

Si les bornes de ce livre étaient moins étroites, j'aimerais à développer cette pensée que la tradition a tort le plus souvent d'attribuer à la couronne le profit de travaux qu'elle n'a ni conçus, ni entrepris, ni exécutés. Un roi fait quelquefois à lui seul toute la gloire de son règne, je le veux bien; mais quelquefois aussi il ne jouerait qu'un rôle insignifiant dans la postérité sans la gloire acquise par des hommes privilégiés qui furent ses sujets. Dans l'un de ces deux cas, la couronne est l'âme et la tête du pays, et les inspirations viennent d'elle; dans l'autre, elle n'est que le bras, elle exécute ce que certains imaginent à sa place. Ainsi, chez nous, Charlemagne, Louis IX, Louis XI, Henri IV et Napoléon absorbent réellement dans leur gloire toutes celles qui se sont produites à leurs côtés; ces gloires venaient d'eux, elles ne se seraient peut-être pas manifestées sans eux, et elles retournent à eux. Au contraire, Charles VII, sans Jeanne-d'Arc, cette inspirée sublime qui appartient autant au ciel qu'à la terre; Louis XIII, sans Richelieu, ce grand homme d'Etat qui sut si bien régner pour son maître; Louis XIV, sans cette merveilleuse pléïade de génies qui accouraient chaque jour faire au demi-dieu en talons rouges — ou bien à ses maîtresses — l'hommage de leurs immenses travaux, quel renom auraient-ils? aucun, sans doute,

car ils ne seraient qu'une date dans le livre impérissable de l'Histoire.

V.

CASA PIA.

Cet établissement de charité est le plus considérable de ce genre qui existe dans le royaume. Il fut fondé dans l'ancien couvent dos Jeronymos, par l'empereur dom Pedro. Il a pour destination l'entretien et l'éducation des enfants pauvres ou orphelins des deux sexes. Il donne place à douze cents pensionnaires. Au temps où nous le visitâmes, il ne renfermait que 480 garçons et 360 petites filles. Des externes peuvent également s'y faire admettre. Dans la Casa Pia se trouvent encore de jeunes aveugles et de jeunes sourds-muets. Ces pauvres petits êtres, intéressants à tant de titres, reçoivent une bonne éducation et une solide instruction première et secondaire; ils apprennent la musique, la peinture et divers arts mécaniques; aussi, lorsqu'ils sortent de cet établissement, ils sont tous aptes à se tirer d'affaire et à lutter, dans les meilleures conditions possibles de réussite, contre les impérieuses nécessités de l'existence.

L'installation de la Casa Pia est tout bonnement magnifique. Cette maison d'éducation à l'usage des déshérités de la fortune occupe les vastes bâtiments du couvent, et une partie des dortoirs s'étend sur la galerie

supérieure du splendide cloître élevé, pour les Hiéronymites, par le roi Manoel.

Ce cloître est par lui-même une admirable chose. Il me semble toujours ouïr les cris d'admiration que le clan des touristes poussa, en s'engageant sous ces galeries de dentelles de marbre. Ce n'est pas immense; mais l'Alcazar de Séville, l'Alhambra de Grenade ne sont ni plus riches, ni plus beaux, ni plus merveilleusement sculptés.

Ainsi que dans tous les cloîtres connus, il s'agit ici d'un carré parfait; chaque face se divise en quatre larges arcades qui se subdivisent en quatre petites; les faces ne se réunissent pas à angle droit; elles sont liées entre elles par des pans coupés formant également arcades, mais cette fois sans subdivision. Dans l'un des pans coupés se trouve une petite fontaine dont la vasque est un chef-d'œuvre de délicatesse et d'élégance; on ne dirait jamais que quatre cent cinquante années not passé sur ces ornements si frais, si spirituels, si étranges en même temps. Entre chaque arcade, l'on a planté d'épais massifs de fleurs brillantes et d'arbustes odorants, et tout l'espace resté libre entre les quatre côtés du carré, tout l'intérieur du cloître, pour mieux me faire comprendre, est occupé par un bassin à compartiments réguliers et étagés dans le goût mauresque, avec de gros bouquets de fleurs et d'arbustes, disposés le long des compartiments, comme ils le seraient par exemple sur nos terrasses françaises. Le bassin, avec ses divisions, est couvert de porcelaine bleue.

Les arcades principales du cloître se trouvent répétées, par le prolongement des piliers, dans un étage supérieur qui formait autrefois un promenoir dont les bons religieux durent jouir avec délices, car, de là, la vue découvre des horizons admirables. Soit que l'on tourne les yeux sur le Tage, si imposant et pourtant si coquet et si gai ; soit que l'on se penche vers Cachias et S. Juliao, se détachant sur la ligne uniformément azurée de l'Océan ; soit que l'on contemple la rade toujours peuplée, toujours vivante de Lisbonne ; soit encore que l'on suive du regard les plis du terrain montagneux que couronne l'Ajuda ; de tous côtés l'œil embrasse un ensemble de contours, de tons, de lumières étincelantes, d'ombres douces et tièdes, qui jette dans tout l'être un émoi plein de sensations délicieuses.

Le cloître supérieur n'existe plus, au moins quant à sa destination première. Les arcades ont été murées, et dans l'ancien promenoir l'on a installé des dortoirs bien aérés. Il est à espérer que lorsque les travaux de restauration et d'achèvement de Santa-Maria seront entrepris, le cloître, qui en est si proche, ne sera pas oublié ; qu'au contraire, devenu l'objet de soins raisonnés, il revivra, rétabli dans tout l'éclat de son état primitif.

Maintenant, que dire de ce monument dont j'ai dessiné les traits généraux ? Rien vraiment, sinon que sur ces quarante piliers, ces quatre-vingt-quatre colonnettes, ces centaines de clefs de voûtes, ces milliers d'ornements, il n'y en a pas un qui soit

doublé ici, ou là, il n'y en a pas un qui n'annonce une verve de conception, une audace d'agencement, un brio d'exécution dont toutes les descriptions possibles ne pourraient donner qu'une idée amoindrie. Il suffit donc d'affirmer que le cloître, que réjouissent et parfument les plus belles fleurs tropicales, va de pair avec Santa-Maria, et qu'il ne le cède en rien, comme ensemble et comme détails à cette basilique célèbre.

Toujours entourés d'un essaim de beaux petits enfants ras tondus, noirs de cheveux, bruns de peau, vifs du regard, doux du sourire, nous visitâmes avec un intérêt croissant la Casa Pia. La salle de dessin nous retint quelque temps; elle est on ne peut mieux appropriée à l'usage auquel elle est destinée; tout autour sont rangés des modèles lithographiés par L. Cogniet, Julien ou Maurin, et des plâtres moulés sur les marbres antiques. Au milieu de la salle, le *Gladiateur* étend ses membres si admirablement proportionnés.

Nous venions de parcourir les salles d'étude et les refectoires quand tout-à-coup nous fûmes salués d'une aubade sonore dont les voûtes du cloître retentirent bruyamment. C'était la *banda* des musiciens de la Casa Pia, qui nous faisait fête et honneur, au nom des pensionnaires de l'établissement. Une polka, mouvementée, et leste et vive, fut le bonjour que nous adressèrent les artistes. La conversation une fois engagée, continua, d'abord sur le mouvement tournoyant d'une valse de Strauss, sur les motifs graves et mesurés d'une marche

triomphale ensuite ; puis nous nous séparâmes de nos harmonieux interlocuteurs, qui nous souhaitèrent le bonsoir dans un galop plein de fougue et d'animation. Ils ne sont guère plus d'une vingtaine dans cette banda; mais, les oreilles des touristes en ont gardé bonne mémoire, ils font du bruit comme quarante. Il est vrai que les orphicléïdes et les trombonnes, ces monstres de cuivre, sont confiés aux poumons de jeunes aveugles, et l'on sait que les individus privés de l'organe de la vue, se distinguent, on ne dit pas encore pourquoi, par leur goût immodéré pour une intensité, une violence de son qui a donné lieu à une sorte de proverbe que tout le monde connaît.

Quoiqu'il en soit, bons ou mauvais, les musiciens de l'établissement de Belém nous ont accueillis de leur mieux ; ils ont mis certainement dans leur façon de faire toute la bonne grâce désirable, et je leur adresse ici, en mon nom personnel aussi bien qu'en celui de mes compagnons de voyage, l'expression de mes vives sympathies et de mes sincères remercîments.

VI.

PALACIO DA AJUDA.

En quittant Belém pour se rendre au palais d'Ajuda, l'on trouve, au milieu d'une calçada longue, large et abrupte, l'Igreja da Memoria. On a vu, au troisième

chapitre de ce livre, que cette chapelle fut fondée à l'occasion de la tentative d'assassinat à laquelle le roi José échappa comme par l'effet d'un miracle. Plus loin, l'on rencontre le Jardin Botanique, où l'on pénètre aisément, puisque les portes en sont toujours ouvertes.

Le Jardin Botanique est un peu abandonné, un peu livré à lui même ; l'herbe y croit en pleine liberté ; les arbustes rares y sont faciles à compter ; les plantes communes et parasites y poussent à leur guise, sans ordre et sans retenue. C'est un fouillis de massifs dont personne ne s'occupe, dont nul ne s'inquiète, et les nombreux bassins semés dans ce vaste jardin, délabrés et en ruines, attendent depuis longtemps la main qui doit cicatriser leurs plaies.

Cet état de choses peut causer quelque étonnement dans un pays où l'on prend en général un grand souci des monuments et des établissements publics. Il est, en effet, à regretter que l'on ne prête pas davantage attention à une promenade qui ne demanderait, pour être parfaitement agréable, que d'être revue et corrigée par un homme du métier , et les palmiers, les cocotiers, les dattiers, les cèdres, les orangers, les grenadiers, les citroniers qui s'y trouvent, feraient une admirable figure, si on les débarrassaient des ronces qui encombrent la route, masquent la vue et étouffent l'essor de la plus riche végétation que l'on puisse rêver. Un jour viendra, il faut l'espérer, où, dans le Jardin Botanique, les plantes, les fleurs, les arbrisseaux, les arbustes, les arbres cesseront d'étendre, suivant leurs caprices, leurs branches, leurs feuilles et leurs racines.

A l'entrée principale du Jardin Botanique, l'on voit deux statues, je ne dirai pas aussi vieilles que le monde, mais en tout cas aussi anciennes que Lisbonne, puisqu'elles passent pour dater de l'époque de l'occupation Phénicienne. Elles ne sauraient être là autrement qu'à titre de curiosité, car l'artiste n'a absolument plus rien à voir dans ces masses informes et rongées par les dents inexorables du Temps.

Il y a aussi, dans les différents coins de ce jardin — il serait vraiment dommage de n'en pas faire mention — bon nombre de statues modernes; seulement, si Louis XIV les avait aperçues dans son parc de Versailles, il se serait, en toute justice, écrié : « Qu'on enlève ces magots ! »

Du Jardin Botanique au palais d'Ajuda, il n'y a qu'un pas; après quelques minutes de marche, l'ascension de la calçada étant finie, l'on arrive au sommet de la colline sur laquelle se dressent les hautes murailles de marbre du palais fondé par dom Juan VI.

Au sortir de Santa-Maria et du cloître du couvent dos Jeronymos, les lignes inflexiblement droites de l'Ajuda, paraissent décolorées et glaciales. Cependant, lorsque l'œil s'est fait à la régularité implacable du style grec, l'on se prend bien vite à admirer les belles proportions de ce monument, et l'on convient sans peine, à l'examen des profils, qu'on y retrouve les grandes traditions des architectes du temps de Périclès. Est-ce donc peu ou rien, qu'à côté de cet incomparable feu d'artifice sculpté en marbre dans l'église

et dans le monastère de Belém, il se trouve un souvenir de la brillante Athènes? Je ne le crois pas. On ne saurait confondre ensemble deux expressions différentes de l'art; mais, lorsque séparément on peut prêter à leur langage une oreille attentive, l'imagination se trouve frappée aussi bien par celle-ci que par celle-là. Nous avons crié au blasphème quand nous avons vu les pilastres doriques s'installer dans le chœur de Santa-Maria; au contraire, à l'Ajuda, le même ordre d'architecture se développant sur la donnée qui lui est propre, découpant une silhouette grave, sévère et majestueuse, sur un ciel aussi bleu que celui qui sert de fond au temple fameux de Minerve, l'artiste et le poète rencontrent l'occasion d'une nouvelle et forte émotion. Toutefois, ainsi que je le dis plus haut, l'impression de Belém fait tort à celle de l'Ajuda, et il faut peut-être conclure de là que nous sommes naturellement portés à préférer dans les arts la liberté à la règle absolue, la couleur à la ligne, le caprice, même quand il ne sait trop où il va, à la convention dont tous les essorts sont connus et déterminés à l'avance.

Après avoir salué l'ensemble de l'Ajuda d'un concert d'éloges, l'on se demande comment et pourquoi l'artiste portugais, auteur du monument, a eu la malencontreuse idée de surmonter les angles supérieurs des deux pavillons de la façade de trophées dont le genre flamboyant vient tout droit de notre époque Louis XV. Il y a là huit trophées: ce sont huit taches qui doivent être vivement reprochées à celui qui les a commises — aujourd'hui qu'il est au sombre séjour —

par les maîtres de l'antiquité dont il s'est si heureusement inspiré pour le reste de son œuvre. S'il pouvait revenir à la lumière et à la vie, pour sûr son premier soin serait de laver sa conscience de ces huit gros péchés.

Le tiers seulement de l'Ajuda est achevé, le reste ne sortira vraisemblablement jamais de terre. Juan VI, qui avait fait commencer le travail, en fut bientôt détourné par les préoccupations autrement sérieuses que lui suscitèrent, pendant tout le cours de son règne, les hommes et les choses de l'intérieur et de l'extérieur du royaume. Les guerres civiles allumées par l'esprit turbulent de l'usurpateur dom Miguel, les agitations continuelles qui signalèrent le gouvernement de dona Maria, devaient nécessairement s'opposer à ce que la construction de l'Ajuda fut poursuivie avec quelque activité. Aujourd'hui, elle est tout-à-fait abandonnée, et de ce palais, qui pouvait rivaliser avec les plus belles demeurances royales du monde, si l'on était arrivé à l'achever, nous ne connaîtrons jamais que la façade principale, deux pavillons d'angle et des portions des façades latérales.

Le grand guichet est orné de statues allégoriques, œuvres sans mérite de sculpteurs portugais. Toutefois j'en ai vu une ou deux de Machado de Castro, qui sont, sinon bien conçues, du moins convenablement exécutées. L'intérieur du palais n'a de remarquable que les quatre grands salons de réception. Ces salons sont immenses en longueur, en largeur et en hauteur; ils sont ornés de fresques que l'on ferait aussi bien, pour la

plupart au moins, de couvrir d'une épaisse couche de badigeon. Ces peintures représentent des faits tirés de l'histoire du Portugal. Je me rappellerai toujours que le *Retour de Juan VI à Lisbonne* est un modèle du genre burlesque et charivarique. L'on nous a assuré que lorsque le roi vient à l'Ajuda, on voile d'un rideau cet étrange tableau, qui prête tant à rire Il est certain que jamais la verve des caricaturistes anglais ou français n'est allée aussi loin qu'en cette circonstance le grave pinceau du senhor Foschini. Dans la première salle à droite, la fresque, qui représente l'*Acclamation de dom Juan IV*, a été exécutée avec talent par L. da Cunha Taborda. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais on y reconnaît la main et l'esprit d'un artiste de valeur.

Le palais renferme une magnifique bibliothèque qui appartient au roi.

En sortant de l'Ajuda, nous descendons une grande calçada, se dirigeant vers le Tage; nous passons devant plusieurs casernes d'artillerie, de cavalerie et de caçadores, et nous remontons le fleuve, en contemplant le panorama de Lisbonne doré par les feux mourants du soleil.

CHAPITRE IX.

CINTRA.

L'on n'est pas encore arrivé à Lisbonne, que déjà l'on éprouve le désir de visiter Cintra et de gravir les pics du château des Maures et du palais de marbre de la Pena. Avant d'entrer dans le Tage, les hardies découpures de la sierra portugaise ont frappé les regards; elles ont une physionomie si inattendue, elles frangent le ciel d'une façon si bizarre, que voilà tout aussitôt l'esprit tenaillé par l'infatigable démon de la curiosité.

Cette riche verdure, ces vallons, ces collines, tout cela, est-ce un nouvel Eden? Quelle main alors pourrait guider la plume et suivre l'œil ravi dans ces lieux aussi éblouissants pour la vue mortelle que les merveilles décrites par le poëte qui ouvrit au monde surpris les portes de l'Élysée? Ces roches nues et sauvages, ces pierres amoncelées par le chaos, hachées par le temps, brûlées par le soleil, balayées par les vents, sèches, lisses, grises et froides, ne for-

ment-elles pas la barrière redoutable qui sépare les hommes des bords sombres? Quel cœur assez audacieux saurait les braver, qui oserait les approcher, quel pied voudrait les fouler, quelle voix essaierait de se faire entendre au travers de ces gouffres habités sans doute par la désolation, la terreur et les larmes? Ce doit être bien admirablement beau : cette nature est si opulente! Ce doit être en vérité horrible à voir : ces rocs ont un aspect si affreux! Les profondes vallées, l'azur poli du paisible Océan, les pommes d'or suspendues au vert feuillage des orangers, la vigne qui rampe sur les collines, le saule qui se balance, tout contribue à varier ce paysage enchanteur! Les pics effroyables, les précipices bordés de broussailles, la mousse des montagnes noircie par un ciel brûlant, les ravins desséchés où des arbrisseaux souffreteux pleurent les rayons toujours absents du soleil, le mugissement sonore et continu des torrents, le feuillage glauque des pins, les pierres qui se détachent des cimes et qui roulent jusqu'au fond retentissant des abîmes — grand Dieu! que tout cela offre une terrible image! C'est le brillant paradis! C'est le noir enfer!

Qu'importe! il y faut aller voir... et en route pour ce fantastique séjour. En route donc, et fouette cocher.

I.

O CASTELLO DOS MOUROS.

A Lisbonne, l'on compte 4 lieues 1/2 de la ville à

Cintra. Je crois que les lieues portugaises sont un peu comme celles que les bonnes gens du Poitou appellent *lieues de pays*. En tous cas, si elles ne sont pas déterminées, ainsi que dans les plaines de la Vendée, au hasard d'appréciations individuelles, elles ont certainement pour base une mesure en complet désaccord avec la nôtre, car, sur les bords du Tage, 4 lieues 1/2 doivent répondre à 7 lieues kilométriques de France.

Quoiqu'il en soit, nous voilà partis. Deux excellentes mules nous entraînent par monts et par vaux, de calçada en calçada, et, soulevant des flots de poussière, nous courons à toutes allures sur la chaussée qui conduit à Cintra. Nous franchissons tout d'abord le long et brillant faubourg de Sete-Rios ; sur la droite c'est la splendide *quinta* — ou villa — das Larangeiras, appartenant au baron de Quintella, comte do Farrobo, et celle habitée par la vicomtesse de Regalera. Nous passons devant Bemfica; à gauche, l'on nous montre Campo-Grande, où reposent les dépouilles mortelles d'un Larochejaquelein. En 1832, après l'insuccès de la levée de boucliers tentée dans la Vendée par les partisans de Henri V, plusieurs gentilshommes français passèrent en Portugal et vinrent mettre leur courage éprouvé au service de dom Miguel. Quelques-uns payèrent de la vie leur dévouement à la cause de l'oncle de dona Maria, et le héros vendéen, frappé d'une balle, mourut comme son oncle, comme son père, de glorieuse mémoire, de la mort des vaillants.

Nous arrivons bientôt, de toute la vitesse d'un excel-

lent attelage, à Porcalhota, où l'on s'arrête cinq minutes, le temps de laisser souffler les bêtes et de leur donner du cœur pour tout le reste de la journée, en leur faisant manger une poignée de fèves. Reprenant ensuite notre course à fond de train sur la grand'route qui serpente bordée d'aloès gris, au milieu d'une campagne roussie par soleil, nous rencontrons quelques rameaux du grand aqueduc; nous voyons, tantôt à droite, tantôt à gauche, les bâtiments de couvents aujourd'hui abandonnés; une tour mauresque attire un instant nos regards; nous apercevons des puits nommés *no:as*, dont le dessin et les combinaisons viennent des Arabes; Queluz, quinta royale où l'empereur dom Pedro rendit le dernier soupir est atteint, et nous faisons une halte à Cacim. Avant d'arriver à Cacim, le paysage a pris un aspect plus riant et plus agréable. Triste et monotone aussitôt que les portes de Lisbonne sont dépassées, image d'un pays où tout meurt sous l'action d'un soleil trop ardent, il apparaît désormais plein de gaîté: les arbres sont forts et des feuilles vertes garnissent leurs branches vigoureuses, l'herbe est épaisse, partout la végétation est active et vivace, partout la verdure réjouit de ses tons frais les coteaux et les vallons.

Mais bientôt nous repartons au galop. Xarneça et Ramalhao, une fois franchis, nous touchons aux abords de Cintra. Après avoir salué au passage le palais, tout couvert d'éclatantes porcelaines, de la reine Isabella-Maria, sœur de dom Pedro, nommée régente par l'empereur du Brésil, à la mort du roi dom Juan VI; après avoir admiré en courant le palais et la quinta du

marquis de Vianna, nous mettons enfin pied à terre, tout près de la montagne, devant l'hôtel de Victor Sàsseti, et nous faisons, sans retard, les préparatifs nécessaires pour monter au château des Maures.

Mais avant de commencer ce voyage aérien, nous descendons vers le Palais-Royal de Cintra, dont l'entrée est indiquée par deux pyramides rondes d'un assez mauvais effet. Ce palais n'est qu'un amas de constructions sans plan régulier, entassées, à différentes époques, les unes sur les autres. C'est le roi dom Manoel qui a mis le dernier la main à ce singulier château, intéressant toutefois par quelques détails d'architecture sarrasine de la plus rare beauté, et par une salle d'armes où sont rangées, au nombre de soixante-quatorze, les armoiries des familles nobles du pays.

Pour visiter le château, il nous fallait savoir de l'*almoxarife*—ou gouverneur—si la chose était possible. Cet almoxarife ne doit certainement point passer, en Portugal, pour le personnage le plus poli du royaume. A la demande qu'un d'entre nous — un Portugais du ton le plus parfait et le plus distingué — lui adressa en termes fort convenables de nous autoriser à visiter le palais, le voilà, cet homme, qui se rebiffe et s'emporte. Il nous refusa net, avec une brutalité de formes et d'allures qui nous donna la plus déplorable idée de son petit esprit et de sa pauvre éducation. Cela nous causa d'autant plus d'étonnement, qu'à toutes les portes de châteaux, d'établissements, de palais, etc., etc., où nous avions frappé, nous avions, jusqu'à ce moment, toujours reçu le plus bien-

veillant accueil; et si nous venions, péchant par ignorance, nous heurter contre une barrière officielle, ou une défense partie de haut, on nous en donnait avis de la meilleure façon, ainsi que cela se doit entre gens de bonne compagnie. Le gouverneur de Cintra s'est pris d'autre sorte pour nous manifester sa volonté ou les ordres reçus; j'en suis fâché pour lui, car les individus mal élevés ont seuls, dans tous les pays du monde, le privilége d'un certain langage. Il est bon d'ajouter que ce que je viens d'écrire n'est que la reproduction des vérités que s'attira, de vive voix, en cette occasion, l'almoxarife du Palais-Royal de Cintra.

Ce petit compte une fois réglé, nous enfourchons des ânes amenés pour rendre plus commode et plus prompte l'ascension des pics qui servent de bases colossales au *Castello dos Mouros* et au *Palacio acastellado da Pena*. Ainsi juchés sur ces bonnes montures à petites jambes et à longues oreilles, la fatigue ne saurait être grande et l'on s'engage gaiement au milieu des difficultés du chemin.

Ma foi, si c'est le sol infernal que nous foulons, il est bien attrayant, et je bénis la bonne inspiration qui m'y a conduit. Il est vrai que de tous côtés, à droite comme à gauche, devant comme derrière, si l'on trébuchait seulement de la longueur d'une demi-enjambée, l'on tomberait dans un vide affreux, pour arriver au fond, déchiré en mille pièces; si peu que l'on se penche, l'on aperçoit des profondeurs qui donnent le frisson; si c'est vers le ciel que se portent les regards, les pierres qui surplombent paraissent prêtes à se détacher

pour écraser le passant téméraire! Bast! point de terreur vaine; le grison a le pied sûr et le pas régulier, le sentier qui nous tient suspendu au-dessus de l'abîme, est bordé d'hortensias, de géraniums, de mimosas, de fuchsias et de sureaux; c'est sur les fleurs les plus brillantes que l'on marche; c'est énivré de leurs parfums que l'on contourne les géants de pierre dont la principale masse granitique est flanquée; enfin, c'est la vue toujours tenue en éveil par une luxuriante végétation, que l'on va d'une crevasse à une gorge et d'une gorge à un précipice. En vérité, l'on ne saurait cotoyer la mort dans de plus adorables conditions.

L'horison, à mesure que nous montons, se déploie et plus vaste et plus imposant; pas une tache au ciel, pas une ride sur l'Océan; le pic voisin porte—ainsi qu'une reine la couronne — l'éblouissant château de la Pena, et cet immense terrain, se déployant comme un tapis à nos pieds est semé de villages, de hameaux, de quintas et de cités! Nous sommes au pays des chimères, des fantaisies et des rêves. Ces grottes sont peut-être la retraite de quelque noir génie, et qui sait si, du fond de ces antres sinistres, des êtres invisibles á nous autres mortels, ne sortent pas, au coup de minuit, pour commencer leurs rondes et leurs ébats? Chacune de ces roches doit avoir son histoire; de toutes ces fissures, il n'y en a pas une sans doute qui ne conserve sa légende. Le vent qui agite le doux feuillage des accacias, c'est le souffle d'un esprit qui passe, et cet endroit où la terre est restée infertile, c'est le pied

velu d'un démon qui s'est arrêté là. En avant ! en avant! Gravissez lentement les chemins étroits et tortueux, et du haut de chaque sommité rocailleuse, tournez la tête pour contempler une perspective nouvelle et plus riche; reposez-vous au pied de cette croix ornée d'un croissant, c'est là qu'ont été réunis les ossements trouvés dans les environs pendant de récents travaux. Tout au près, c'est la Mosquée. Lorsque les Arabes furent attaqués dans cette retraite, ils retinrent longtemps les efforts des assiégeants aux abords du lieu consacré pour l'exercice de leur culte; les dépouilles qui reposent à l'abri du signe du divin Rédempteur et de l'emblême du Prophète, sont celles des vainqueurs et des vaincus : des chrétiens, soutiens de la foi de nos pères; des infidèles, fils de Mahomet. Non loin des ruines de la Mosquée l'on montre une citerne qui date nécessairement de la fondation du château, et qui est toujours pleine de huit mètres d'une eau parfaitement claire et bonne. En avant toujours, mes camarades ! Tenez, voilà le chaos; rien n'a été changé à tout ceci depuis que le monde est monde, et ces rochers grisâtres, entassés et arrondis comme les cailloux sur les plages de l'Océan, sont tels que les a placés là, en formant d'un signe notre globe, la volonté toute puissante de Dieu. A les voir, on dirait qu'ils bouillonnent à la surface d'une immense fournaise.

Montons, montons toujours. L'air est plus vif, les voix du monde qui vit à nos pieds et qui tout-à-l'heure étaient encore distinctes, s'effacent et se perdent dans un bruit

vague et indécis comme celui des flots moutonnants de la mer; les lignes de l'horizon deviennent si incertaines qu'elles finissent par s'estomper dans la brume et par se confondre avec la voûte céleste. Le chemin est plus rude; depuis quelques moments déjà nous avons dû quitter nos paisibles grisons, et, les mains aidant les pieds, nous escaladons les dernières cimes qui nous séparent du château des Maures. Ici, nous n'effeuillons plus de fleurs en marchant; il n'y a ni violettes ni mauves à cueillir; c'est en vain qu'on chercherait un seul brin d'herbe. De temps à autre, l'un de nous s'assied et se cramponne à la pierre la plus proche; le vertige le saisit, et pour un peu il se jetterait de lui-même éperdu et haletant dans le vide incalculable qui l'environne. Mais un camarade arrive, lui tend la main et l'on achève à deux la route qu'il faut parcourir.

Enfin nous y voilà! Nous touchons les premiers parapets, nous passons sous les premières arcades, nous sommes dans le château des Maures.

C'est une suite de tours carrées, reliées entre elles par une muraille crénelée, qui va d'une saillie du pic à l'autre, sans s'interrompre jamais. La muraille et les tours s'avancent, se retirent, se dérobent, se révèlent suivant les caprices du granit; elles montent ou descendent, serpentent en larges anneaux ou se brisent à angles aigus, glissent, incrustées dans les flancs du rocher, s'enfoncent dans une coupure, tombent dans un creux ou se redressent sur une aiguille. Tout cela placé à trois mille pieds au-dessus de la mer, qui est

tout près, au milieu de l'expression la plus âpre de la nature, trop loin de la terre pour en saisir les beautés, pour en entendre les harmonies, perdu dans le ciel, peuplé des souvenirs bizarres et atroces, cruels et étranges que réveille la pensée de ceux qui ont habité ce nid d'aigles et de vautours, n'est-ce pas le sublime et l'idéal du fantastique? Si elles pouvaient parler, les pierres de cette muraille arabe, quels crimes ne diraient-elles pas? qu'elles horreurs n'ont-elles pas abritées? quels coupables n'ont-elles pas défendus? Eh, mon Dieu! si cette enceinte est devenue avec le temps un repaire de brigands, n'est-ce pas pour la défense du territoire qu'ils croyaient à eux, que les Maures l'ont élevée à grand frais de peines et de travaux? Alors, elle était l'asile de vaillants et de braves, et le long de ses détours et de ses replis des ombres de héros voltigent aujourd'hui, se racontant les hauts-faits et les grandes actions d'il y a mille ans.

II.

O PALACIO ACASTELLADO DA PENA.

Nous descendons vers la gorge d'où s'élance le pic du palais de la Pena, et nous retrouvons les ânes qui nous font lestement accomplir cette seconde ascension. La route est si heureusement dessinée, les rampes sont si ingénieusement ménagées que, jusqu'au sommet de l'aiguille, l'on peut trotter en voiture. L'on

traverse un merveilleux parc qu'animent des autruches, des paons, des cerfs, des biches, des gazelles et des cygnes, et nous atteignons le pied de ce bijou de marbre. Entrons vite, car c'est pour sûr un palais magique, et, d'un coup de sa baguette, Mélusine ou Morgane pourrait bien le faire disparaître à nos yeux.

Il faut d'abord que l'on sache que sur cet emplacement s'élevait naguère encore un monastère dédié à Nossa-Senhora-da-Pena ; — ce qui ne doit pas être traduit par Notre-Dame-du-Châtiment, ainsi que l'a prétendu lord Byron, mais bien par Notre-Dame-du-Pic ; — ce monastère appartenait aux moines de l'ordre de Saint-Jérôme, et c'est le roi Manoel qui le fonda à la suite d'un vœu, alors qu'il venait passer, en cet endroit, de longues heures dans l'attente du retour de Vasco de Gama. Lorsque les couvents furent fermés, le monastère de la sierra de Cintra subit la loi commune. Ses bâtiments tombaient en ruines, et, dans un avenir prochain, ce chef-d'œuvre d'architecture gothico-mauresque allait disparaître, lorsque le roi dom Fernando, dont le goût pour les arts est aussi vif qu'éclairé, s'en empara. Il en fit sortir ce château devant lequel pâlissent les descriptions des palais enchantés d'Aladin ou de Sinbad-le-Marin.

A l'extérieur ce sont des étages de tours et de tourelles carrées et rondes, et puis des clochetons, des dômes, des campanilles et des donjons ; ce sont des corps de logis crenelés et blasonnés, et puis des aiguilles fines, délicates, élancées comme des minarets ; ce sont des murs lissés et polis que percent des fenêtres

encadrées de feuillages marmoréens, et encore des galeries taillées à jour à la façon orientale et suspendues au-dessus des nuages; c'est enfin ce que l'on peut imaginer de plus coquet, de plus étincelant, de plus spirituel, de plus hardi et de plus insoupçonné. Après avoir passé sous plusieurs portes merveilleusement belles, on laisse à gauche des écuries et des remises dignes de figurer dans les Mille et une Nuits; l'on franchit à droite un pont levis, et, par une arcade décorée d'une ornementation de boulets très-ingénieuse, l'on s'engage sous une voûte longue et tortueuse. C'est par là que l'on arrive au centre même du palais, et que l'on pénètre dans les bâtiments de l'ancien couvent.

Du couvent il reste un cloître admirable — beaucoup plus petit mais au moins aussi beau que celui de Belém; — des arcades le divisent, un promenoir supérieur le domine, de tous côtés reluit la porcelaine, et sur les piliers et les parois se sont brillamment exercés, il y a trois siècles et demi, la verve et le talent de sculpteurs habiles. C'est du temps du grand roi Manoel que s'accomplissaient tant de belles choses; alors il suffisait à l'heureux monarque d'exprimer une volonté, pour qu'aussitôt se révélassent des hommes capables de la comprendre, et dignes d'en être les interprètes.

La chapelle est également tapissée de porcelaine; les stalles du chœur sont en bois sculpté avec cet art et ce fini d'exécution que j'ai tant de fois déjà signalé. Toute la décoration de l'autel est en albâtre transparent; l'on nous a montré un tabernacle mobile, également en albâtre, qui, en accomplissant sa révolution

rotative, développe la succession de tous les sujets de la Passion. Un vitrail de la chapelle représente le retour de l'aventureux navigateur envoyé par Manoel à la recherche du territoire des Indes. La sacristie a reçu, elle aussi, un complet revêtement de porcelaine. Quelques cellules et plusieurs chambres du couvent sont encore dans l'état où les laissèrent les Hiéronymites.

Les appartements du palais ne sont pas terminés; quelques salles sont peintes, quelques jolis meubles y ont été transportés; mais l'on attendra probablement, pour achever cette installation intérieure, que les dernières assises du second donjon soient en place et que tous les travaux de sculpture, en ce moment en cours d'exécution, soient arrivés à leur fin,

Quant à l'extérieur de ce prodigieux monument, tout-à-l'heure j'en ai rapidement décrit l'apparence générale; il n'y a presque plus rien à ajouter, car je ne saurais avoir la pensée de mettre successivement le lecteur en présence de chacune de ces quarante ou cinquante tours et tourelles, ni de compter avec lui, jusqu'à complète addition, les fenêtres qui sont ici, les portes qui sont là, les créneaux qui sont partout. En résumé, nous avons parcouru des galeries impossibles, nous nous sommes accoudés sur des balcons inouïs, nous avons vu de nos yeux, touché de nos doigts une ornementation effaçant en légèreté, en moelleux et en richesse, tout ce que nous avions admiré; du faîte de la chapelle—plantée sur le point le plus élevé du pic — nous avons compté 105 marches avant d'atteindre la plate-forme du grand donjon; assis sur

le dernier appui de la plus haute tour, nous sommes restés stupéfaits en présence de ce panorama dans lequel le Tage n'est qu'un imperceptible fil d'argent et le cap Roca qu'un insaisissable point noirâtre; nous avons fouillé tous ces bâtiments, dont les lignes imprévues, l'ensemble et les détails n'avaient encore été aperçus qu'au travers des récits nés de l'imagination des poètes de l'Asie fabuleuse, et, après avoir bien regardé, bien vu, bien fureté au dedans comme au dehors, il faut dire que si la France parle avec orgueil de son Versailles et l'Angleterre de son Windsor, si l'Espagne cite avec fierté son fastueux Escurial, dom Fernando vient de léguer à son pays d'adoption le plus étourdissant et le plus heureux tour de force d'architecture que l'on ait jamais conduit jusqu'à parfait achèvement. (1)

Nous venons de quitter la demeure bâtie tout exprès pour le prince Charmant; nous descendons dans les jardins d'Armide, l'amoureuse enchanteresse : le charme dure toujours et l'on se demande si le terme de ces incroyables surprises pourra venir jamais. Perché sur un pic froid et dénudé, le palais n'eût été qu'une maladroite folie. — Le sinistre château des Maures s'enroule autour d'une aiguille désolée et c'est au mieux; — se

(1) S. M. le roi dom Fernando, pour tous les travaux d'embellissements qu'il a fait exécuter à la Pena, s'en est en général reposé sur le goût et le talent d'un artiste allemand, M. le baron d'Eschwege.

dressant radieux en plein milieu d'un pyramidal bouquet de verdure et de fleurs, le palais de la Pena se présente aux regards dans toute l'harmonie d'une toilette éclatante de jeunesse et de sourires. L'œil le plus scrupuleux et le plus exercé n'y signalerait pas une erreur; l'oreille la plus fine et la plus délicate n'y saisirait pas une note fausse ou un accord douteux.

Jadis en cet endroit Phœbé eut un autel, des prêtres et des adorateurs, et la Mythologie peupla les environs de nymphes redoutées des voyageurs isolés. Une fois attirés sur ces rochers couverts d'ombrages voluptueux, l'on n'en pouvait sortir, et il fallait, dans la crainte des plus affreux tourments, devenir l'époux de l'une de ces tendres immortelles. Dans ces lieux ravissants, imprégné de parfums inspirant la mollesse, pénétré de la lascive fraîcheur des bosquets qui invitent à un languissant repos, l'esprit s'inquiète, le cœur ému bat d'un mouvement inaccoutumé et l'écho des souvenirs de la fable causent les sensations les plus suaves et les plus étranges. De chaque détour du chemin l'on s'attend à voir apparaître un groupe de diaphanes et vaporeuses beautés; le bruissement du gazon semble annoncer leur dangereuse présence, et le musical bavardage des fontaines n'est que le prélude de leurs chants mortels.

Le parc réservé s'étend du pied du château jusqu'au bas de la montagne; tantôt il se développe à ciel ouvert sur le flanc du rocher, tantôt il s'égare et s'enfonce dans une cavité ombreuse. Les fleurs, les arbustes et les arbres y sont à profusion: la main d'un artiste en

a déterminé les dispositions générales et particulières, et partout s'exerce la surveillance la plus inquiète et la plus attentive. Les camélias, les dahlias, les fuchsias — rouges, roses et blancs — les pensées de toutes les couleurs, les déodoras, les mimosas, les épicéas, les géraniums, les cèdres de Virginie, les héliotropes, les punaxeiros, les rosiers, les palmiers, les accacias y sont là par masses compactes et profondes. Il y a aussi des serres qui renferment les plus rares échantillons de la flore américaine et indienne, et des bassins dans lesquels surnagent les plus belles variétés de nénuphars ; il y a de plus des pavillons rustiques tapissés de liége, et des kiosques chinois couverts de porcelaine; il y a enfin des rochers d'où l'eau s'élance plus transparente que le cristal ; un impénétrable bois de pins, et des étangs dont la claire surface est incessamment sillonnée par les grands cignes et les canards blancs qui les habitent.

Ces étangs, au centre desquels s'élèvent de pittoresques tours sarrasines, sont en vérité d'un effet saisissant. Ils forment comme le fond limpide et miroitant d'une vaste cuvette, cernée, d'un côté par les pins étagés du bois, de l'autre, par le pic granitique qui sert de soubassement au palais de la Pena. Par une brusque coupure, la montagne se sépare, et du bord de cette large ouverture l'on plonge sur un panorama sans limites. Il n'est pas possible que le souvenir d'un pareil tableau ne reste pas à jamais gravé dans la mémoire de celui qui l'aura contemplé.

Admirable spectacle que celui de cette nature si in-

fatigable et si généreuse. La main de l'homme lui vient parfois en aide : ce qui lui est demandé, elle le donne sans compter ; ce qui lui est confié, elle le rend au centuple ; elle ouvre toutes ses veines pour faire écouler plus largement les trésors qu'elle recèle ; à tout instant, elle les répand au dehors ; à tout instant, elle en promet de plus abondants encore.

III.

O CONVENTO DE SANTA-CRUZ.

Je viens de parler d'une ouverture ménagée dans le flanc de la montagne et aspectant sur une immense perspective. Une grille ferme cette tranchée ; tout près se trouve le guichet de sortie : c'est la limite du parc Royal.

Nos bons petits ânes, que nous avons laissés avant d'entrer dans le palais et sans lesquels nous avons visité les jardins, nous attendent. Le plus long de la course reste à fournir ; en moins d'une minute l'escadron des touristes est en selle, le signal est donné et nous voilà en route par les chemins impraticables et impratiqués de la sierra de Cintra.

Quel changement soudain ! plus de frais ombrages et plus de délicieux réduits de verdure ; plus d'herbe tendre et plus de fleurs joyeuses ; les portes de l'Eden se sont fermées, et, sous les yeux, nous n'avons plus que la vue de solitudes désolées ! Des pierres grises

usées par les années, des crêtes déchiquetées, des ravins obscurs dans lesquels il faut descendre, des sommets abruptes qu'il faut atteindre, des gorges encaissées qui se succèdent, des rochers qui se croisent comme les coulisses d'un théâtre, des percées profondes qui apparaissent et disparaissent tout-à-coup, des difficultés nouvelles naissant à chaque pas, un silence de mort, un soleil de plomb, une chaleur étouffante, telles sont les conditions dans lesquelles va s'accomplir notre pèlerinage au couvent de Santa-Cruz.

En gravissant les pentes à pic des rochers, on voit quelques croix grossièrement taillées. Ce ne sont pas des témoignages de dévotion; ce sont de fragiles monuments qui rappellent un temps de meurtres et de crimes. Ces parages, il n'y a pas longtemps encore, étaient infestés de brigands, dont la rage furieuse s'exerçait sans pitié sur les voyageurs. Partout où le poignard d'un assassin répandait le sang d'une victime, on élevait une croix formée de deux lattes vermoulues, et il y a une trentaine d'années toute cette partie de la sierra — aussi bien que les jardins du monastère de la Pena et les aiguilles du château des Maures — étaient remplis de ces tristes marques d'une criminelle fureur. Alors Lisbonne elle-même recevait la visite des brigands; et, en plein jour, au centre de la ville, les lois étaient insuffisantes pour protéger la vie de l'homme. Lord Byron, en se rendant au théâtre, n'a-t-il pas failli devenir le héros d'une de ces lamentables histoires? Quoiqu'il en soit, l'on peut aujourd'hui cheminer en toute tranquillité d'esprit, et les bandits et

les détrousseurs n'existent plus guère, dans la sierra de Cintra, qu'à l'état de souvenir.

Le long des montagnes, l'on remarque tout un système de petits canaux qui se ramifient, se divisent, se croisent, en suivant les pentes diverses du sol. C'est le drainage appliqué sur une vaste échelle aux rochers de Cintra. L'eau coule abondamment de ces rochers ; au lieu de la laisser se perdre selon les caprices des ravins qu'elle creusait elle-même, on la recueille et on la dirige sur des territoires moins favorisés. Il n'y a peut-être pas de pays où l'on ait poussé aussi loin qu'en Portugal la science des grands travaux hydrauliques.

Cependant, après une heure et demie d'une marche fatigante et pénible, nous arrivons au terme de cette partie du voyage. L'aspect du pays a cessé peu à peu d'être sauvage et aride ; de temps à autre l'œil se repose sur une clairière verdoyante ; nous côtoyons des sillons fraîchement labourés ; un pâtre garde ses moutons en chantant d'une voix gutturale un air monotone et traînard ; la brise de la mer vient tempérer les feux du soleil, et bientôt nous attachons les brides de nos courageuses montures aux barrières en partie abattues du couvent de Santa-Cruz.

Je ne m'essaierai pas à peindre l'émotion qui nous gagna lorsque nous pénétrâmes dans cette austère et pieuse enceinte. Je vais dire aussi simplement que possible ce qu'elle est, et le lecteur — religieux ou philosophe — en tirera telles conséquences que lui inspireront ses croyances ou ses doutes.

L'entrée du couvent est annoncée par quelques croix en bois taillé sans art. La première porte donne accès dans une salle à ciel ouvert, formée par le rocher lui-même; à gauche l'on voit une fontaine d'eau vive, abritée par un grand chêne-liége; tout auprès se trouvent une table et des bancs de pierre. C'est là que les moines venaient jadis recevoir les étrangers; assis à leurs côtés, ils leur montraient leurs petites reliques et leur récitaient les légendes de la contrée. Au fond de la salle, quelques crevasses du rocher ont permis aux moines d'établir plusieurs chapelles. Ces chapelles sont encore décorées de grandes statues enluminées, représentant des Franciscains, célèbres dans l'Ordre par leurs vertus. D'une seconde salle également découverte et communiquant avec celle dont je viens de parler, l'on découvre l'admirable vallée qui va jusqu'à Collares. Nous entrons dans la chambre du chapitre. Qu'a-t-elle de long et de large? Cinq ou six pas peut-être. Et les cellules? Il y en a dix; pour y pénétrer, il faut ramper sur les mains et les genoux. Et le réfectoire, quel est-il? Un petit creux du rocher, une table et des siéges de granit au milieu. Et la chapelle principale? Elle peut contenir vingt fidèles tout au plus; c'est un nouveau compartiment de la grotte, et l'autel n'est qu'une pierre décorée d'une grossière mosaïque.

Derrière cette partie du couvent, le rocher se relève; par un escalier façonné dans le roc, de la main des anachorètes, en suivant des contours pittoresques, ombragés de beaux chênes-liéges, d'oliviers grisâtres,

d'arbousiers et de lauriers luisants, l'on arrive à différents repos. L'on rencontre là encore des autels au pied desquels les religieux venaient faire leurs dévotions et se recueillir dans la prière. Enfin, après avoir gravi quelque temps encore, l'on atteint une grotte supérieure qui domine l'Océan et le pays dans un rayon de plus de quarante lieues. C'est là qu'Honorius, un saint vénéré dans tout le royaume, vécut de longues années, s'appliquant à mériter le ciel en se faisant un enfer de la terre. Si bien des larmes ont été répandues sous la voûte de cette grotte, combien de douleurs ne s'y sont-elles pas apaisées dans les ardeurs de la foi !

Les cénobites, pour se préserver du froid et de l'humidité, avaient tapissé de liége leurs cellules, le réfectoire, la chambre du chapitre et la chapelle principale. Ce revêtement existe toujours, et c'est à lui que cet ermitage doit de n'être connu en Portugal que sous le nom de *Couvent de Liége*.

Le couvent de Santa-Cruz a été fondé en 1560 par dom Alvares de Castro, fils de ce vaillant dom Juan, vice-roi des Indes, qui mettait gravement ses moustaches en gage pour emprunter la somme d'argent nécessaire à l'achèvement du long et difficile siége de Diù. Les descendants de l'illustre Portugais habitent, l'été, tout près du couvent, à Penha-Verde, l'ancienne demeure du vice-roi, et ils entretiennent dans ce couvent un ancien frère chargé de tenir en état et de montrer aux voyageurs l'humble retraite d'Honorius.

Ce frère est certainement l'homme le plus bancal, le

plus bossu et le plus boîteux dont Callot ait jamais buriné les monstrueuses difformités.

IV.

Le voyage dans la sierra continue.

Nous n'avons pas encore rencontré une route aussi fatigante; cependant il faut marcher jusqu'à l'extrémité du cap Roca. C'est un nouveau pèlerinage qui commence, ce sont de nouvelles jouissances qui se préparent. La peine est grande; les rochers escarpés sont difficiles à gravir et les ravins dangereux à traverser; souvent l'on doit mettre pied à terre, car parfois il y aurait péril et folie à rester sur ces bêtes qui finissent par hésiter et par ne plus avoir le jarret assez ferme. Allons, ne perdons pas courage : dans une heure nous arriverons au couvent de Peninha, et nous aurons là un point de vue plus beau encore que tous ceux déjà admirés. De ce promontoire qui s'avance au milieu des flots bouillonants, l'on voit le Tage, majestueux et grandiose dans son cours; les terres de la rive gauche, les lignes indéfinies du cap Espichel, et l'Océan, uni au large, tumultueux sur les bords granitiques du continent; puis, derrière, c'est le château des Maures, c'est le palais de la Pena, c'est toute la chaîne des montagnes de Cintra se prolongeant au nord.

Après une halte au couvent, il faudra se diriger sur la Pedra d'Alvidrar, énorme rocher qui surplombe sur l'Océan. Nous passerons ensuite au village d'Almoça-

geme, et la caravane s'arrêtera à Penha-Longa. Au sommet d'un pic très-élevé, l'on trouve une énorme pierre et sur cette pierre une croix; pour en toucher des doigts la base, il faut escalader les quarante ou cinquante degrés d'une échelle. On fait la fréquente rencontre, sur cette montagne, de renards et de loups; toutefois, comme il ne s'agit pas d'y passer la nuit, à la lueur vacillante des étoiles, aux doux rayons de la lune, il n'y a pas de dangers sérieux à courir. D'ailleurs, si un orage se déclare — ce qui paraît peu probable avec un ciel pareil — si la promenade se prolonge jusqu'à mettre les touristes dans l'impossibilité de rentrer le soir à Cintra, il y a, tout près, les bâtiments d'un vieux couvent, et s'il le faut, nous dormirons dans les cellules sanctifiées des anciens Hiéronymites (1).

Toute cette dernière partie du programme d'une journée commencée avant les premiers éclats du soleil, fut accomplie heureusement, et avant le coucher de l'astre brillant du jour, nous étions de retour à Cintra.

En passant, nous avions vu la jolie petite ville de Collares, où l'on récolte un certain vin rouge qui a la prétention, en Portugal bien entendu, de *jouer* les crûs du Bordelais. J'en ai fait la connaissance et je puis

(1) En 1821, bien qu'un certain nombre de couvents eussent été abandonnés faute de moines pour les habiter, il y avait encore en Portugal 360 maisons conventuelles d'hommes, occupées par 5,760 religieux et possédant un revenu de 607 millions et demi de reis ; à la même époque, 3,693 nonnes étaient réparties dans 138 monastères, ayant 313 millions de reis de rentes.

affirmer qu'il les *joue* très-mal ; fort en goût, épais et chargé en couleur, il n'a rien qui rappelle les produits savoureux des bords de la Gironde. Collares compte 2,000 habitants.

Nous avions aussi défilé devant la quinta de Sitiaes, dessinée dans le goût anglais. Cette demeurance princière appartient au marquis de Marialva. C'est là que Junot signa avec Wellington le fameux traité connu dans l'Histoire sous le nom de Convention de Cintra, et que lord Byron apostrophe en ces termes dans le premier chant du Pèlerinage de Child-Harold :

Voilà le palais où des chefs se sont rassemblés naguère ! palais odieux à tout cœur anglais ! Voyez ce démon, ce nain de l'enfer au rire moqueur, qui porte pour diadème le bonnet de la folle ! Voyez-le assis et revêtu d'un manteau de parchemin ; à ses côtés sont un sceau et un noir rouleau, où brillent des noms connus dans la chevalerie et un grand nombre de signatures que le nain malicieux montre du doigt en riant de bon cœur.

La Convention est le nom du démon qui se moqua des chevaliers rassemblés dans le palais de Marialva. Il sut les priver de toute leur cervelle (s'ils en eurent jamais) et changer en deuil la vaine joie d'une nation. La sottise foula aux pieds le panache du vainqueur. Que de lauriers croissent en vain pour des chefs tels que les nôtres ! Malheur aux vainqueurs plutôt qu'aux vaincus, depuis que la victoire languit dédaignée sur les côtes de la Lusitanie.

Depuis le jour de cette assemblée fatale, ô Cintra ! ton nom fait pâlir la Bretagne ; ceux qui tiennent les rênes de l'Etat frémissent et rougiraient de honte si leurs fronts savaient rougir. Comment la postérité appellera-t-elle cet acte déshonorant ?

Nos descendants et ceux de nos alliés ne verront-ils pas avec mépris ces généraux privés de toute leur gloire ? Les ennemis vaincus dans le combat ont été les vainqueurs dans ce palais, où nous nous sommes dévoués aux railleries des nations pendant les siècles à venir.

Cédant aux avis de quelques amis, Byron consentit à retrancher plusieurs autres strophes dans lesquelles, arrivant au paroxysme de l'indignation, il traitait tout simplement Arthur Welesley et les autres généraux de l'armée britannique « de niais, de nigauds et d'imbéciles. »

Continuant notre mouvement de retour vers Cintra, Penha-Verde, où reposent les restes glorieux de dom Juan de Castro, nous arrêta un instant; c'est une des plus belles villas du pays. Nous vîmes ensuite les ruines de Monsérrate, une fantaisie de l'Anglais Beckfort, dont les travaux furent abandonnés pour vice de construction; on nous fit remarquer encore les châteaux du duc de Saldanha, du duc de Palmella, du marquis de Pombal, du comte de Redondo; nous regardâmes rapidement des centaines d'habitations moins considérables, moins fastueuses que celles que je viens de nommer, mais toutes remarquables par leur belle mine, leur joyeuse apparence, leurs frais alentours. Et puis dans quel pays se dressent ces palais, ces villas, ces hôtels, ces châteaux et ces gracieuses maisons bourgeoises! C'est à n'y pas croire, tant la nature s'est montrée prodigue, sur ce point, de ses dons les plus enviés et les plus rares.

Avant que la nuit ne fût venue nous repartions au

galop de nos mules du matin. Des nuages s'étaient amoncelés sur les cimes de la sierra et dérobaient aux regards le palais de la Pena et le château des Maures. Nous nous demandâmes alors si nous n'avions pas été le jouet, une journée durant, de visions magiques, et si, en vertu de son pouvoir surnaturel, Mirddyn l'enchanteur ne venait pas de faire disparaître tout-à-coup les merveilles qui nous avaient causé de si incroyables surprises. La chose peut, il est vrai ne pas sembler croyable ; cependant il y faut ajouter foi, à moins que l'on aime mieux supposer un rêve dont un cahot de la voiture nous réveillant sur la route de Lisbonne, aura brisé les longs fils d'or.

Voici quelques renseignements que le voyageur aura probablement l'occasion de consulter.

Il n'y a qu'une manière de se rendre à Cintra, c'est par la grand'route. Dans quelque temps, un chemin de fer liera ce point à la capitale; mais jusqu'au jour où des locomotives feront le service, il faudra avoir recours soit aux omnibus, soit aux séges et aux calèches.

L'administration générale des omnibus est sur le *largo do Pelourinho* — traduisez : petite place du Pilori — A certaines heures de la journée, il part des voitures attelées de deux ou trois paires de mules pour : Belém—120 reis; (notre franc vaut 170 reis).—Sete-Rios — 120 — Bemfica — 200 — Oeiras — 320 — Lumiar

— 200 — Poço do Bispo — 120 — Campo-Grande — 200—Cintra — 960 — Mafra — 1,200. — C'est peut-être le moyen le plus simple d'aller de Lisbonne à l'un des lieux dont on vient de lire l'énumération, mais ce n'est pas le plus amusant, et même, en certaines circonstances, ce n'est pas non plus le moins coûteux.

En effet, il existe dans le quartier S. Roque une Compagnie dirigée par des hommes intelligents, qui fournit des séges, des *carinhos* — petits cabriolets — des coupés et des calèches, dans des conditions de confortable et de prix qui doivent les faire préférer à ces longs et tristes omnibus. Avec un carinho, où trois voyageurs trouvent aisément leur place, l'on va quand on veut, l'on retourne dès que cela fait plaisir; pendant toute une journée l'on court de Lisbonne à Cintra et de Cintra à Lisbonne, et l'on donne pour tout cela 4,600 reis. Avec l'omnibus, qui vous prend et vous laisse à ses heures, le même trajet revient à 5,760 reis.

Puisque je viens de parler des voitures de remise et des omnibus, il n'est pas hors de propos de dire ici un mot des voitures de place.

Des stations sont en permanence sur la praça do Commercio, au Corpo-Santo, à Loretto et auprès du Passeio publico. Une personne paie pour une heure de course, dans la ville, 350 reis et deux personnes 480. La demi-heure s'acquitte avec 240 reis et 320; le quart d'heure avec 120 et 160. Hors des murs de la ville, dans un rayon d'une lieue et demie, une heure pour un voyageur se solde par 720 reis, et pour deux par

960; une demi-heure, par 480 et 640; un quart d'heure, par 240 et 320.

Des vapeurs desservent le haut du Tage; ils partent tous les jours pour Azambuja, Villa-Nova, Carregado, Villa-Franca, Alhandra, Valle de Zebro, Barreiro e Seixal, Aldeâ Galega. Deux vapeurs, *o Vesuvio* et *o duque d'o Porto,* font le service de Lisbonne à Porto.

CHAPITRE X.

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE (1).

I.

Admirablement située pour les opérations commerciales, Lisbonne employait autrefois jusqu'à 400 navires de 300 à 600 tonneaux rien que dans ses rapports avec l'Amérique du Sud. Aujourd'hui, c'est à peine s'il s'expédie du Tage pour l'étranger plus de 150 bâtiments, dont le port moyen ne doit pas dépasser 200

(1) A l'embouchure du Tage, deux grands bancs de sable se réunissent et forment ce qu'on appelle une barre. Il existe deux passes, l'une au sud, nommée passe d'Alcaçova, et l'autre au nord, désignée sous le nom de *Canal da terra*. La première, défendue par le fort de Bogio, n'a pas moins de 500 mètres de largeur avec 9 brasses d'eau; la seconde est encaissée entre des rescifs et le fort S. Juliao. A mer basse on y trouve encore 4 brasses d'eau. La seule difficulté que présente l'entrée du port est la force du courant qui, à marée descendante, acquiert une vitesse de 7 milles anglais (environ 13 kilomètres) à l'heure; à la suite de fortes pluies, cette vitesse se trouve considérablement augmentée, et alors, s'il règne un fort vent du large, la mer brise avec violence sur toute l'étendue de la barre.

tonneaux. Le despotisme, l'intolérance du gouvernement et les troubles civils ont paralysé l'énergie de la nation, entravé l'industrie et déterminé la rapide décadence de relations qui avaient porté si haut la fortune du pays.

Depuis l'expulsion de dom Miguel et le rétablissement de dona Maria sur le trône, le gouvernement s'est efforcé de raviver le commerce national. Son premier acte remarquable a été un décret établissant la franchise des ports de Lisbonne et de Porto. Par un autre décret du 18 avril 1834, il fut déclaré que toutes denrées et marchandises, sans distinction d'origine, et quel que fût le pavillon sous lequel elles auraient été importées, seraient reçues dans les douanes de Lisbonne et de Porto, pour être livrées à la consommation. La disposition capitale de cet acte était l'article 2, portant que les denrées et marchandises admises à la consommation, paieraient un droit de 15 0/0 d'après l'évaluation du tarif, ou *ad valorem* à défaut d'évaluation, si elles étaient importées sur navires portugais venant du pays de production, ou par navires du pays même venus en droiture; dans le cas contraire, elles devaient payer la moitié en sus, soit : 22 1/2 0/0.

Les droits que cet acte venaient rectifier ayant été antérieurement élevés de 16 à 30 0/0, c'était une réduction considérable accordée à l'importation ; c'était la libre concurrence de tous les pays producteurs sur le marché portugais. La Grande-Bretagne et le Brésil, en vertu de conventions particulières, n'avaient jamais payé plus de 15 0/0. Ils se récrièrent contre l'inno-

vation du gouvernement de dona Maria; mais ce fut en vain, car les traités sur lesquels ils s'appuyaient étant venus à expirer, leurs réclamations se trouvèrent sans fondement, et il leur fallut entamer des négociations pour de nouveaux engagements dans lesquels ils essayèrent de recouvrer leurs anciens priviléges. Le gouvernement persista dans sa résolution de maintenir l'égalité entre toutes les nations.

Un décret du 24 novembre 1836 a étendu aux autres ports du royaume la disposition du décret du 18 avril 1834, concernant ceux de Lisbonne et de Porto, c'est-à-dire l'admission des marchandises étrangères au taux de 15 0/0 de droit d'importation. Un décret de la même époque a modifié les droits de tonnage établis sur les navires étrangers, et fixé le jaugeage des bâtiments. Ce décret avait pour principal objet de favoriser la navigation portugaise, qui se trouvait, par une étrange combinaison des tarifs antérieurs, payer des droits plus élevés que la navigation étrangère; il a néanmoins profité à cette dernière, attendu qu'il a remplacé, par un droit assez léger, diverses taxes qu'il fallait payer en détail, et dont l'addition donnait un total fort onéreux.

Depuis quatre ans, il y a eu une révision des tarifs des Douanes, et ce travail s'est fait dans le sens le plus propre à accroître les relations commerciales du Portugal.

Les droits d'importation, d'exportation, frais de port et autres charges, sont donc très-modiques à Lisbonne. Il n'y existe pas de système régulier d'entrepôt. Toutes

les marchandises sèches peuvent rester deux ans dans les magasins de la Douane, et les liquides six mois, sans payer de location, pourvu que ces marchandises soient destinées à la consommation intérieure et en acquittent les droits; lorsqu'on les retire pour la réexportation, elles sont frappées d'un droit de 2 0/0.

Toutefois, bien que les réformes dont je viens de parler aient rendu plus faciles les opérations du commerce français en Portugal, la France est encore loin de balancer, dans le Tage, la navigation britannique. En effet, le commerce de Lisbonne peut se répartir ainsi : 4/7mes par navires anglais, 2/7mes par navires portugais, 1/7me par navires français.

Cet état d'infériorité du commerce français tendait bien, il est vrai, à s'effacer peu à peu, mais il était difficile de croire à un nivellement parfait des situations, et les choses seraient restées longtemps sur ce pied sans la création du service des Paquebots à vapeur, dont la *Ville-de-Lisbonne* offre un superbe échantillon. En effet, l'exportation française en Portugal et l'importation en France des produits portugais possédant aujourd'hui un service régulier; notre industrie pouvant, sans avoir recours au transit anglais, paraître sur les bords du Tage, les échanges vont devenir aussi rapides que directs, et, comme les Anglais ne sauraient lutter avec nous en articles de modes, en soieries, bimbloteries, bronzes, dorures, châles, chapeaux, conserves alimentaires, instruments de musique, glaces, papiers, parfumeries, porcelaines, quincaillerie, rubans, velours, etc., etc., il s'en suivra que leur in-

dustrie va subir sur ce point une dépréciation dont la nôtre aura tout naturellement les bénéfices.

Quoique le mouvement industriel soit peu développé en Portugal, il ne faudrait cependant pas prétendre qu'il y soit absolument nul. Ce royaume se trouve, il est vrai, soumis à une importation considérable ; mais on peut remarquer que cette importation atteint principalement les matières premières, qui sont transformées dans les manufactures du pays en une foule d'objets d'utilité.

Les fabriques d'armes, de faïence et de toiles peintes de Lisbonne sont très-importantes ; celles de draps et d'étoffes de laine de Portalègre, de Covilhan et de Fundao occupent un grand nombre d'ouvriers. Il existe à Porto, Coïmbre, Béja, Estremeu, Cercal et Caldar des fabriques de faïence ; la grande filature de coton de Thomar, dont les produits ont peut-être la même valeur que ceux d'Angleterre et de France, est très-considérable. Parmi les autres établissements, il faut mentionner les savonneries, les verreries, les papeteries, les raffineries. A Campo-Grande, l'on fabrique des soieries, et, à Lisbonne, l'on s'occupe de la bijouterie, de la joaillerie, de l'orfévrerie. Toutefois il faut dire qu'à de rares exceptions près, tous ces produits de l'industrie portugaise sont inférieurs à leurs analogues de France et d'Angleterre.

L'agriculture portugaise languit, bien différente de ce qu'elle était au XIIIe siècle, quand elle produisait assez de céréales pour en exporter. Alors, les découvertes maritimes, les colonies qui furent envoyées en

Asie ou en Amérique, et le commerce, enlevèrent trop de bras aux champs. Qu'on ajoute à ces diverses circonstances l'ignorance des cultivateurs, la servitude sous laquelle ils ont longtemps gémi, l'agglomération des propriétés territoriales dans les mains du clergé, la difficulté des communications intérieures et le manque de bestiaux, et l'on aura l'ensemble des causes de la décadence de l'agriculture en Portugal. Quoique depuis l'administration du marquis de Pombal il y ait eu quelques progrès, le froment, le seigle, l'orge, le maïs, la viande salée, le beurre, le fromage, etc., etc., figurent toujours pour une large part dans les articles d'importation.

En Portugal, les fruits arrivent en tout temps à parfaite maturité : ils sont délicieux et forment l'objet d'une exportation considérable. Il part des ports de Porto ou de Lisbonne, chaque année, pour 500,000 fr. d'amandes et de figues sèches, pour 2,000,000 fr. d'oranges, et 47,000 pipes de vin, représentant une valeur de près de 44,000,000 de fr. (1). Les autres objets d'ex-

(1) Bien que le Portugal occupe la partie la plus chaude de la zône tempérée, cette contrée ne souffre cependant pas de l'ardeur brûlante qui dessèche le midi de l'Espagne. Les brises de mer apportent la fraîcheur sur les côtes, et les vents du nord assainissent l'intérieur. Ce sont les vents d'est qui sont les plus chauds. L'air est, en général, doux et le climat salubre. Le Portugal jouit de deux printemps, dont le premier, qui est le plus délicieux, commence en janvier. Vient ensuite la saison des pluies. De juillet en septembre règnent les plus fortes chaleurs; elles dessèchent tout et nuisent beaucoup à l'agriculture : alors

portation sont : l'huile — bien qu'elle soit de mauvaise qualité à cause des modes défectueux de préparation ;— le sel commun, le sumac, le liége et la laine. Le chanvre et le lin sont cultivés dans les provinces du Nord, mais en quantité insuffisante pour la consommation. L'éducation des bestiaux n'est pas exploitée, par suite du manque de pâturages dans les grandes chaleurs, et parce que les prairies artificielles sont encore peu connues. L'élevage se fait surtout dans les provinces de Beira, de Minho et d'Estramadura. Il n'y a pas beaucoup de chevaux ; ils sont en général petits et vifs ; en revanche, on voit beaucoup de mulets. Il existe aussi de nombreux troupeaux de moutons, particulièrement dans la province de Beira. On élève peu de vaches laitières, mais un grand nombre de chèvres, dont le lait, mêlé à celui de la vache, fait un excellent fromage. Les porcs ressemblent à ceux de la Chine.

La science forestière est assez négligée en Portugal pour que plusieurs provinces soient entièrement privées de bois.

Les fleuves, surtout le Tage, abondent en poissons.

le ciel est constamment pur, pas une goutte d'eau ne rafraîchit cette atmosphère embrasée. Après les premières pluies, la nature semble renaître : elle s'embellit de fleurs nouvelles : c'est le second printemps, qui précède, immédiatement l'automne. L'hiver commence au mois de novembre ; il signale son passage par de fortes pluies et de violents ouragans. Il tombe très-rarement de la neige en Portugal, si ce n'est sur le sommet des montagnes et dans les provinces septentrionales. L'orage ne gronde qu'en automne et pendant l'hiver.

Cependant la consommation est si grande qu'on importe dans ce pays une masse considérable de morues. Aujourd'hui, ce sont les Anglais et les Norwégiens qui apportent cette denrée en Portugal, tandis que, dans le XVIe siècle, les Portugais faisaient seuls, pour tous les pays du monde, cette pêche dans les mers du Nord.

Les articles d'importation autres que ceux énumérés plus haut, sont : le fer, l'acier, le plomb, l'étain, le cuivre, le laiton, les planches, les solives, le merrain, les mâts, les douves, le goudron, la pois, le lin, le chanvre, la soie, les bœufs, les chevaux, ainsi qu'une grande quantité de produits des manufactures étrangères, qui sont ensuite réexportés dans les possessions portugaises d'outre-mer.

II.

A la chute du ministère Cabral, il y a quatre ans, le gouvernement portugais arbora pour devise : Régénération des idées, amélioration morale et bien-être dans toutes les classes. On résolut alors de s'occuper un peu moins de politique, de pérorer un peu moins à la tribune des Cortès, mais de travailler davantage à la grandeur de la nation, au progrès matériel.

Le premier résultat de l'application de ce programme fut de faire jeter les yeux sur le manque absolu de routes viables et de moyens de communication. Là, en effet, était le grand obstacle que rencontrait dans le pays le

développement de l'industrie et du commerce; là était la cause de l'appauvrissement graduel d'une nation qui possède en elle-même de sérieux éléments de fortune et de richesse. Le Portugal n'a pas de canaux, et ses fleuves navigables ne peuvent être pratiqués durant l'année entière. Il y a trois ans encore, on ne trouvait pas une seule route, et pour joindre la frontière espagnole, pour se rendre de la capitale aux divers centres industriels du royaume, il fallait voyager sur des mules, par des sentiers se déplaçant chaque année, souvent chaque saison, par des chemins parfois si mauvais, si périlleux, que l'on rencontrait difficilement un muletier consentant à s'y risquer, lui et ses bêtes.

Jusqu'à la même époque, à Lisbonne, la ville évidemment la mieux partagée du royaume en fait d'établissements d'utilité, le service des dépêches n'était ni régulier ni journalier, avec les provinces et la frontière d'Espagne.

Cet état de choses s'est amélioré, et bien qu'il n'en soit pas encore à beaucoup près à sa période de perfectionnement, les travaux accomplis donnent à espérer que ce qui demeure à faire sera entrepris en son temps et mené vigoureusement jusqu'à son entier achèvement. Ainsi, aujourd'hui — et ce résultat est énorme si on le compare au passé — le service de la poste se fait tous les jours, de Lisbonne à Porto et à Badajoz; le reste du Portugal est desservi par un *correio* qui part de Lisbonne les lundi, mercredi et samedi de chaque semaine; pour la Galice le correio se met en marche les mercredi et samedi, opérant son retour les lundi et vendredi.

Dans le Minho, aux environs de Porto, l'on rencontre maintenant quelques bons chemins de grande communication, que les négociants et les commerçants ont fait construire de leurs deniers. Une belle grand'route lie, depuis un an environ, Coïmbre à Lisbonne; — cette route a coûté cher, parce que les travaux publics manquent d'organisation; toutefois elle a été exécutée rapidement et elle est aussi bien établie que nos meilleures de France (1). — De plus, le télégraphe électrique est en activité jusqu'à Badajoz; — là il communique avec les fils de Madrid et se soude ainsi aux grandes lignes d'Europe. — Enfin, il y a quelques mois, le roi, son auguste père, LL. AA. les infants et les infantes ont inauguré, entourés du clergé, du corps diplomatique et de la cour, le premier tronçon du chemin de fer qui doit se rattacher au rail-way espagnol, et qui, dans l'état actuel, s'arrête au Carregado, c'est-à-dire à 36 kilomètres de Lisbonne. Conformément à la loi du 13 août 1856, le chemm de fer de l'Est, aujourd'hui en activité jusqu'au village du Carregado, doit être terminé, jusqu'à Santarem, le 15 septembre 1857.

Le Portugal, dans un avenir plus ou moins éloigné, aura donc, lui aussi, son réseau de voies ferrées. Par une loi du 7 juillet 1853, le gouvernement a donné la

(1) Il n'y a pas, en Portugal, de corps organisé d'ingénieurs civils. Ce sont les ingénieurs militaires qui, à l'occasion, en remplissent les fonctions. Le prix de la main-d'œuvre est très-élevé et dépasse de beaucoup les habitudes françaises.

concession du chemin de fer jusqu'à Santarem (72 kilomètres), avec prolongement, décidé seulement en principe, sur la frontière d'Espagne, à la Compagnie centrale-péninsulaire des chemins de fer du Portugal; cette compagnie s'était assurée par avance le concours d'entrepreneurs et d'ingénieurs anglais. Un tiers des fonds devait être fourni par le gouvernement, un tiers par la compagnie, et le dernier tiers par les entrepreneurs. En septembre 1855, les Anglais, dégoutés de travaux dans lesquels ils rencontraient des difficultés inattendues, abandonnèrent la partie et se retirèrent. Le gouvernement s'empara de la ligne et s'adressa aux capitalistes et au gouvernement français. C'est alors que M. Wattier aîné, ingénieur au corps des ponts-et-chaussées de France, alla à Lisbonne, accompagné de quelques conducteurs et employés, avec la mission d'étudier un réseau général pouvant donner satisfaction aux intérêts de tous les points du royaume, aux exigences du commerce, aux besoins de l'industrie.

Deux directions furent alors arrêtées : l'une sur Porto, passant par Santarem, Thomar, Pombal, Soure, Coïmbre, Aveiro, Ovar et débouchant à Porto, sur la rive droite du Douro; l'autre partant de Santarem et touchant à Abrantès, Crato, Portalègre et coupant la frontière espagnole à Badajoz. Un autre projet, pour cette seconde direction, franchissait le Tage à Santarem, desservant Aviz, Estremos et Elvas, avant d'atteindre Badajoz. Il faut dire aussi que jusqu'à présent l'on n'a travaillé qu'en vue de la voie d'Espagne, se reliant au chemin d'Alicante à Ciudad-Réal, et suivant

la vallée de la Guadiana pour arriver à Badajoz ; il pourrait fort bien arriver que les rails espagnols vinssent, au contraire, de Tolède, parcourant la vallée du Tage, et pénétant en Portugal par Portalègre. Tel est l'ensemble des travaux que M. Wattier a été amené à étudier. Homme de grande expérience et d'incontestable habileté, c'est à son activité et à la clarté de ses appréciations que le royaume de dom Pedro devra peut-être la prompte et bonne réalisation d'un projet d'où dépend aujourd'hui tout son avenir industriel et commercial.

Une compagnie brésilienne a obtenu la concession d'une ligne de fer partant de la rive gauche du Tage, en face de Lisbonne, et allant à Sétubal, Montemor, Evora, Redondo et Badajoz. Les travaux sont assez avancés entre le Tage et Sétubal; malheureusement les ingénieurs ont récemment reconnu, sur certains points du tracé, des difficultés de terrain si considérables, que les rails n'iront vraisemblablement pas plus loin que Vendas-Novas ou Montemor.

Un chemin de fer de Lisbonne à Cintra est en voie de construction; un télégraphe électrique fonctionne entre ces deux points.

On le voit, de grands chantiers s'ouvrent, de grandes entreprises se créent, de nombreux capitaux s'engagent en Portugal, en vue du commerce et de l'industrie ; ce n'est plus un peuple qui dort insouciant et paresseux ; c'est un pays qui se réveille et se met activement à l'œuvre. Hier, il noyait ses forces dans le repos et la mollesse; aujourd'hui, il se lève décidé à

conquérir une place belle et respectée parmi les nations industrielles et commerciales de l'Europe.

III.

Tout-à-l'heure j'ai parlé de la situation désavantageuse du commerce français à Lisbonne, et j'ai dit que la ligne des Paquebots de la compagnie Jouvellier, Tricot et Edel déterminerait certainement une amélioration notable dans les rapports de notre industrie avec le marché portugais. D'autres motifs doivent hâter ce mouvement, qui sera, en définitive, très-avantageux aux deux nations. Ainsi, la sympathie naturelle que l'on éprouve dans la capitale de dom Pedro pour les Français; d'un autre côté, le sentiment répulsif qu'inspirent — très-injustement sans aucun doute — les sujets de la gracieuse souveraine de la Grande-Bretagne, seront pour beaucoup dans le développement de nos relations avec le Portugal. Les Portugais ne pardonnent pas aux Anglais d'avoir considéré le royaume de Manoel comme une de leurs colonies, de s'y être souvent conduits ainsi qu'en pays conquis, et d'avoir mis la main sur l'empire indien. Pendant longtemps, les Anglais ont tenu le Portugal en état de servage. A dater du traité de Méthuen, c'est-à-dire depuis 1703, ils s'étaient emparés du commerce extérieur, qu'ils ont fait longtemps presque exclusivement seuls. Ils commandaient dans le pays comme chez eux; ils y entretenaient des troupes; ils dominaient dans le con-

seil de la couronne, et rien ne s'accomplissait avant d'avoir passé par leurs mains. Le commerce et l'industrie une fois absorbés à leur profit, ils s'attaquèrent à l'esprit de nationalité et tentèrent de l'étouffer. Ils n'y réussirent qu'en partie, et, un beau jour, le pays se débarrassant de leur mortelle étreinte, rejeta avec la ferme et noble résolution de ne la plus subir, la suzeraineté britannique.

Bien au contraire, le Français est accueilli les mains tendues et les bras ouverts en ce pays d'où l'opinion repousse le fils d'Albion. L'on nous aime sur notre mine, sur notre réputation, et l'on ne se souvient guère, en vérité, des coups de canon que les deux pays ont jadis échangés. L'on a surtout en singulière estime le chef illustre de notre pays; l'on admire sa force, son courage, sa confiance dans les hautes destinées de la France, et ce n'est qu'avec un sincère respect qu'on en parle. Les Portugais ont suivi avec un intérêt avide et soutenu les phases diverses des campagnes de Crimée; leurs vœux sont constamment restés du côté du drapeau aux trois couleurs, et plus d'un officier de caçadores a désiré partager les chances de fatigues et de dangers qui ont fait, presque autant que le triomphe même, la gloire de la jeune armée française.

Le gouvernement de l'Empereur Napoléon est représenté à Lisbonne par M. le marquis de l'Isle de Siry. Ce ministre ne cesse d'étudier et d'activer les moyens susceptibles d'étendre les rapports de la France avec le Portugal. Il a compris que l'établissement de communications rapides et régulières entre les

deux pays serait un coup sérieux porté à la supériorité commerciale de l'Angleterre; aussi a-t-il aidé de ses avis et de ses encouragements les propriétaires de la ligne des Paquebots français. Il a réclamé de plus en leur faveur, auprès de son gouvernement, le service postal. Par Saint-Nazaire, la voie est évidemment plus courte et plus prompte, en ce qui nous concerne, que par Southampton; ce sera donc assurer de grandes facilités aux opérations que de confier le transport des dépêches aux nouveaux Paquebots. M. le marquis de l'Isle soutient d'ailleurs en toutes circonstances, avec une grande fermeté de caractère et une parfaite dignité de formes, les intérêts de ses nationaux, et, par l'élégance de ses manières et le charme de son esprit, il ne contribue pas peu à développer les dispositions sympathiques qui se sont déclarées pour nous, sur ces rivages naguère visités par des vaisseaux venus en ennemis de Toulon et de Brest.

De son côté, dom Pedro V, attentif aux besoins de son pays, aide puissamment à l'expansion du commerce et de l'industrie en Portugal. Il connaît ses devoirs, il comprend son époque; au lieu de s'endormir au souvenir glorieux des temps qui ne sont plus, au lieu de se laisser aller au courant de rêves insensés et impossibles, il apprécie sérieusement la situation telle que l'ont faite les événements politiques, et il s'applique à donner à son peuple le bien-être dont il a manqué pendant si longtemps. La tâche est grande et lourde; elle est belle et digne d'un esprit droit, d'une intelligence solide, d'une âme fortement trempée. Les travaux de la paix

peuvent être moins brillants, moins enivrants que ceux de la guerre ; mais la trace qu'ils laissent dans l'Histoire n'est pas embarrassée de ruines, ni ternie par des misères et des larmes. Et puis, le règne heureux et pacifique de dom Diniz ne forme-t-il pas l'âge d'or de cette nation qui a enfanté tant de héros fameux, tant de conquérants illustres (1) ?

---

(1) A Paris, le Portugal a, comme ministre plénipotentiaire et chargé d'affaires, M. le baron de Paiva. S. M. dom Pedro V ne pouvait pas remettre en des mains plus intelligentes ni plus dignes les intérêts de son gouvernement et de son pays.

Le Portugal a, de plus, en France, pour veiller à ses intérêts commerciaux, un consul général : M. J. Ferreira Alves, dont la résidence est au Havre ; un consul, M. Mouzinho da Silveira, à Paris ; et deux vice-consuls : MM. J.-M. de Nascimento, à Nantes, et M. Doney, à Bordeaux.

CHAPITRE XI.

OS DIVERTIMENTOS.

I.

OS THEATROS.

Il serait aisé, sous ce titre, de faire tout un cours de littérature. En débutant par l'Académie, présidée par Taréja, la femme de Henri de Bourgogne, sous l'inspiration des troubadours béarnais;—en s'arrêtant ensuite aux chansons de Gonçalo Hermiguès et d'Egaz Moniz;—aux sonnets de dom Pedro, fils de Juan Ier;—aux romans chevaleresques de Vasco de Lobeira — le créateur du genre; —aux chroniques de Fernand Lopez —le Froissart du Portugal; — aux poésies pastorales de Berardin Ribeyro — l'inventeur de ces mœurs imaginaires de bergers et de bergères impossibles qui ont trop longtemps donné lieu à de si fausses et si fades peintures;—aux travaux historiques de Mendez Pinto; à la grande conception épique de Camoëns;— aux romances de Garcia de Resende, aux odes d'Antonio Ferreira, aux comédies de Gil Vicente — le précur-

seur de Shakaspeare et de Lope de Vega; — aux discours du jésuite Vieira, aux poésies légères de Vasconcellos, aux bucoliques de Manoel da Costa, — l'on pourrait ainsi parcourir toute l'échelle littéraire et l'on aurait un tableau complet de tous les genres que la plume du poète et du prosateur peut aborder et mettre en lumière. Mais ce cadre est trop vaste et puis ce serait quelque peu sortir du sujet que d'y toucher; aussi je le laisse quitte à le traiter plus tard et ailleurs.

Sans donc remonter quasi jusqu'au déluge, je dirai tout bonnement qu'avant José Ier le Portugal n'avait pas de théâtre national, car il serait difficile de donner ce nom aux farces grossières de l'époque, aux *autos sacramentaos*. Les premières pièces à peu près régulières qui furent données au public furent celles de Simao Machado et d'Antonio José; elles furent représentées par une troupe de fantoccini, et le bon goût, le sentiment des convenances, le choix du langage étaient choses inconnues des auteurs, des comédiens et des assistants.

A quelque temps de là, de simples particuliers formèrent le projet d'élever un théâtre dans lequel des artistes choisis sur les meilleures scènes de l'étranger constitueraient une troupe digne d'une ville comme Lisbonne. On était résolu, dès ce moment, à faire représenter des traductions de chefs-d'œuvre de la littérature anglaise et française, et à augmenter le répertoire des productions nationales qui ne manqueraient pas de surgir alors que les écrivains auraient l'espoir fondé d'être encouragés. Le marquis de Pombal, ce ministre

si soigneux de toutes les choses qui pouvaient ajouter à l'éclat du règne de son maître, favorisa cette intelligente entreprise, et la société d'Arcadia, qui avait déjà rendu de grands services à la littérature, exerça cette fois encore une utile influence sur le personnel de la troupe et sur le choix des pièces à représenter. La célèbre Todi, dont toute l'Europe a longtemps admiré la voix, la méthode et la déclamation, occupa pendant plusieurs années, à ce théâtre, l'emploi de soubrette. Sa sœur, Cecilia, excellait dans un genre tout différent : elle jouait les reines et les héroïnes ; dans les rôles d'*Alzire* et de *Zaïre* elle était, au dire des écrits qui en parlent, tout simplement ravissante.

Le véritable mérite de ces deux actrices et celui d'un de leurs camarades, le Portugais Pedrinho, excitèrent la noblesse à favoriser les progrès du théâtre naissant, et, en 1771, un édit royal réhabilita la profession de comédien. Alors parurent la tragédie de *Mégare,* conçue d'après les règles les plus sévères du théâtre grec, par Frédegache, Quitta et Seixas ; une traduction très-applaudie de *Tartuffe*, par le capitaine Manoel de Souza ; une traduction de l'ébouriffant *Bourgeois-Gentilhomme,* par le même ; plusieurs contes de Marmontel, appropriés à la scène ; quelques comédies fort agréables et devenues très-populaires de Feliciano de Ploraes, attaché à la secrétairerie d'Etat ; les imitations des œuvres dramatiques de la scène anglaise par da Cruz e Silva ; la tragédie *d'Osmia*, comprise dans le goût français, par la comtesse de Vimieiro ; un nouveau

drame d'*Inez de Castro*, par Juan Gomez, et vingt autres travaux dignes au moins d'intérêt.

José, de son côté, donnait l'exemple des encouragements aux artistes lyriques. Aimant passionnément la musique, il avait pris à sa solde toute une troupe de chanteurs italiens, et il fit construire une salle splendide, dans laquelle il put réunir les musiciens d'Europe le plus en renom. Le monarque rétribuait magnifiquement ces interprètes des chefs-d'œuvre des grands compositeurs, et élevait, par exemple, les appointements d'Egizielli et de Cafarelli à 72,000 fr., ce qui représente, pour l'époque, une valeur énorme.

Le théâtre prospérait, le goût du public, celui des auteurs et des acteurs nationaux se formait, une école se fondait quand la mort de José vint porter un coup funeste aux nouvelles institutions. Les scrupules de conscience de dona Maria Ire la déterminèrent à défendre aux femmes de paraître en scène; et, comme si ce n'était pas assez de rendre impossible l'exécution des ouvrages dramatiques, le gouvernement refusa d'assurer une subvention aux auteurs. Ceux-ci n'étaient pas, d'ailleurs, protégés par une loi leur assurant la propriété de leurs ouvrages; ils cessèrent d'écrire, et le théâtre de la rue *dos Condes* fut d'abord négligé, puis ensuite fermé.

Juan VI, alors qu'il n'était que régent, se montra plus favorable à l'art dramatique; il révoqua même la défense de la reine, sa mère. Mais le départ de la famille royale pour le Brésil et l'occupation française empêchèrent les effets des bonnes dispositions du

prince de se produire, et les choses en revinrent presque à ce qu'elles étaient du temps de la reine dona Maria. Cependant peu à peu les progrès artistiques reprirent le dessus, et malgré les guerres civiles, malgré les agitations du règne de dona Maria Segunda, le théâtre se trouve aujourd'hui honoré à Lisbonne autant qu'en aucune ville d'Europe.

Les scènes nationales ne sont pas riches en artistes de véritable valeur; elles ont bien des comédiens amusants, dont la finesse naturelle séduit et charme ; mais la vicieuse déclamation des uns et le manque d'instruction des autres ont singulièrement retardé la régénération complète du théâtre portugais. Il est juste aussi de le reconnaître, les auteurs dramatiques modernes n'ont pas fait et ne font pas ce qui serait nécessaire pour éclairer les comédiens et guider le public. Leurs compositions manquent de goût et de tact, et elles n'ont pas cette grâce, cette élégance, cette distinction de formes qui assurent au théâtre français une incontestable supériorité.

La vogue des artistes italiens ne saurait donc être balancée par les écrivains et les comédiens portugais. Les érudits n'ont pour le théâtre national qu'une très-mince estime, et la société de la haute aristocratie et du grand commerce, les seigneurs de la cour et les riches négociants fréquentent, par goût plus encore que par ton, S. Carlos, qui passe, du reste, pour l'une des meilleures scènes lyriques d'Europe. Les artistes les plus célèbres de ce siècle, depuis Crescentini et Mme

Catalani, jusqu'à Saint-Léon et M[me] Alboni y ont été engagés, et le gouvernement, en outre de priviléges considérables qu'il lui assure, le subventionne de 24 contos de reis.

Le théâtre S. Carlos est un vaste monument, élevé sur les dessins du Portugais José da Costa. Il ne fut accordé à l'architecte que six mois pour achever une aussi importante construction : elle devait être inaugurée à l'occasion de la naissance de la princesse de Beira, sœur de dom Pedro et de dom Miguel, qui devint par la suite l'épouse de don Carlos V, le prétendant espagnol. L'aspect de ce théâtre ne manque pas d'un certain cachet de grandeur ; on y retrouve bien un peu la marque de la précipitation avec laquelle les plans et profils ont été tracés, mais ce n'est assurément pas une œuvre médiocre. La salle est richement décorée. Elle est divisée en cinq rangées de loges. Une vaste tribune est réservée à la famille royale, pour les jours de gala.

J'ai déjà parlé du théâtre Dona Maria Segunda, élevé, en 1847, sur la praça Dom Pedro, et j'ai dit que le mieux était de ne s'y pas arrêter. Je n'en soufflerais mot si je n'avais à dire que la troupe française y tient, pendant plusieurs mois de chaque année, ses grandes assises. Cette troupe, qui joue le répertoire de l'Ambigu et de la Porte-Saint-Martin, celui des Français et du Gymnase, celui des Variétés et celui encore du Palais-Royal, est, en général, composée d'artistes d'un ordre peu élevé. Il s'y rencontre bien parfois une jeune première assez gracieuse, une soubrette-Déjazet suffisamment piquante, un comique-Arnal presque

spirituel; mais elle pèche, ainsi que toutes les compagnies dramatiques qui exploitent, en France, la province, par la base, c'est-à-dire par l'ensemble; et puis, elle vise à trop de genres à la fois : elle ne saurait briller également dans les fureurs tonnantes du Drame, les grâces exquises de la Comédie et les folies audacieuses du Vaudeville. Ces messieurs et ces dames passent successivement, dans la même soirée, du grave au badin, du digne au trivial; il leur faut tenir la coupe et chausser le cothurne, porter le talon rouge et se traîner dans les farces illustrées par Odry ou Grassot. Cette tâche, en vérité, est trop rude; elle épuiserait des forces plus grandes que celles mises en œuvre sur le théâtre Dona Maria.

Le théâtre Dom Fernando II, construit sur les ruines de l'église de Santa-Justa, et dont l'achèvement ne date que de 1849; le *Gymnasio*, le théâtre de la rua dos Condes, établi en 1771, et le petit théâtre de Salitre, sont consacrés à la *declamaçao portugueza*. Les pièces qu'on y représente sont, pour la plupart, ou des traductions, ou des imitations de vaudevilles, de comédies et de drames français. J'ai vu jouer *la Fille de l'Air*, la *Rue de la Lune* — sous ce titre : *La Lettre de Californie,* — et d'autres pièces que j'ai saluées comme d'anciennes connaissances de « mon pays, mon cher pays, » comme dit Camoëns. Les acteurs et les actrices remplissent leurs rôles avec soin ; ils ont quelques qualités natives, de bonnes intentions de diction, et souvent même ils arrivent à la malice fine et pénétrante. Ils sont sobres de gestes, d'allées et de venues

sur la scène; ils ne se tordent guère, et ne forcent pas l'effet par des mouvements de convulsionnaires; mais cette extrême réserve les conduit souvent à jouer un peu trop — comme on dit vulgairement — les mains dans les poches. Leur débit a de la monotonie; et, somme toute, les bonnes dispositions qu'ils manifestent arriveraient à un résultat autrement brillant, si elles étaient réglées et développées par des études sérieuses de la matière.

Ce qui m'a beaucoup frappé, ce sont les airs intercallés dans les vaudevilles. Ils sont d'une grâce d'allure, d'une fraîcheur de mélodie, d'une vivacité de coloris adorables. Les artistes les chantent d'une certaine voix gutturale, qui n'est pas bonne si l'on veut, mais qui se prête à merveille à l'interprétation des motifs dolents écrits par les compositeurs portugais. On dirait presque que Félicien David, dans *Christophe Colomb* et dans la *Perle du Brésil*, s'est inspiré de la musique née, sans beaucoup d'apprêt ni d'art, sur les bords du Tage.

II.

A PRAÇA DO CAMPO DE SANT'ANNA.

Bravo, bravo *touro!* bien frappé, *magnifico cavalleiro!* bravo Sancho, enfant intrépide, *capinha* sans peur et sans reproche, tout ruisselant de broderies d'argent sur ton costume de velours bleu clair! bravo,

vaillants *bandarilheiros*, Cadete et Mendonça, Peixinho et Botas, qui, la jambe tendue, le pied agile, l'œil attentif, la main preste, vous faites un jeu de la fureur du vaillant animal !

Qu'il fait beau voir le taureau s'élancer dans l'arène ! Le voilà, il bondit, il part comme un boulet, et s'arrête soudain. Il frappe la terre et laboure profondément le sol de ses pieds impatients; sa queue s'agite et coupe l'air en sifflant; il pousse un rugissement prolongé : c'est une menace formidable, et malheur à celui qu'il va choisir: s'il l'atteint il sera du coup mis en morceaux. Mais le noble animal ne saurait hésiter longtemps ; il a deviné le plus audacieux : il s'apprête, il accourt, se met à bonne portée, se ramasse, s'accule sur les jarrets, et, les cornes en avant, se jette tout d'une pièce sur Bittencourt, le cavalleiro. Celui-ci évite le choc et plante au beau milieu du cou du taureau un long javelot. Sonnez, sonnez, clairons ! retentissez, fanfares ! hurrah et bravo pour le cavalleiro : le taureau a reçu sa première blessure.

Maintenant que la partie est engagée, que les hostilités sont commencées, à l'œuvre, capinhas et bandarilheiros, sus, sus à la bête !

Comme il est harcelé le taureau, comme il est assailli de tous côtés ; il va de l'un à l'autre ; il ne peut s'attacher à aucun. Celui-ci le frappe et s'esquive, celui-là le blesse et se sauve, cet autre est poursuivi, serré de près, la retraite est coupée, il va être atteint, éventré..... la muraille s'ouvre pour recevoir le capinha, tandis que l'animal s'acharne inutilement sur les po-

teaux de la barrière. Cet autre encore, c'est Peixinho, qui laisse arriver jusqu'à lui le monstre aveuglé par la fureur..... Dans l'assistance, tous les cœurs battent, toutes les voix se taisent; la foule haletante regarde, penchée sur la lice, sans proférer ni un cri, ni un mot; le silence est effrayant... Le taureau baisse la tête, et le bandarilheiro, mettant un pied sur le front de l'animal, se laisse enlever, léger comme une plume, et retombe d'un mouvement leste et gracieux dix pas en arrière. Et Botas, ne va-t-il pas, par sa folle témérité, payer pour tous? Il reste là, et le taureau d'un bond est sur lui! Sancho, le brave petit, se précipite plus rapide que la pensée, une écharpe à la main, et la bête trompée par cette étoffe agitée devant lui, quitte la proie pour l'ombre et déchire à coups redoublés la fallacieuse *capa* qu'on lui abandonne, pendant que Botas gagne du terrain. Alors sa rage n'a plus de bornes : il fait des sauts immenses; ce ne sont plus des bonds, ce sont des mouvements horriblement désordonnés; il écume, il hurle, il ne sait où aller, à qui s'en prendre de ces blessures qu'on lui fait à tout instant, de ces javelots aigus dont on le perce et qui restent accrochés à ses chairs palpitantes, de ces plaies, de ces déchirures qui saignent et lui causent des douleurs atroces. Il pousse par ici — rien, — il pousse par là — rien encore, — il se retourne et il frappe — rien, toujours rien, le vide — toujours le vide! — C'est Mendonça! — Mendonça, calme et bien campé sur ses jarrets d'acier, d'un pas de côté, quelquefois d'une simple cambrure de reins, l'évite et lui attache d'une

main agile et ferme un vingtième dard au garot. — Bravo ! — Éperdu, il court sur Cadete. — Cadete se jette à plat ventre, et le taureau emporté par son élan, passe au-dessus du bandarilheiro sans même y toucher. — Bravo. — Russo et Callabaça font aussi d'admirables prouesses : ils l'attendent, le pied solide, le cœur résolu ; ils le joignent, le saisissent par les cornes, et les voilà qui se laissent aller à tous ses soubressauts, courant, galoppant, roulant, se relevant et bondissant avec lui. — Bravo, bravo ! — Qu'il est beau le taureau dans ces dernières convulsions, dans ces suprêmes transports ! mais qu'ils sont plus beaux encore ces hommes souples, minces, fringants et pailletés sur toutes les coutures, qui rendent, à force d'audace ingénieuse, d'adresse et de sang-froid, inutiles et vaines les colères de l'indomptable bête !

Il est donc vaincu, le terrible et le fort ; désormais on l'approche, on le touche, on l'ensanglante impunément d'une centième blessure ; la foule des galeries et des loges — *dos logares et dos camarotes* — l'accable de huées et de sifflets ; les bandarilheiros l'insultent, le raillent, l'outragent ; les capinhas le narguent et le bravent, le cavalleiro le provoque ; peines perdues, on ne saurait l'émouvoir et le ranimer. Il se traîne d'un pas grave et mesuré par l'arène ; étourdi, il ne voit plus rien, il n'entend plus rien ; de la scène affreuse dont il a été tout-à-l'heure le héros et la victime, il ne veut plus tirer vengeance sur personne ; son œil est hébété et terne, sa démarche lourde et sans menace ; il est

épuisé, il souffle bruyament, il est arrivé au bout de ses forces.

Non pas encore, et il va lutter de nouveau plus furieux que jamais. Sancho — il a douze ans à peine ce courageux bambin — s'enveloppe d'une capa rouge et se met résolument à deux pas, en face du taureau, dont les pieds touchent presque les siens. A la vue de cette couleur éclatante, toute la rage de l'animal se réveille, et cette fois qui sait si du dernier épisode du combat il ne sortira pas vainqueur, mêlant le sang de deux ou trois ennemis à celui qui coule à flots de ses flancs déchirés? Il tombe de tout le poids de sa fureur sur Sancho !..... Celui-ci, aussi prompt que l'éclair, a déroulé la capa, et, le corps incliné en avant, la présente seule aux coups de l'animal; Sancho s'enveloppe de nouveau, et le taureau lui livre un second assaut aussi infructueux que le premier; vingt fois l'enfant recommence, vingt fois ce vaillant brave la mort, qui est là à moins d'un pas, à la largeur d'une main, à l'épaisseur d'un fil, vingt fois la bête en délire se laisse tromper et vaincre. Puis elle court, masse monstrueuse, insensée; elle bondit à dix pieds du sol; elle tourbillonne à tort et à travers; tant d'impuissance l'exaspère, elle est folle de désespoir et de douleur, et douze ou quinze hommes qui se jettent à la fois à sa tête, qui la saisissent par les jambes, par les oreilles, par les cornes, qui se cramponnent à sa queue, à ses naseaux, à sa peau rougie, parviennent à grand'peine à la dompter et à la mettre dans l'impossibilité de nuire. C'est le dernier acte. Il a été plein d'émotions et de terreurs;

car ces hommes ont roulé plus d'une fois à terre, ont reçu plus d'un coup furieux, plus d'une blessure cruelle. Ceux-ci ont tenu bon : on les a applaudis et récompensés; ceux-là sont tombés inanimés ou se tordant dans la douleur : on les a ramassés sans plus de façons et portés à l'hôpital.

Pour que le taureau rentre dans son écurie, on lâche dans l'arène un troupeau de bœufs; le taureau se mêle à eux et quitte, tranquille et doux, le théâtre de sa défaite.

Par le récit qu'on vient de lire on voit que les combats de taureaux diffèrent essentiellement, à Lisbonne, des *corridas* espagnoles. En effet, le cavalleiro représente à lui tout seul les sept ou huit *picadores* qui attaquent le taureau dans les cirques d'Andalousie ou d'Aragon, et il n'y a pas de *matador* ou *spada* terminant la lutte, en plongeant dans le cœur de l'animal l'épée dont est armée sa main droite. Il n'y a pas de pièce d'artifice à l'extrémité des javelots que les bandarilheiros fixent dans les chairs du taureau, et à un moment donné celui-ci ne se trouve pas entouré de feu, de flammes et de fumée; il n'y a pas non plus de chevaux encornés, courant encore avec une partie de leurs intestins pendant et traînant dans la poussière; les cornes des *touros portuguezes* sont garnies de boules de cuir rembourrées, et c'est tout au plus si un homme est foulé aux pieds, lancé en l'air, étouffé le long de la balustrade; enfin le vaincu, puisqu'il se retire vivant dans son écurie, n'est pas traîné hors de l'enceinte, sur une claie, par un attelage de trois che-

vaux magnifiquement harnachés. Les hommes y risquent bien un peu leur vie ; trois ou quatre, par chaque séance, peuvent, il est vrai, se trouver avec un membre ou des côtes brisés, et un ou deux tout près de rendre l'âme, mais au moins l'on ne compte pas huit taureaux immolés et vingt chevaux sacrifiés.

A la praça do campo de Sant'Anna, il y a ce qu'on appelle des *intervalleiros*. C'est un exercice fort dangereux pour ceux qui y prennent part, mais qui divertit singulièrement l'assemblée. D'abord, il est bon qu'on sache que ce sont des nègres qui jouent les rôles de clowns et de souffres-douleur. Le cirque est vide ; ils se placent dans des fauteuils, un dard à la main ; on lâche le taureau ; celui-ci arrive d'un bond, baisse son énorme tête et fait voler le fauteuil en éclats. Si le nègre a planté en même temps son javelot, et si, se jetant à terre, il n'a pas été atteint par le taureau, le coup est bon et l'on bat des mains. Lorsque le nègre s'est jeté à terre, il ne doit bouger que lorsqu'il est sûr que la bête est déjà loin. Le taureau ne revient pas sur lui, parce qu'il le croit mort ; mais si le plus petit mouvement trahissait la vérité, le nègre pourrait très-bien ne pas sortir vivant de l'arène. Une autre fois, un nègre se met dans une barrique sans fond ; le taureau à coup de cornes la fait rouler rapidement, aux plus grands éclats de rire du public : c'est au mieux tant que l'animal frappe sur le plein de la barrique ; mais si, par fantaisie, il vient à donner de ses longues cornes dans le vide des extrémités, le nègre alors est bien heureux

s'il ne reçoit pas de douloureux horions. Et la foule de rire plus fort.

Avant de commencer la corrida, le cavalleiro, vêtu à la mode française d'il y a soixante ans, monté sur un superbe cheval empanaché qu'il manie avec beaucoup de grâce et d'élégance, entre dans la lice, accompagné de tous les hommes à pied qui doivent avec lui prendre part à la fête. Il salue trois fois, le roi d'abord — si le roi honore la séance de sa présence, — et l'assistance ensuite; il fait plusieurs voltes et demi-voltes, exécute quelques airs de manége et se retire pour monter un autre coursior d'un moindre prix, mais mieux fait aux exercices du combat. Ordinairement quinze ou dix-huit taureaux sont lâchés successivement dans le cirque. Après chaque combat, le roi jette, de sa loge, des pièces de monnaie aux vainqueurs. Lorsque le spectacle est fini, le cavalleiro reparaît avec le même cortége, et prend congé du roi et du public en grande cérémonie.

Pendant les luttes, des *bandas marcïaes* de caçadores et d'*infanteria* exécutent les morceaux les plus bruyants de leur répertoire. Toutefois, elles ne commencent leurs joyeuses fanfares que lorsque le taureau a reçu un premier javelot (1).

(1) Le prix des places est fixé ainsi qu'il suit : Une grande première loge coûte 4,500 reis et une petite 2,400; une grande seconde loge, 2,880, et une petite, 1,920; une stalle — *cadeira* — 600; une place de galerie, à l'ombre — *logares da sombra*, 480; au soleil — *do sol* — 240.

Le public de toutes les classes de Lisbonne est très-friand de ce genre de divertissement; il y accourt en foule tous les dimanches; c'est-à-dire, toutes les fois qu'une affiche annonce ce *pomposo, magnifico e sublime espectaculo,* on peut être certain que les *nobres, generosos e magnanimos Lisbonenses* viendront des coins les plus éloignés de la cité, au campo de Sant'Anna.

III.

Je viens de dire quels sont les principaux théâtres qui attirent à Lisbonne les Portugais et les étrangers. Il est d'autres *divertimentos;* mais je n'en parlerai que pour mémoire. Ainsi, le *Circo de Madrid* — situé dans la rue orientale du Passeio publico, pour les danseurs de corde et les artistes qui ne voient rien au-delà ni au-dessus des quatre souplesses du corps, qui enlèvent quarante kilos à bras tendu, avalent des sabres et se font casser des pierres sur le ventre; — ainsi le théâtre de la *Praça do Salitre* — ouvert aux exercices la tête en bas, les jambes en l'air, aux jocrissades, à la farine de Pierrot, et aux coups de batte du malin Bergamois — spectacles qui n'ont rien de national, ne sauraient nous arrêter même un instant.

Nous ne ferons pas une pause plus longue au *Jardim Chineze,* qui n'a de chinois que son titre et la typographie barbare de ses affiches. Dans cette Chaumière au très-petit pied, l'on joue des airs de danse, mais l'on ne danse pas; la société du quart de

monde y va d'habitude, mais ne s'y installe guère; les dames de l'étage supérieur, soit du demi-monde, y vont quelquefois, mais n'y restent pas longtemps. Quant aux gens comme il faut, ils se gardent d'y paraître, et si, par aventure, ils s'y fourvoient, ils se sauvent au plus vite. C'est laid et surtout ennuyeux.

Nous entrerons et nous ferons un tour de jardin dans la *Floresta Egypcia*. Voilà un grand établissement bien tenu, bien soigné et conçu sur le patron de Mabile... moins le luxe, la foule, l'animation, la gaieté et l'orgie. Il y a de grands arbres, de nombreux bosquets, de belles terrasses, des sphinx et des statues de Memnon aux angles de toutes les allées. Il y a une salle de spectacle — une bombonnière de cristal — où l'on joue assez mal des pièces médiocres; il y a des kiosques pour les rafraîchissements et un orchestre qui exécute — exécute est bien dit — la *Marca de Meyerber aux Flambau* — pour copier le style et l'orthographe de l'affiche; — il y a des salons tapissés de sujets bretons, où l'on ne danse guère; — décidément la danse n'est pas ce qu'on aime le plus à Lisbonne. — Il y a aussi des montagnes russes très-fréquentées, des tirs au pistolet, des jeux de quilles hollandais, des billards anglais, et encore des tourniquets, des chevaux de bois, des balançoires, et le reste. Enfin on y tire des feux d'artifice, et c'est là un passe temps agréable, car en vérité les Portugais sont des pyrotechniciens de premier ordre. Ils sont de beaucoup nos maîtres à cet égard; ce n'est certainement pas à Paris qu'on lance des fusées et des serpentaux aussi clairs, aussi brillants, aussi pro-

longés, que l'on obtient des combinaisons, des croisements de feux aussi ingénieux, aussi bizarres, aussi heureusement trouvés. C'est de Coïmbre que viennent les meilleurs artificiers.

Voilà le plus grand attrait que puisse offrir la *Floresta Egypcia*. Habitués que nous sommes à la pompe du Jardin d'hiver, du Château d'Asnières, de l'hôtel d'Osmond et de Mabile, au mouvement, aux splendeurs, aux flots de lumières, aux toilettes insolentes des femmes à la mode, à l'entrain de nos orchestres, à la merveilleuse et incomparable élégance des bals de Paris, nous trouvons froide, mesquine, terne, fade et triste la *Floresta*, avec ses sphinx et ses Memnons blanchis à la chaux, ses allées et ses bosquets déserts.

CHAPITRE XII.

EN LOIRE.

Le moment du départ est venu et celui des emplettes est en même temps arrivé.

Vraiment l'on ne saurait rentrer chez soi les mains vides. Il faut, de toute nécessité, rapporter du lointain pays quelque objet qui s'y fabrique et s'y façonne, intéressant peut-être parce qu'il est réellement fait avec goût et d'une main habile, mais surtout parce qu'il révèle des procédés et des usages qui ne sont pas les nôtres, parce qu'il porte en soi un franc parfum d'origine étrangère. Ce qui va suivre sera donc, à ce point de vue, bon à connaître pour le voyageur; car à Lisbonne, si l'on s'informe, on apprend qu'il n'y a rien à emporter, puisque tout vient directement d'Angleterre ou de France. Au premier abord, ce renseignement peut bien paraître juste; mais à l'examen, en cherchant un peu, l'on arrive à reconnaître qu'il n'est pas absolument exact, et même qu'il est possible de se faire une pacotille capable de satisfaire, au retour, plus d'une curiosité.

Ainsi, dans la rua do Ouro, l'on trouve, chez les

joalliers, des bijoux dont nos élégantes de France, pour peu qu'on leur en apporte, se pareront avec plaisir. Ce sont des agrafes, des broches, et surtout des anneaux d'oreille d'un très-bon style. On sent que l'Arabe a passé par là. Ces bijoux ont, en effet, cet aspect mâle et trapu qui n'exclut pas toutefois une certaine élégance, et qu'on retrouve en général dans toutes les œuvres des artistes orientaux. C'est un peu massif, mais le travail d'ornementation est extrêmement fin et délicat; l'or en est très-pur : il est marqué à un titre plus élevé que le nôtre. La première fois que je vis ces anneaux, ils pendaient aux oreilles bistrées d'une belle pêcheuse; je fus frappé de leur apparence, et je voulus en avoir de semblables. En France, ces boucles d'oreille auront un succès général.

A l'angle des rues de Sacramento et du Chiado, il y a toute une collection de statuettes fort bien faites, modelées avec infiniment d'esprit et de charme. Ce sont les costumes populaires du Portugal : il y a des *agoadeiros* — porteurs d'eau, — des *pescadores* — pêcheurs, — des *rusticas* — paysannes, — des *hortelaos* — maraîchers, — des *monges* — moines; des hommes, des femmes, des enfants, de tous les états, de toutes les conditions, dans leurs habits nationaux, chaussés ou pieds nus, isolés ou groupés, propres ou sales, allant, criant, chantant, dansant, travaillant, et cela avec une vivacité de gestes, une expression de physionomie qui en font autant d'œuvres d'art remarquables. C'est à Porto qu'on les modèle, et il paraît que le débit en est grand.

En allant au marché de la place Figuiera, on peut passer, si l'on vient de la place Dom Pedro, dans la rue Biterga. Tout le long de cette rue habitent des vanniers dont il faut voir les curieux produits. Ces artisans tissent, avec des fils d'aloës du Brésil, des paniers, des corbeilles, des plateaux, des boîtes, des plumeaux, des sacs fort jolis; il y en a de toutes les formes; il y en a de toutes les couleurs : des bleus, des jaunes, des roses, des verts, des blancs; il y en a même qui sont de toutes les couleurs à la fois, et, en vérité, cela est très-ingénieusement arrangé. On peut acheter également des vastes paniers très-commodes pour certains travaux agricoles. Au marché Figuiera, l'on fait emplète de fruits : — ils courent toutefois le risque de se gâter pendant le voyage; — et les produits d'une poterie rouge, dont les beaux profils viennent directement des Maures, offrent trop de séductions pour qu'on y puisse longtemps résister. Leur principale vertu est de garder les boissons longtemps fraîches.

Si l'on veut rapporter des vues de Cintra, de Belém et de Lisbonne, dans la rue de l'Arsenal, il y a des magasins où l'on vend fort cher des estampes très-mauvaises. Les cigarres sont détestables ; il n'y faut pas songer; mais, en revanche, chez Jeronymo Martins, rue do Chiado, 19, l'on s'approvisionne d'excellents *palitos*. Le palito est un cure-dent qui se fabrique par millions à Coïmbre avec du bois d'oranger; c'est fin, léger, flexible, et l'on en use volontiers quatre ou cinq par repas.

Si l'on ajoute à ce bagage les fleurs que l'on n'a

pas manqué de cueillir à Vigo, au pied du château del Castro; si on l'augmente des iris et des verveines provenant du parc royal de Cintra, et des morceaux de liége détachés du réfectoire du couvent de Santa-Cruz; si l'on y joint encore une capa — bariolée, par bandes, des couleurs les plus vives et les plus criardes, toute garnie de glands et de ponpons de laine, pareille à celles que portent les muletiers espagnols et portugais, — l'on possédera, rentré au logis, les moyens d'avoir une bonne posture en face des désirs amis qui pourront se manifester.

Tout à l'heure j'étais à la veille du départ; maintenant le moment est venu de s'embarquer pour joindre la *Ville-de-Lisbonne*, qui chauffe en petite rade.

Les bagages sont confiés aux épaules robustes de gentilshommes galiciens; un dernier regard est jeté sur ces places, ces rues, ces monuments et ces calçadas macadamisées; nous apercevons du coin de l'œil le changeur, héros d'un des chapitres de ce livre, et notre embarcation prenant le large, nous nous séparons de tous ces bons Portugais, si complaisants, si bienveillants et de si agréables relations.

Au bout d'un quart d'heure nous rallions le Paquebot. Nous nous installons gaiement sur le pont où nous retrouvons le capitaine Aude — toujours actif, toujours empressé auprès des passagers, toujours préoccupé de ses devoirs, — et son second, M. Guérin, — un autre brave et loyal marin. — Nous faisons ensuite connaissance avec nos nouveaux compagnons de route. C'est un Russe, c'est un Anglais, qui reviennent de

Madère, où ils étaient allés se remettre des suites de la première campagne de Crimée; ce sont des Brésiliens et des Brésiliennes, des commis-voyageurs, des artistes, des hommes de science et de savoir, des danseuses, des actrices — accompagnées de leurs chiens, suivies de leurs honorables mamans, — enfin c'est un coiffeur qui se prétend, sans rire, descendant direct d'un héros chrétien, couronné roi de Jérusalem. — Oh ! grande ombre de Godefroid de Bouillon, tu dois tressaillir de honte et d'indignation en entendant proférer un pareil blasphême ! En un tour de dunette nous avons terminé notre revue, et la cloche de M. Richard — un fameux restaurateur en vérité, qui nous fera sans peine oublier les exploits culinaires de Madame Radegonde, notre hôtesse de la rue Nuova do Carmo, — nous annonce le premier des quatre repas du bord.

Le paquebot est en route. Lisbonne s'efface ; Belém, S. Juliao, Cascaes, le cap Roca, Cintra, les montagnes bleuâtres de la sierra, tout se perd dans les brumes indécises de l'horizon ; nous sommes en plein Océan.

Voici le rapport technique que le capitaine Aude fit de notre voyage de retour. Je le trouve dans le numéro du journal de Nantes l'*Union Bretonne*, publié le jour même de notre arrivée en France :

Je suis parti de Lisbonne le 14 . . . . . à destination de Nantes, à 8 heures 1/4 du matin, avec marchandises et 53 passagers.

J'ai laissé sur rade le vaisseau français le *Prince-Jerôme*, venant de Toulon et devant aller à Brest.

Jusqu'au cap Finistère, que j'ai doublé le 15, à 9 heures du

soir, j'ai toujours eu le vent de Nord, grande brise, avec la mer très-grosse. Depuis lors, le vent à hâlé l'Est-Nord-Est, petite brise et la mer très-houleuse.

Le 17, à 8 heures du matin, par 45° 04' lat. Nord et 70° long. Ouest, j'ai parlé au trois-mâts *Sarah*, de Nantes ; tout allait bien à bord.

Le 18, à une heure du matin, mouillé à Saint-Nazaire.

Aux premières clartés du jour, la marée se fait ; le navire peut donc s'engager dans la Loire.

Ce n'est plus le ciel limpide du Portugal, ce ne sont plus les flots transparents du Tage; des nuages gris courent au-dessus de nos têtes, et ces prairies basses et plates, voilà les rivages du fleuve limoneux sur lequel nous naviguons.

C'est vrai cela, mais nous sommes en France, et, appuyée sur des sombres massifs de pins, simple et sans effort de parure, je vois la Cruaudais. Il n'y a pas pour moi dans tout le pays de Cintra, de quinta aussi belle que cette petite maison aux murs blancs et au toit bleu, assise à mi-côteau, au milieu d'un vert gazon ; elle est percée de dix fenêtres — cinq en haut, cinq en bas, pas davantage ; — à droite et à gauche ce sont de beaux arbres que j'ai plantés, et que j'ai vu grandir branche à branche, feuille à feuille ; des allées conduisent au logis, en décrivant au travers des prairies de longs circuits ; partout il y a de l'air, de l'ombre, du soleil, du calme heureux et de la gaieté sereine.

Je m'y plais beaucoup ; c'est la maison de mon père.

FIN.



TABLE.



Nantes, imprimerie Merson, rue Notre-Dame, 3.



